Anton Pavlovitch Tchekhov

UN DRAME À LA CHASSE

1884 - 1885
Traduction de Denis Roche

Table des matières

A propos de cette édition électronique du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Ce roman fut écrit et publié par Tchékhov entre sa vingt-quatrième et sa vingt-cinquième année, tandis qu'il terminait sa médecine et donnait déjà sa collaboration régulière aux petits journaux de Moscou. L'œuvre parut à intervalles espacés dans une trentaine de feuilletons des *Nôvosti Dnia* en 1884 et 1885. (Ce n'est que dans la seconde année de la publication que la signature *Ante* fut remplacée par le premier pseudonyme général de Tchékhov : *Antone Tchélkhonnté.)*

Un drame à la chasse ne fut pas repris par Tchékhov dans le recueil de ses œuvres en 10 volumes in-8°, vendu à l'éditeur Marx en 1899, et qui fut appelé « *Œuvres complètes »,* en 1903, lors de la réédition de ces œuvres en 16 volumes, dite édition « de *la Nîva »*. Ce sont ces deux éditions-là, complétées de quelques pièces de théâtre parues en 1904, et augmentées de la *Correspondance,* qui ont formé notre édition de la *Collection des auteurs étrangers,* dirigée par Charles du Bos.

Le gouvernement soviétique a retrouvé et imprimé ce premier roman de Tchékhov dans l'édition en 13 volumes in-8°[1], des *Œuvres,* apparemment *complètes* maintenant, de l'auteur de *Une banale histoire.* Cette édition commencée en 1930 fut achevée en 1933.

Un drame à la chasse trouva immédiatement un succès de surprise auprès du public russe, de même qu'auprès des publics étrangers dans les pays desquels l'œuvre a déjà été traduite (Allemagne et Hollande). D'une technique et d'un art très différents de ceux auxquels Tchékhov aboutit, le roman offre déjà dans le dessin des personnages un relief saisissant, qui ne pouvait guère être dépassé. Le cadre semble en avoir été emprunté à des souvenirs de famille, particulièrement puissants dans la jeunesse ; il contient des portraits d'un de ces seigneurs et de son entourage, du servage desquels le grand-père de Tchékhov était parvenu à se racheter vers 1840.

Comme *Un drame à la chasse* n'a pas été revu par l'auteur, et relève, dans les descriptions, d'un style différent de celui dont Tchékhov a donné la théorie célèbre dans un passage de *la Mouette,* nous avons cru pouvoir supprimer quelques répétitions, causées par le besoin de réveiller le souvenir des lecteurs des feuilletons intermittents des *Nôvosti Dnia* en leur fournissant un résumé de l'action, et pouvoir – exceptionnellement – alléger certaines descriptions. Nous avons également un peu raccourci le début de l'introduction.

Le lecteur verra bien cependant que nous n'avons rien enlevé à l'ampleur, à la verdeur et à la densité du récit.

D. R.

UN DRAME À LA CHASSE

(HISTOIRE VRAIE)

Quel est – demandai-je maussadement au beau monsieur extrêmement souple et désinvolte, appelé Ivan Kamychov, qui me proposait, par besoin d'argent, l'insertion d'un gros manuscrit, – en me déclarant être un débutant, – quel est le sujet de votre œuvre ?

– Comment dire ?… Le sujet n'est pas neuf… L'amour… un meurtre… Lisez, vous verrez… C'est un souvenir de juge d'instruction.

Je fronçai apparemment les sourcils, car Kamychov cligna les yeux, tressaillit et dit rapidement :

– Mon récit est de vieux style judiciaire, mais vous y trouverez un fait vécu… la vérité… Tout ce que j'y évoque s'est, de À à Z, passé sous mes yeux ; j'en fus témoin et même j'y pris part…

– L'important n'est pas la vérité, et il n'est pas indispensable d'avoir vu pour décrire. Notre public en a depuis longtemps par-dessus les oreilles des Gaboriau et des Chkliarevski. Il est las de tous ces mystérieux assassinats, de ces adroites astuces de détectives et de l'extraordinaire sagacité des juges d'instruction. Il y a évidemment public et public. Je parle de celui qui lit notre journal. Quel est le titre de votre récit ?

– Un drame à la chasse.

– Voyons, ce n'est pas sérieux, ma parole !… Et, en vérité, j'ai déjà tant de textes à publier qu'il est positivement impossible d'en accueillir d'autres, eussent-ils des qualités certaines.

– Tout de même, monsieur, gardez mon manuscrit… Vous dites : « Ce n'est pas sérieux, » mais il est difficile de qualifier ainsi ce qu'on n'a pas lu… Et ne voulez-vous pas admettre que des juges d'instruction eux-mêmes ne peuvent pas écrire sérieusement ?

Kamychov balbutiait, tournait un crayon entre ses doigts et regardait le bout de ses pieds. Il finit par m'apitoyer.

– C'est bien, lui dis-je, laissez votre manuscrit. Mais je ne vous promets pas de le lire très vite. Il faudra attendre…

– Longtemps ?

– Je ne sais… Repassez dans deux ou trois mois…

– Oh ! que c'est long !… Mais je n'ose pas insister… Bon ! à votre

gré…

Il se leva et prit sa casquette à cocarde, sa casquette de fonctionnaire.

– Merci de m'avoir reçu, me dit-il. Rentré chez moi, je vais me nourrir d'espérance. Trois mois d'espérance !… Mais je vous ennuie… J'ai bien l'honneur de vous saluer.

– Permettez, un seul mot ? lui dis-je en ayant un peu feuilleté son volumineux cahier, écrit très fin. Votre récit est à la première personne. Sous les traits du juge d'instruction vous représentez-vous donc vous-même ?

– Oui, mais sous un autre nom que le mien. Mon rôle, dans l'histoire, fut assez équivoque… Il eût été gênant d'y figurer sous mon vrai nom… Donc, à trois mois ?

– Oui, pas plus tôt.

– Restez en bonne santé.

L'ex-juge d'instruction salua élégamment, avec une très grande politesse, pesa doucement sur le loquet de la porte et disparut, en laissant son œuvre sur ma table. Je la serrai dans mon tiroir et elle y resta deux mois. Un jour que je partais pour la campagne, je me la rappelai et l'emportai. En wagon, j'ouvris le cahier et en commençai la lecture par le milieu ; il m'intéressa.

Le soir même, bien que je n'eusse pas de temps libre, je lus le récit des premières lignes au mot « Fin » *écrit à grands traits décidés. La nuit, je relus toute la chose, et, à l'aube, je me promenais sur la terrasse de ma demeure, en me frottant les tempes comme pour effacer de mon esprit une pensée torturante et inattendue…*

L'idée était en effet douloureuse, insupportable… Sans être juge d'instruction, et, encore moins, un psychologue « assermenté », il me semblait avoir découvert l'affreux secret d'un homme – secret dont je n'avais absolument que faire. J'arpentais la terrasse en me persuadant qu'il ne fallait attacher aucune créance à ma découverte.

Le récit ne fut pas publié dans mon journal pour des raisons que j'expliquerai au lecteur en postface. Pour l'instant, je lui propose de lire l'œuvre de Kamychov.

Elle ne sort pas de l'ordinaire. Elle comporte beaucoup de longueurs et d'imperfections… L'auteur a un faible pour les belles phrases à effet… On voit qu'il écrit pour la première fois, d'une plume assez gauche… Mais, pourtant, son récit se lit avec facilité. Il y a un sujet, une idée, et, ce qui est essentiel, le récit est original, plein de ce caractère que l'on appelle sui generis. *Bref, il vaut la peine d'être lu.*

Le voici.

UN DRAME À LA CHASSE

(EXTRAIT DES SOUVENIRS D’UN JUGE D’INSTRUCTION)

I

« Le mari a tué sa femme !… Ah ! que vous êtes bêtes !… Donnez-moi donc du sucre !… »

Le cri m'éveilla. Je m'étirai et ressentis dans tous les membres une pesanteur, un malaise… On peut avoir un bras ou une jambe engourdis, mais cette fois-ci il me semblait que j'avais tout le corps engourdi de la tête aux talons. Il n'est pas reposant, mais affaiblissant de faire la sieste après le repas dans une atmosphère suffocante d'étuve, au bourdonnement des mouches et des moustiques.

Brisé, baigné de sueur, je me levai et allai vers la fenêtre. Le soleil, encore très haut, brûlait avec la même frénésie que trois heures auparavant. Il restait bien du temps jusqu'à son coucher et à la fraîcheur du soir…

« Le mari a tué sa femme ! »

– Ivane Démiânytch, m'écriai-je, donnant une légère chiquenaude sur le bec de l'oiseau, veux-tu bien ne pas mentir !… Les maris, mon cher, ne tuent leur femme que dans les romans, et, sous les tropiques où bouillonnent d'africaines passions. À nous suffisent des horreurs telles que le vol avec effraction ou le déguisement d'identité.

– Vol à effraction !… répéta de son bec crochu Ivane Démiânytch… Ah ! que vous êtes bêtes !

– Que faire, vieux ? Est-ce notre faute si notre cerveau est borné ? Du reste, il n'y a aucun mal, Ivane Démiânytch, à être bête par une pareille température. Tu as de l'esprit, mon bon, et, pourtant, ta cervelle se liquéfie ; tu deviens idiot par cette chaleur-là.

On n'appelle pas mon perroquet autrement qu'Ivane Démiânytch. Il acquit ce nom tout à fait par hasard, un jour que mon domestique Polycarpe, nettoyant sa cage, fit soudain la découverte sans laquelle mon noble oiseau serait demeuré tout court : le perroquet… Le faquin s'avisa tout à coup que le bec de l'oiseau ressemblait étonnamment au nez d'Ivane Démiânytch, l'épicier de notre village.

Et, à partir de ce jour, le prénom et le patronyme du marchand au long nez restèrent à jamais accolés au perroquet. La bonne grâce de Polycarpe agrégea l'oiseau au genre humain, tandis que l'épicier, perdant son nom, devint, sur les lèvres des gens du village, « le perroquet du juge d'instruction ».

J'achetai Ivane Démiânytch à la mère de mon prédécesseur, le juge d'instruction Pospiélov. Je l'achetai avec les vieux meubles de chêne, la batterie de cuisine et tout l'attirail du défunt, mort peu avant ma nomination. Mes murs sont, encore à présent, ornés des photographies de ses parents et, au-dessus de mon lit, est appendu le portrait de l'ancien propriétaire en personne. Il ne me quitte pas du regard lorsque je suis au lit… Bref, je n'ai enlevé des murs aucune photographie ; j'ai laissé l'appartement tel que je l'ai pris. Je suis trop paresseux de ma nature pour m'occuper de confort et je n'empêche, s'ils le veulent, ni les morts, ni les vivants d'être pendus à mes murs.

Mon perroquet, donc, étouffait autant que moi. Il ébouriffait ses plumes, ouvrait les ailes et répétait les phrases que lui avaient apprises mon prédécesseur et Polycarpe. Pour occuper d'une ou d'autre façon mon loisir d'après-dîner, je m'assis devant la cage et me mis à observer les mouvements de l'oiseau qui cherchait, tant qu'il pouvait, à éviter le tourment de la chaleur et celui des insectes, habitant ses plumes. Il semblait très malheureux.

Dans l'antichambre, j'entendis une voix profonde demander :

– À quelle heure se réveille-t-il ?

– Cela dépend ! répondit Polycarpe. Parfois à 5 heures ; parfois il dort jusqu'au matin… Ça se comprend, quand on n'a rien à faire…

– Vous êtes son valet de chambre ?

– Son domestique… Mais, assez causé, tu me déranges… Ne vois-tu pas que je lis ?

Je jetai un coup d'œil dans l'antichambre. Sur un grand coffre rouge était étendu Polycarpe qui, à son habitude, lisait un livre. Collé au livre, les yeux endormis, Polycarpe remuait les lèvres et fronçait les sourcils. La présence d'un étranger, un moujik barbu, de grande taille, qui essayait en vain d'entretenir la conversation, le dérangeait, on le voyait.

À mon apparition, le paysan s'éloigna du coffre d'un pas, et, à la façon d'un soldat, se mit au garde à vous. Polycarpe, d'un air mécontent, sans quitter des yeux son livre, se souleva à demi.

– Que te faut-il ? demandai-je au paysan.

– Je viens de la part du comte, Votre Noblesse. Le comte a daigné dire de vous saluer et de vous faire venir immédiatement chez lui…

– Le comte est-il arrivé ? demandai-je, surpris.

– Justement, Votre Noblesse… Il est arrivé hier, dans la nuit. Voici une lettre, monsieur.

– C'est encore le diable qui l'amène ! se mit à grogner Polycarpe. On a passé sans lui deux étés tranquilles. Le voilà qui revient ouvrir sa porcherie dans le district. La honte ne va plus avoir de fin.

– Tais-toi… Personne ne te questionne !

– Il n'y a pas à me questionner… je dirai bien cela tout seul !… Vous reviendrez encore de chez lui dans la plus belle ivresse, et vous vous baignerez dans le lac tout habillé… Ensuite, toi, nettoie !… Trois jours n'y suffisent pas !

– Que fait aujourd'hui le comte ? demandai-je au paysan.

– Il était à table, à dîner, quand il m'a envoyé chez vous. Et, avant le dîner, monsieur, il pêchait à la ligne, assis dans le pavillon du bain… Que m'ordonnez-vous de répondre ?

J'ouvris la lettre et lus :

« Mon cher Lecoq, si tu es encore vivant et en bonne santé, et si tu n'as pas oublié ton beau soiffeur d'ami, passe immédiatement ta défroque et accours chez moi. Je ne suis arrivé que cette nuit et meurs déjà d'ennui. L'impatience avec laquelle je t'attends est sans bornes. Je voulais venir te chercher et t'amener dans ma tanière, mais la chaleur m'annihile. Je reste peinard et m'évente avec un éventail. Comment va ton spirituel Ivane Démiânytch ? Batailles-tu toujours avec ton renfrogné Polycarpe ? Arrive au plus vite pour me raconter tout ça. Ton A. K. »

Il n'était pas besoin de regarder la signature pour reconnaître

dans la grosse et laide écriture la main ivrognesse et mal exercée à écrire de mon ami, le comte Alexéy Karnièiév. La brièveté de la lettre, sa prétention à la joyeuseté donnaient à penser que mon peu intelligent ami avait déchiré maintes feuilles de papier avant de composer cette missive. Le comte avait dû user de ruse pour éviter les formes grammaticales et les mots qui, à prime rencontre, ne lui réussissent pas.

– Que m'ordonnez-vous de répondre ? répéta le paysan.

Je ne répondis pas sur-le-champ à la question, et tout homme convenable eût hésité à ma place.

Le comte m'aimait et recherchait sincèrement mon amitié ; moi, je ne lui portais aucun sentiment pareil, et ne l'aimais pas. Il eût été, par conséquent, plus honnête de repousser une bonne fois son amitié plutôt que de me rendre hypocritement chez lui. Aller chez le comte équivalait, en outre, à me plonger à nouveau dans cette vie que Polycarpe qualifiait de « porcherie ». Elle avait, il y avait de cela deux ans, avant le départ du comte pour Pétersbourg, ébranlé ma robuste santé et vidé ma cervelle.

Cette vie débordée et insolite, sans ruiner définitivement mon organisme, m'avait du moins fait une popularité dans toute la contrée.

Ma raison me disait la pure vérité, et, au souvenir du récent passé, il me montait une rougeur de honte. Pourtant je n'hésitai que peu de temps.

– Salue le comte et remercie-le de s'être souvenu de moi, répondis-je au messager. Dis-lui que je suis très occupé mais que… Dis-lui…

Au moment où ma langue devait dépêcher un « non » catégorique, un sentiment pénible me prit. C'était, chez un jeune homme plein de vie, jeté par la volonté du sort dans un trou de campagne, le sentiment de l'angoisse et de la solitude.

Je me rappelai les jardins du comte avec leurs serres somptueuses et leurs étroites et poétiques allées. Elles me connaissaient bien, ces allées, que protégeait du soleil une voûte de vieux tilleuls aux branches entrelacées. Des femmes me connaissaient aussi qui cherchaient mon amour dans la pénombre…

Je me souvenais pareillement d'un luxueux salon, et de la délicieuse mollesse de ses canapés de velours, et de lourdes portières, et d'un tapis, doux comme le duvet ; je m'en souvenais avec cette langueur qu'aiment les jeunes animaux bien portants. Je me rappelais ma hardiesse effrénée dans l'ivresse, ma fierté satanique et mon mépris de la vie.

Et ma grande carcasse, fatiguée de dormir, redésira l'agitation…

– Dis-lui que je vais venir ! Le paysan s'inclina et partit.

– Si j'avais su, grommela Polycarpe, feuilletant au hasard et précipitamment son livre, je ne l'aurais pas laissé entrer, ce diable-là !

– Abandonne ton livre et va seller Zorka, ordonnai-je d'un ton sévère. Et vite !

– Vite ?… Comment donc ?… absolument !… Je vais me mettre à courir !… Si seulement c'était pour faire quelque chose d'utile, mais c'est pour aller écorner le diable !

Ce fut marmotté à mi-voix afin que j'entendisse. Mon valet, ayant lâché son insolence, s'étira en souriant, attendant avec dédain une vigoureuse riposte. Mais je fis semblant de n'avoir pas entendu. Le silence est, dans mes escarmouches avec Polycarpe, mon arme la plus tranchante et la meilleure. Cela le punit plus efficacement qu'un coup sur la nuque ou qu'un flot de paroles injurieuses…

Tandis que Polycarpe sortait pour seller ma jument, je jetai un regard sur le livre que je lui empêchais de lire. C'était *le Comte de Monte-Cristo,* l'effroyable roman de Dumas… Mon imbécile civilisé lit tout, depuis les enseignes des débits jusqu'à Auguste Comte, que j'ai dans ma malle parmi les livres que je n'ai pas lus et que j'ai renoncé à lire. Mais dans cette masse imprimée et écrite, il n'admet que les romans à vigoureuse et terrible action, avec des « messieurs » distingués, du poison et des souterrains ; tout le reste, il le qualifie de fichaise… Mais, pour l'instant, il faut partir…

Un quart d'heure après, les sabots de Zorka soulevaient la poussière sur le chemin qui relie mon village à la demeure du comte. Le soleil se couchait, mais la lourde chaleur dominait encore… L'air en ignition était sec, bien que le chemin longeât la rive d'un lac immense. À droite, la masse d'eau ; à gauche, le feuillage printanier d'une forêt de chênes et, cependant, mes joues traversaient le Sahara.

« Il va faire de l'orage, » me dis-je, songeant avec délices à une bonne ondée.

Le lac somnolait doucement. Il ne répondait par aucun bruit à la course de ma monture. Seul, parfois, le cri aigu d'un bécasseau rompait le funèbre silence du géant immobile.

Zorka, parfois, me portait au travers d'une épaisse nuée de moustiques, et, au loin, bougeaient à peine les trois petits canots du vieux Michéy, qui affermait la pêche du lac.

Je suivais la courbe des rives. Il n'est possible d'aller tout droit qu'en bateau. Ceux qui vont par terre font un énorme détour qui les allonge d'une huitaine de verstes. Sans perdre de vue le lac, je voyais toute ma route : la blanche argile de la rive opposée, une cerisaie en fleurs, et, au delà, le colombier du comte, aux pigeons de multiples couleurs ; je voyais aussi la tache blanche du petit clocher de son église.

En route, je songeais à mes étranges relations avec l'homme que j'allais voir. Il eût été intéressant de m'en rendre compte et d'y mettre ordre, mais, hélas ! c'était un problème qui me dépassait.

Les gens de notre connaissance expliquaient de différente façon mes relations avec le comte.

Les esprits étroits aiment à affirmer que l'illustre comte voyait en la personne d'un pauvre juge d'instruction sans naissance un compagnon de beuveries. À leur sens, je me traînais et rampais devant la table de mon hôte, en quête d'os à ronger et de miettes. Ils pensaient que le richard de qualité, envie et épouvantail de tout le district, était très spirituel et très libéral. On n'eût jamais compris, sans cela, cette gracieuse condescendance envers un juge sans le sou et la magnanimité du comte pour mon familier tutoiement.

Les gens plus sensés expliquaient nos relations par nos « intérêts intellectuels ».

Nous sommes du même âge, le comte et moi, et avons étudié à la même université. Tous deux, nous avons fait du droit, matière en laquelle nos connaissances sont très légères. Les miennes sont couci-couça ; le comte a tout oublié ou a noyé dans l'alcool ce qu'il a pu savoir. Nous sommes tous les deux orgueilleux, et, pour des raisons

que nous sommes seuls à connaître, nous évitons, comme des sauvages, la société. Nous ne nous embarrassons pas de l'opinion du monde, – c'est à savoir des habitants du district de S… – Nous sommes immoraux et finirons mal.

Tels sont les « intérêts intellectuels » qui nous unissent. Les gens qui nous connaissent ne pourraient rien dire de plus de nos relations.

Ils en eussent dit davantage s'ils avaient su combien est faible, douce et soumise la nature de mon ami le comte, et combien je suis robuste et obstiné. Ils en eussent ajouté long s'ils avaient su combien m'aimait cet homme chétif, et combien peu je l'aimais. Ce fut le comte qui me proposa son amitié et je le tutoyai le premier ; mais quelle différence de ton ! Lui, en une effusion de bons sentiments, m'embrassa et me demanda timidement mon amitié ; moi, un jour, transporté de mépris et de dégoût, je lui dis :

– *Cesse* de dire des âneries !

Il reçut ce tutoiement comme l'expression de mon amitié et, s'en targuant, me paya d'un honnête et fraternel « tu ».

Oui, il eût été plus honnête de tourner bride et de revenir près de Polycarpe et de mon perroquet ; et cela eût bien mieux valu.

J'y ai souvent pensé dans la suite. De combien de malheurs aurais-je allégé mes épaules et que de bien eussé-je fait à mon prochain si, ce soir-là, j'avais eu le courage de retourner chez moi, ou si ma Zorka, emballée, m'avait emporté loin de ce terrible et immense lac ! Que de souvenirs douloureux n'opprimeraient pas aujourd'hui mon cerveau et ne me forceraient pas, à tout moment, à jeter la plume et à me prendre la tête !…

Mais je ne veux pas anticiper, d'autant plus que j'aurai maintes occasions, par la suite, de m'arrêter sur des choses douloureuses et amères.

Pour l'instant, parlons de choses gaies.

II

Zorka m'amena sous la porte cochère du manoir du comte. Près de la porte, elle buta, et, perdant l'étrier, je faillis tomber.

– Mauvais signe, seigneur, me cria un paysan qui était près d'une des portes des écuries.

Je crois qu'un homme qui tombe de cheval peut se rompre le col, mais je ne crois pas aux superstitions. Ayant rendu les brides au moujik et abattu de ma cravache la poussière de mes bottes, je me hâtai vers la maison.

Personne ne vint à ma rencontre. Fenêtres et portes étaient grandes ouvertes, et, malgré cela, une lourde et étrange odeur traînait. C'était un relent de vieux appartements abandonnés, mêlé à un agréable, mais fort et narcotique arôme de plantes de serres, fraîchement coupées.

Dans le grand salon, sur un des divans, recouvert d'une soie bleu clair, se trouvaient deux coussins froissés, et, sur une table ronde, devant le divan un verre contenait quelques gouttes d'un liquide répandant la forte odeur d'une liqueur de Riga.

Tout ceci annonçait que le logis était habité. Mais, en ayant parcouru les onze pièces, je n'y rencontrai pas âme qui vive. Dans la maison, c'était un même désert que sur la rive du lac.

La grande porte vitrée du salon, appelé « le salon aux mosaïques », donnait sur le jardin. Je l'ouvris avec bruit et, par la terrasse en marbre, y descendis. Je rencontrai, au bout de quelques pas, dans une allée, la nonagénaire Nastâsia, attachée, jadis, à l'enfance du comte. En regardant cette petite vieille, ridée, oubliée par la mort, à la tête chauve, et aux yeux perçants, on se rappelait involontairement le surnom que lui donnait l'office : *Sytchikha* (la chouette). M'apercevant, la Chouette tressaillit et fut sur le point de renverser un verre de crème qu'elle portait, le maintenant de ses deux mains.

– Bonjour, Sytchikha, lui dis-je.

La vieille me regarda de travers et sans dire un mot, passa son chemin. Je la pris par l'épaule.

– Ne crains rien, sotte, lui dis-je. Où est le comte ?

La vieille me montra ses oreilles.

– Tu es sourde ? L'es-tu depuis longtemps ?… La vieille, malgré son grand âge, voit et entend fort bien. Mais elle ne trouve pas inopportun, au besoin, de calomnier ses cinq sens.

Je la menaçai du doigt et la lâchai.

Ayant fait encore quelques pas, j'entendis des voix et aperçus bientôt des hommes. Juste à l'endroit où l'allée s'élargit en un terre-plein, entouré de bancs en fonte, se trouvait, sous un ombrage de grands acacias, une table sur laquelle resplendissait un samovar. Autour de la table on causait. Je m'approchai doucement, et, dissimulé derrière un massif de lilas, je cherchai des yeux le comte.

Le comte Karnièiév, assis sur un X à coussins, prenait le thé, vêtu d'une robe de chambre bariolée, que je lui avais connue deux ans auparavant, et coiffé d'un chapeau de paille d'Italie. Son visage était préoccupé, plissé, en sorte que quelqu'un ne le connaissant pas pouvait croire Karnièiév tourmenté par une idée sérieuse ou un souci.

Le comte, depuis notre séparation, n'avait pas du tout changé. Même corps grêle, maigre et desséché d'un râle de genêt. Mêmes étroites épaules de phtisique, avec sa petite tête rousse. Comme jadis, le nez rose et des joues, pendantes ainsi que des chiffons… Rien, dans la figure, de hardi, de fort, de mâle… Tout faible, apathique, mou. Suggestive seulement est sa longue moustache pleurante. On lui avait dit que la moustache lui allait bien. Mon ami l'avait cru, et, à présent, il mesurait chaque matin de combien s'était allongée la végétation qui ombrait ses lèvres pâles. Il ressemblait à un jeune chat, moustachu, mais très jeune et malade.

Près du comte était assis un gros personnage, inconnu de moi, à grosse tête rasée, avec des sourcils noirs. Son visage gras reluisait comme un melon mûr. Sa moustache était plus longue que celle du comte. Front étroit, lèvres serrées. Il regardait indolemment le ciel. Ses traits, bien que flasques, étaient rêches comme de la peau desséchée. Il n'avait pas le type russe. Sans veston ni gilet, le gros homme n'avait

que sa chemise, dont la sueur brunissait quelques endroits. Il ne buvait pas de thé, mais de l'eau de Seltz.

À espace respectueux se tenait un homme râblé, trapu, les oreilles écartées et la nuque rouge. C'était Ourbènine, l'intendant du comte. Il avait, en raison de l'arrivée de Son Excellence, revêtu un nouveau veston noir et était au supplice. La sueur coulait à flots de son visage hâlé. Près de lui se trouvait le paysan qui m'avait apporté la lettre. Ce n'est qu'à ce moment-là que je remarquai qu'il était borgne. Telle une statue, raide comme un câble, et ne se permettant aucun mouvement, il attendait qu'on le questionnât.

– Il faudrait, Kouzma, lui dit l'intendant de sa voix ronde, douce et persuasive, il faudrait prendre ton fouet et t'en fouailler à fond ! Est-il possible d'exécuter si négligemment les ordres de ton maître ? Tu devais le prier de venir sur-le-champ, et savoir au juste quand il pourrait venir.

– Oui, oui, oui… fit nerveusement le comte. Il fallait tout savoir ! Il t'a répondu qu'il viendrait ; mais cela ne suffit pas. C'est que j'ai besoin de lui tout de suite !… absolument tout de suite ! Tu le lui as demandé, mais il ne t'a pas compris.

– Quel si grand besoin en as-tu ? demanda au comte le gros monsieur.

– J'ai besoin de le voir !

– Rien que ça ?… À mon idée, Alexis, ce juge ferait mieux de rester chez lui aujourd'hui. Je ne me soucie pas de visites.

J'ouvris de grands yeux. Que signifiait ce « je ne me soucie pas », autoritaire et patronal ?

– Mais ce n'est pas une visite ! fit d'une voix suppliante mon ami. Il ne t'empêchera pas de te reposer après ton voyage. Je t'en prie, ne fais avec lui aucune cérémonie ; tu verras quel homme c'est. Tu l'aimeras tout de suite, mon cher. Il deviendra ton ami.

Je sortis de derrière les lilas et m'approchai de la table. Le comte m'aperçut, me reconnut, et, sur son visage, rayonna un sourire.

– Le voilà ! s'écria-t-il, rougissant de plaisir et se levant de table. Que c'est gentil de ta part !

Et il accourut à moi, sautillant, m'embrassa et, de ses longues moustaches, effleura plusieurs fois ma joue. Des poignées de main prolongées et des regards profonds dans les yeux suivirent les embrassades.

– Ah ! Serge, pas du tout changé ! Toujours le même ! Le même beau garçon solide ! Je te remercie d'avoir fait cas de moi, et d'être venu.

Délivré de ses effusions, je dis bonjour à l'intendant, que je connaissais de longue date, et m'assis.

– Ah ! mon cher, continua le comte, satisfait et ému, si tu savais comme il m'est agréable de voir ta sérieuse figure. Tu ne connais pas monsieur ? Permets-moi de te présenter mon bon ami Gaëtan Casimîrovitch Pchékhôtsky. Et lui, dit-il, en me montrant au gros monsieur, c'est mon vieil ami Serge Pétrôvitch Zinôviév, juge d'instruction de ce district.

Le gros monsieur, aux noirs sourcils, se souleva un peu et me tendit sa grosse main, affreusement suante.

– Charmé, marmotta-t-il, m'examinant dans tous les sens. Très heureux.

Ses expansions terminées, le comte me versa un verre de thé froid, rouge brun, et me tendit une boîte de biscuits.

– Goûte… Je les ai achetés chez Einem, en passant à Moscou. Je suis fâché contre toi, Sériôja, si fâché que je voulais même me brouiller tout à fait. Non seulement, en deux années, tu ne m'as pas écrit une ligne, mais tu n'as pas honoré d'une réponse une seule de mes lettres.

– Je ne sais pas écrire les lettres, répondis-je. Et que t'écrire, je te prie ?

– Comment ! que m'écrire ?

– Oui ; j'admets trois sortes de lettres : les lettres d'amour, de félicitations ou d'affaires. Les premières, je n'ai pas à t'en écrire, parce que tu n'es pas une femme et que je ne suis pas amoureux de toi ; les secondes, tu n'en as pas besoin ; et les dernières nous sont épargnées

puisque nous n'avons pas d'affaires ensemble.

– Au fond, tu as raison, accorda le comte, qui était toujours vite de l'avis d'autrui ; mais, pourtant, tu pouvais m'écrire un mot. Et puis, comme le dit Piôtre Iégôrytch, en ces deux années, tu n'es jamais passé par ici – comme si tu habitais à mille verstes, ou dédaignais mon domaine. Tu aurais pu y venir chasser… Et que de choses pouvaient arriver ici sans moi !…

Le comte parla beaucoup et longtemps. Une fois parti sur un sujet quelconque, il était aussi infatigable à émettre des sons que mon Ivane Démiânytch. Je supportais avec impatience cette faculté oratoire.

Il fut arrêté, cette fois-ci, par son valet de chambre, Ilya, grand et mince, à la livrée usée et tachée, qui apporta, sur un plateau d'argent, un petit verre de vodka et un demi-verre d'eau pure. Le comte but la vodka d'un trait, la fit suivre de l'eau, et, avec une grimace de brûlé, agita la tête.

– Tu ne t'es pas encore déshabitué de laper de l'alcool ? lui dis-je.

– Pas encore, Sériôja.

– Quitte du moins cette façon d'ivrogne de grimacer et de secouer la tête en sifflant un verre. C'est dégoûtant !

– J'abandonne tout cela, mon cher. Les médecins m'ont défendu de boire. Je ne bois à présent que parce qu'il est malsain de cesser tout d'un coup… Il faut opérer progressivement.

Je regardai la face fripée et malade du comte, le petit verre vide, le valet de chambre aux souliers jaunes, le Polonais aux sourcils noirs, qui me parut, de prime abord, je ne sais pourquoi, une canaille et un escroc, enfin le moujik borgne, silencieusement raidi, et je ressentis une angoisse. J'éprouvai tout à coup le désir de quitter cette ambiance crapuleuse, en déclarant au comte mon aversion indéfinie. Je fus prêt, un moment, à me lever et à partir…

Mais je ne partis pas ; simple paresse physique, j'ai honte de le dire.

– Donne-moi aussi de la vodka, dis-je au valet de chambre.

De longues ombres commencèrent à s'étendre sur l'allée et sur

notre terre-plein. Des coassements et des croassements de grenouilles et de corbeaux, des sifflements de loriots annonçaient le coucher du soleil. C'était une soirée de printemps…

– Fais asseoir Ourbènine, soufflai-je au comte. Il est debout devant toi comme un gamin.

– Ah ! je n'avais pas remarqué… Piôtre Iégôrytch, lui dit-il, asseyez-vous, s'il vous plaît. C'est assez vous tenir debout.

Ourbènine s'assit et me lança un regard de gratitude. Bien portant et gai d'habitude, il me parut, ce jour-là, malade et ennuyé. Ses traits semblaient littéralement chiffonnés, endormis, et ses yeux regardaient avec paresse, à contre-cœur…

– Quoi de frais et de joli chez vous ? lui demanda Karnièiév. N'y a-t-il rien qui sorte de l'ordinaire ?

– Tout comme à l'habitude, Excellence.

– Hum !… Pas de nouvelles fillettes ?

Moral de sa nature, l'intendant rougit.

– Je l'ignore, Excellence… Je ne m'intéresse pas à ces choses-là.

– Il y en a, Excellence, dit de sa grosse voix le paysan borgne, resté jusque-là complètement silencieux. Et même qui valent la peine !

– Jolies ?

– De toutes, Excellence. Au goût de chacun !… Des brunes, des blondes, et d'autres…

– Voyez-moi ça ! Attends, attends… Je me souviens maintenant de toi… mon vieux Léporello, secrétaire pour un certain chapitre… Tu t'appelles Kouzma, je crois ?

– Justement ça…

– Oui, je me souviens… Qui donc as-tu en vue ? Des paysannes, bien sûr ?

– Surtout des paysannes, naturellement. Mais il y a aussi du plus

propre.

– Ah ! Où as-tu déniché ça ? demanda Ilya, clignant des yeux du côté de Kouzma.

– À Pâques est arrivée, chez le forestier, sa belle-sœur, Nastâsia Ivânna… Une petite toute en tortillons… Je l'aurais bien avalée, mais il fallait des sous… Les joues rouges, et tout le reste… Mais il y a encore du plus propre. Elle n'attend que vous, Excellence… Jeunette, duveteuse, vive !… Même à Pétersbourg, vous ne trouveriez pas de la beauté pareille.

– Qui est-ce donc ?

– Ôlènnka, la fille du forestier Skvortsov.

La chaise d'Ourbènine craqua sous lui. Les mains appuyées sur la table, et devenu pourpre, l'intendant se leva doucement et tourna les yeux vers le borgne. Son expression de colère et d'ennui céda la place à une forte colère…

– Tais-toi, mufle ! grogna-t-il. Vermine borgne ! Dis ce que tu voudras, mais ne t'en prends pas aux gens honnêtes !…

– Je ne parle pas de vous, Piôtre Iégôrytch, répondit Kouzma impassible.

– Il n'est pas question de moi, idiot ! Du reste, pardonnez-moi cette sortie, dit Ourbènine. Mais je prierais votre Excellence de défendre à son Léporello, comme vous avez daigné dire, de ne pas exercer son zèle sur les personnes dignes de toute estime !

– Je ne dis rien… murmura naïvement le comte. Il n'a rien dit de particulier.

Ému et choqué à l'extrême, Ourbènine s'éloigna de la table. Les bras croisés et les yeux clignés, il cacha, tout pensif, derrière une branche, sa figure rouge.

Prévoyait-il qu'en un avenir proche son sens moral aurait à supporter des injures mille fois plus cuisantes ?…

– Je ne comprends pas ce qui l'a choqué ! chuchota le comte. En voilà un original ! On n'a rien dit de blessant.

Après deux ans de sobriété, un petit verre de vodka m'enivra légèrement. Un sentiment d'aise et de plaisir s'insinua dans mon cerveau et dans tout mon corps. Je sentais en même temps la fraîcheur qui, peu à peu, remplaçait la chaleur du jour. Je proposai une promenade. On alla chercher à la maison les vestons du comte et de son nouvel ami, le Polonais, et nous partîmes. Ourbènine nous suivit.

Le jardin mérite, en raison de sa singulière magnificence, une description particulière. Il est, aux points de vue botanique, ménager et autres, le plus riche et le plus grandiose de tous les jardins que j'aie vus. Il s'y trouve aussi, mangés de mousse et à moitié détruits, des grottes, des fontaines, des petits bassins peuplés de poissons apprivoisés, et des montagnes russes, des bosquets, des serres chaudes… Constituée par les aïeux et les parents du comte, cette rare profusion de rosiers énormes, de poétiques grottes et d'interminables allées a été délaissée de façon sauvage, et abandonnée à l'envahissement des mauvaises herbes, à la hache des voleurs, et aux choucas, qui, sans aucune gêne, bâtissent leurs nids difformes sur des arbres rares.

Le légitime propriétaire de ce bien marchait près de moi sans qu'aucun muscle de son visage, gavé et noyé de boisson, tressaillît à la vue criante de cette négligence et de cet abandon.

Une fois seulement, pour dire quelque chose, il observa à Ourbènine qu'il serait bon de sabler des allées. Il remarquait le manque de sable et ne remarquait pas les arbres desséchés, morts pendant l'hiver, ni les vaches qui erraient dans le jardin. À sa remarque, l'intendant répondit que, pour veiller au jardin, il fallait une dizaine d'ouvriers et que, comme son Excellence n'habitait pas sa terre, les prix exigés seraient un luxe improductif.

Le comte, naturellement, se rangea à cette façon de voir.

– Et je dois avouer, ajouta Ourbènine, avec un geste découragé, que je n'ai pas de temps pour cela. L'été aux champs, l'hiver en ville pour vendre le blé, il ne reste aucun moment pour le jardin.

La principale allée – dite l'allée maîtresse – bordée de vieux et larges tilleuls et d'une masse de magnoliers, finissait, au loin, par une tache jaune. C'était une gloriette en pierre où il y avait eu jadis un buffet et un billard, un jeu de quilles et un jeu chinois.

Nous nous dirigeâmes sans but déterminé vers cette gloriette. À l'entrée un être vivant nous reçut qui émut quelque peu les nerfs de mes peu courageux compagnons.

– Un serpent ! s'écria le comte, me tirant le bras. Regarde…

Le Polonais, reculant d'un pas, s'arrêta comme figé et écarta les bras comme s'il barrait la route à un revenant. Tout en haut d'un degré en pierre à moitié détruit, gisait un jeune serpent ressemblant à une de nos vipères communes. Nous apercevant, le reptile leva la tête et fit un mouvement… Le comte poussa un autre cri et se cacha derrière mon dos.

– Ne craignez rien, Excellence, dit nonchalamment Ourbènine, mettant le pied sur la première marche de la gloriette.

– Et s'il nous pique ?

– Il ne piquera pas. Et, d'ailleurs, le mal que produit la piqûre de ces bêtes est exagéré. J'ai été piqué un jour par un vieux serpent et, comme on le voit, ne suis pas mort. L'aiguillon humain est plus à craindre que celui du serpent, ne manqua pas de moraliser Ourbènine.

En effet, à peine l'intendant parvint-il à la deuxième ou à la troisième marche, le serpent s'allongea de toute sa longueur et disparut entre deux dalles, à la vitesse d'un éclair. Pénétrant dans la gloriette, nous y trouvâmes un autre être vivant.

Sur un vieux billard fané, au drap déchiré, était étendu un petit vieux à veston bleu, à pantalon rayé, avec une casquette de jockey. Il dormait suavement, paisiblement. Des mouches s'affairaient autour de sa bouche édentée, pareille au creux d'un arbre, ainsi que sur son nez pointu. D'une maigreur squelettique, il donnait l'impression, avec sa bouche ouverte, d'un cadavre à autopsier que l'on vient d'apporter de la morgue.

Ourbènine le poussa du coude :

– Frantz !… Frantz !

Au cinquième ou sixième coup, Frantz ferma la bouche, se souleva, nous regarda et se recoucha. Au bout d'une minute, sa bouche se rouvrit et les mouches, errantes auprès de son nez, furent à nouveau dérangées par la légère trépidation que produisait son

ronflement.

– Il dort, ce pourceau dépravé ! soupira Ourbènine.

– C’est, je crois, le jardinier Trischer ? demanda le comte.

– Lui-même… Et c’est ainsi chaque jour. Il dort comme un mort ; la nuit, il joue aux cartes… On dit que, cette nuit, il a joué jusqu’à deux heures…

– À quoi joue-t-il ?

– Aux jeux d’argent. Le plus souvent au stoss[2].

– De pareils messieurs travaillent peu et touchent leurs gages gratis.

– Je ne vous ai pas dit ça pour me plaindre, Excellence, mais par simple constatation, dit vivement Ourbènine. Je vois avec peine un homme si entendu esclave d’une si forte passion… Pourtant c’est un travailleur ; il ne vole pas ses gages…

Nous regardâmes encore une fois le joueur de cartes et sortîmes. De la gloriette, nous nous dirigeâmes vers la porte ouvrant sur les champs.

Il n’est presque pas de roman où la petite porte du jardin ne joue un rôle considérable. Si vous ne l’avez pas remarqué, adressez-vous à Polycarpe, qui, dans sa vie, a absorbé tant de romans, terribles ou non ; et il vous confirmera certainement ce petit fait assez caractéristique.

Mon roman, lui aussi, n’est pas exempt de la petite porte. Mais la mienne différera des autres en ce que ma plume, au contraire de ce qui arrive dans les autres romans, devra faire passer beaucoup de malheureux et presque pas d’heureux. Et le pis est que je devrai décrire cette porte non pas à la façon d’un romancier, mais à la manière d’un juge d’instruction. Mon portillon sera franchi par plus de criminels que d’amoureux.

III

Appuyés sur nos cannes, nous atteignîmes, au bout d'un quart d'heure, une éminence appelée la « Tombe de pierre ».

La hauteur, isolée en plein champ, ressemble à un bonnet renversé. De son sommet nous aperçûmes le lac dans sa captivante langueur et sa beauté indescriptible. Le soleil ne s'y reflétait plus. Couché, il laissait après lui une vaste bande pourpre qui teignait les environs d'une agréable couleur orangée.

Nous avions seuls, le comte et moi, gravi la colline. Ourbènine et le Polonais, plus pesants, avaient préféré nous attendre sur le chemin.

– Qu'est-ce que cet emplâtre ? demandai-je au comte, lui désignant le Polonais. Où l'as-tu pêché ?

– Sériôja, me répondit le comte alarmé, c'est un homme très gentil ; tu seras bientôt son ami.

– J'en doute. Pourquoi ne dit-il rien ?

– Il est silencieux de nature. Mais quel esprit !

– Enfin, qui est-ce ?

– Je l'ai connu à Moscou. Plus tard tu sauras tout, Sériôja. Maintenant ne demande rien. Redescendons-nous ?

Nous descendîmes et nous nous dirigeâmes vers le bois. Le jour baissait sensiblement. Le cri d'un coucou et le trémoussement vocal d'un jeune rossignol exténué venaient du bois.

En nous approchant, nous entendîmes une voix aiguë d'enfant qui criait :

– Aou ! Aou !… Attrapez-moi !…

Une fillette d'environ cinq ans sortit du bois, la tête blanche comme le lin, vêtue d'une robe bleu clair. Dès qu'elle nous aperçut,

elle se mit à rire aux éclats et se précipita vers Ourbènine, lui baisant le genou. Ourbènine la souleva et l'embrassa sur la joue.

– C'est ma petite Sâcha, dit-il en nous la présentant.

Un lycéen de onze ans, le fils de l'intendant, poursuivait sa sœur. En nous voyant, il enleva en hésitant son bonnet, le remit et l'ôta encore. Derrière lui apparaissait, venant lentement, une tache rouge qui attira aussitôt notre attention.

Le comte me saisit le bras.

– Quelle magnifique apparition ! Regarde ! s'écria-t-il. Quelle merveille ! Qui est cette petite ? J'ignorais qu'il y eût dans mes bois de pareilles naïades !

Je regardai Ourbènine pour lui demander qui était la jeune fille et, chose étrange, je ne remarquai qu'à ce moment-là qu'il était affreusement ivre. Rouge autant qu'une écrevisse, il buta et me prit le coude.

– Serge Pétrôvitch, je vous en supplie, me murmura-t-il à l'oreille, m'enveloppant de vapeurs d'alcool, empêchez votre ami de faire d'autres observations au sujet de cette jeune fille. Il peut, à sa manière, dire des choses déplacées, et, à la vérité, c'est une personne digne de toute estime.

La personne digne de toute estime avait à peu près dix-huit ans, une délicieuse tête blonde, de bons yeux bleus et de longs cheveux bouclés. Demi-enfant, demi-jeune fille, elle était vêtue d'une robe écarlate. Aigus comme des aiguilles, ses petits pieds, dans des bas rouges, étaient chaussés de menus souliers presque enfantins. Ses rondes épaules, tandis que je les admirais, se resserraient avec coquetterie, comme si elles avaient froid et comme si mon regard les mordait.

– Avec une si jeune figure, des formes si marquées, me souffla le comte.

Il avait, dès son jeune âge, perdu la faculté de regarder les femmes autrement que du point de vue d'un animal perverti.

Un bon sentiment, au contraire, il m'en souvient très bien, réchauffa mon âme. J'étais encore poète, et, au milieu des bois, un

soir de mai, au premier scintillement des étoiles, je ne pouvais regarder une femme qu'en poète… Je regardais la jeune fille en rouge avec la même piété que j'avais accoutumé de regarder les forêts, les montagnes, l'azur du ciel… Il me restait encore une parcelle de sentimentalité, héritée de ma mère, une Allemande.

– Qui est-ce ? demanda le comte.

– Excellence, dit Ourbènine, c'est la fille du forestier Skvortsov.

– C'est cette Ôlènnka dont parlait le borgne ?

– Oui, répondit l'intendant, me regardant avec des yeux suppliants et agrandis.

La jeune fille en rouge nous laissa passer près d'elle sans nous honorer de la moindre attention. Ses yeux regardaient d'un autre côté, mais moi qui me connaissais en femmes, je sentais ses yeux sur mon visage.

Je l'entendis murmurer derrière nous :

– Qui d'entre eux est le comte ?

– Celui qui a la moustache longue, répondit le lycéen.

J'entendis un rire argentin… C'était un rire de déception… La jeune fille pensait que le comte, le propriétaire de ces immenses forêts et du grand lac, c'était moi, et non le pygmée, au visage d'alcoolique et à la moustache tombante.

De la poitrine noueuse d'Ourbènine sortit un soupir profond. L'homme d'acier bougeait à peine.

– Renvoie ton régisseur, soufflai-je au comte. Il est malade, ou… ivre.

– Vous êtes malade, je crois, Piôtre Iégôrytch ? lui dit le comte. Vous ne nous êtes plus utile, aussi je ne vous retiens pas.

– Ne vous inquiétez pas, Excellence. Merci pour l'intention, mais je ne suis pas malade.

Je jetai un regard derrière moi. La tache rouge, immobile, nous

suivait des yeux.

Pauvre petite tête blonde ! Pouvais-je penser, par cette douce et tranquille soirée de mai, qu'elle deviendrait par la suite l'héroïne de mon roman tourmenté ?

Aujourd'hui que j'écris ces lignes, la pluie d'automne bat méchamment mes fenêtres et le vent hurle, je ne sais où, sur ma tête. Je regarde la fenêtre noire, et sur un fond de ténèbres, je m'efforce de recréer par l'imagination ma gentille héroïne… Et je vois son visage enfantin, naïf et bon, et ses yeux aimants. J'ai envie de poser ma plume et de déchirer et brûler ce que j'ai écrit. À quoi bon évoquer le souvenir de cet être jeune et innocent ?

Près de mon encrier, ici même, se trouve sa photographie. Elle montre la petite tête blonde dans toute la frivole grandeur d'une belle femme profondément déchue. Ses yeux alanguis, mais fiers de sa perversité, sont immobiles. Elle est vraiment ici le serpent dont Ourbènine aurait dit que la piqûre n'est pas terrible. Elle donna à la tempête un baiser et l'ouragan brisa la fleur ; elle reçut beaucoup, mais paya cher. Le lecteur lui pardonnera ses fautes…

IV

Nous avançâmes dans la silencieuse monotonie des bois de pins.

– Si nous rentrions ? proposa le comte.

La question n'eut pas de réponse. Il était absolument indifférent au Polonais d'être là ou ailleurs. Ourbènine savait que sa voix ne faisait pas autorité. Et moi, la fraîcheur du bois et l'odeur de résine me captivaient trop pour que j'eusse l'idée de rentrer. Du reste il fallait, de toute manière, fût-ce par une promenade, tuer le temps qui restait jusqu'à la nuit.

L'idée d'une sauvage nuit de débauche, toute proche, m'alanguissait délicieusement. J'ai honte de l'avouer : j'en goûtais d'avance les douceurs. L'impatience du comte l'obligeait à regarder à tout instant sa montre, signe que la même attente le tourmentait lui aussi ; nous sentions que nous nous comprenions l'un l'autre.

Près de la petite maison du forestier, ramassée entre les pins sur un petit espace carré, l'aboiement aigu et chantant de deux petits chiens jaune feu, d'une race pour moi inconnue, mais souples et luisants comme des anguilles, nous accueillit. Reconnaissant Ourbènine, les cabots frétillèrent gaiement de leur queue et accoururent à lui, ce qui donnait à entendre que l'intendant venait souvent à la maison du forestier. Près du même endroit, on rencontra un jeune gars nu-pieds et nu-tête, le visage étonné, semé de grosses taches de rousseurs. Il nous regarda un instant en silence, fixement, puis, ayant sans doute reconnu le comte, il fit une exclamation et se mit à courir à toutes jambes à la maison.

– Je sais pourquoi il court, dit le comte en riant ; je me souviens de lui : c'est Mîtka.

Le comte ne se trompait pas. Moins d'une minute après le garçon reparut, apportant sur un plateau un petit verre de vodka et un demi-verre d'eau pure.

– À votre bonne santé, Excellence, dit-il en souriant de toute sa face stupide et étonnée.

Le comte lampa l'eau-de-vie et se fit la bonne bouche avec l'eau. Cette fois-ci, il retint sa grimace habituelle.

À une centaine de pas de la maisonnette était un banc de fonte, aussi vieux que les pins. Nous nous y assîmes et contemplâmes la paisible beauté du soir de mai. Même en des soirées de printemps, alors que la voix humaine est moins agréable que tout, le comte ne sait pas se taire.

– Je ne sais si cela te plaira, me dit-il, j'ai commandé pour le souper une soupe aux grémilles et du gibier… Comme accompagnement de vodka, de l'esturgeon froid et un cochon de lait au raifort…

Les pins, comme choqués par cette prose, agitèrent tout à coup leurs pointes, et un sourd murmure courut dans la forêt. Un vent frais s'éleva dans la clairière et joua avec l'herbe.

– Allons, allons, assez ! cria Ourbènine aux petits chiens qui, par leurs caresses, l'empêchaient d'allumer sa cigarette. Il me semble qu'il va pleuvoir. Il a fait aujourd'hui une si lourde chaleur qu'il ne faut pas être grand clerc pour prédire la pluie. Ce sera bon pour le blé.

« Quel besoin a-t-il de blé, me dis-je, pour que le comte le dépense en boissons ? La pluie a bien tort de s'en mêler. »

Un petit vent, déjà plus vif, passa sur les bois. Les pins et l'herbe murmurèrent avec plus de bruit.

– Rentrons.

Nous nous levâmes et nous acheminâmes nonchalamment vers la maisonnette.

– Mieux vaut être cette blonde Ôlénnka, dis-je à Ourbènine, et habiter ici avec des bêtes, que d'être juge d'instruction et vivre avec les hommes. C'est plus paisible. N'est-ce pas, Piôtre Iégôrytch ?

– Tout est bon lorsqu'on a l'âme tranquille, Serge Pétrôvitch.

– L'âme de cette jolie Ôlénnka l'est-elle ?

– Dieu seul voit l'âme d'autrui, mais il me semble qu'elle n'a

aucun motif pour s'inquiéter. Peu de chagrin, pas plus de péchés qu'un enfant. C'est une très bonne jeune fille. Mais voilà enfin que le ciel annonce la pluie…

On entendit une sorte de roulement de voiture ou un bruit de jeu de quilles. Le tonnerre commença de gronder derrière les arbres… Mîtka, qui ne nous quittait pas des yeux, tressaillit et fit rapidement des signes de croix.

– L'orage ! fit le comte, saisi. En voilà une surprise ! La pluie va nous prendre en route. Et le jour baisse ! Je disais qu'il fallait rentrer, mais tu as voulu aller plus loin…

– Attendons la fin de l'orage dans la maisonnette, proposai-je.

– Pourquoi cela ? dit Ourbènine, clignant étrangement les yeux. Il pleuvra toute la nuit, et vous devrez la passer ici… Mais il n'y a pas à vous inquiéter. Continuez votre promenade ; Mîtka va partir en avant et vous envoyer une voiture.

– Ce n'est rien, dis-je, il ne pleuvra sûrement pas à verse toute la nuit. Les nuées d'orage, d'habitude, passent vite… Et, à propos, je ne connais pas le nouveau forestier et voudrais aussi bavarder avec cette Ôlénnka… savoir quelle nature elle a…

– Je veux bien, accorda le comte.

– Comment rester !… se mit à balbutier Ourbènine inquiet, si là-bas rien n'est préparé… Rester dans un air étouffant, Excellence, quand, chez soi, on peut être bien… Je ne comprends pas quel plaisir !… Et faire connaissance du forestier quand il est malade…

Il était évident qu'Ourbènine ne voulait en aucune façon que nous entrions chez le forestier. Il écarta même les bras, comme pour nous barrer le chemin. Je compris, à son air, qu'il avait ses raisons pour nous éloigner. Je respecte les raisons et les secrets d'autrui, mais une forte curiosité me poussa, et nous entrâmes dans la maisonnette.

– Passez dans la salle, s'il vous plaît, bégaya de joie, plutôt qu'il ne le dit, Mîtka, pris de hoquet.

Imaginez-vous la plus petite « salle » possible, aux cloisons de bois, non peintes, ornées de photographies, dans des cadres en coquillages, de certificats et de chromos de la revue *Nîva*. L'un des

certificats atteste la gratitude d'un baron pour un long service. Les autres concernent des chevaux. Çà et là, aux cloisons, s'enroule du lierre… Une petite flamme bleue brûle doucement devant une icône, dans un coin, et se reflète faiblement dans un cadre argenté. Des chaises sont adossées aux murs, apparemment achetées depuis peu. Il y en a beaucoup trop, mais on les a achetées quand même, et l'on n'en sait que faire. Pressés les uns contre les autres, il y a aussi des fauteuils et un canapé sous des housses, blanches comme la neige, agrémentées de volants et de dentelles. Il y a aussi une table ronde vernie… Sur le canapé somnole un lièvre apprivoisé… La pièce est confortable, très propre, tiède. On y sent en tout la présence d'une femme. Une petite étagère à livres donne même l'impression de quelque chose d'innocent, de féminin, comme si elle proclamait qu'elle ne contient que de piètres romans et des poésies tranquilles. Ce n'est pas au printemps que se dégage tout le charme de pareilles chambrettes : c'est en automne lorsqu'on cherche un abri contre le froid et l'humidité…

Mîtka, reniflant et soufflant, frotta avec vigueur des allumettes et alluma deux bougies. Il les posa doucement devant nous, sur la table, avec autant de soin que s'il eût porté du lait. Nous nous assîmes dans les fauteuils, et, nous entre-regardant tous, nous nous mîmes à rire.

– Nicolas Efîmytch est au lit malade, dit Ourbènine, expliquant son absence, et sa fille est probablement allée reconduire les enfants.

De la chambre voisine une voix faible demanda :

– Mîtka, les portes sont-elles fermées ?

– Elles le sont, Nicolas Efîmytch, dit Mîtka d'une voix enrouée, courant à toutes jambes dans la chambre voisine.

– C'est bon, dit la voix. Fais en sorte qu'elles soient toutes bien fermées à clé !… Solidement, solidement… Si des voleurs veulent entrer, dis-le-moi !… Je les recevrai à coups de fusil, les canailles !…

– Certainement, Nicolas Efîmytch.

Nous nous mîmes à rire et regardâmes Ourbènine avec des airs interrogateurs. Il rougit, et, pour cacher sa gêne, s'en prit au rideau de la fenêtre. Que signifiait cela ? Nous nous regardâmes encore.

Mais nous n'eûmes pas à rester longtemps perplexes. On entendit,

dans la cour, des pas rapides, du bruit à l'avant-porte, et la porte claqua. La jeune fille en rouge entra brusquement.

Elle chantait, d'une voix de soprano, et s'interrompit par un rire en nous apercevant soudain.

Gênée, douce comme une agnelle, elle entra dans la chambre, d'où tout à l'heure venait la voix de son père.

Ça l'a surprise ! dit Ourbènine en souriant.

Après quelque temps, elle rentra doucement aussi, s'assit sur la chaise la plus près de la porte, et se mit à nous examiner.

Elle le faisait avec hardiesse, en insistant, comme si nous n'étions pas des gens nouveaux pour elle mais des bêtes de jardin zoologique. Un instant nous la regardâmes aussi en silence, sans bouger.

Elle était si belle, ce soir-là, que j'aurais consenti à rester un an immobile à la regarder. Un incarnat, frais comme l'air, une gorge que la respiration soulevait souvent, des cheveux, bouclés sur le front et sur les épaules, se répandant sur sa main qui arrangeait son col, de grands yeux brillants… tout cela dans un petit corps que dévorait un seul regard… En ce petit espace, on voyait plus de choses en une fois qu'à contempler des siècles entiers un horizon infini… La jeune fille m'examinait d'un air sérieux et interrogateur, de bas en haut, et lorsque, au contraire, ses yeux allaient vers le comte ou le Polonais, j'y voyais le rire et un regard de haut en bas.

Je parlai le premier.

– Je me présente, lui dis-je en m'approchant d'elle. Mon nom est Zinôviév. Et je vous présente mon ami, le comte Karnièiév. Nous nous excusons de nous être introduits dans votre jolie demeure sans être invités. Nous ne l'aurions jamais fait si l'orage ne nous y eût contraints…

– Mais, me dit-elle en riant et me tendant la main, notre petite maison ne s'écroulera pas pour cela.

Elle montra d'admirables dents. M'asseyant auprès d'elle, je lui contai comment l'orage nous avait surpris. Début de tous les débuts, la conversation commença par le temps qu'il faisait. Pendant que je causais avec elle, Mîtka trouva le moyen d'apporter deux fois encore

au comte de la vodka, avec son inséparable verre d'eau. Le comte, profitant de ce que je ne le regardais pas, fit, après chaque verre, sa grimace avec délices et remua la tête.

– Peut-être voulez-vous goûter quelque chose ? me demanda Ôlénnka.

Et, sans attendre de réponse, elle sortit.

Les premières gouttes battirent les vitres… Je m'approchai de la fenêtre… Dehors, il faisait déjà complètement sombre, et je ne voyais sur la vitre que les gouttelettes qui glissaient et le reflet de mon nez. Un éclair brilla, éclairant quelques pins…

– Les portes sont-elles fermées ? demanda à nouveau la faible voix… Mîtka, diable d'enfant, va fermer les portes ! Ah ! Seigneur, quel tourment !

Une paysanne, à gros ventre ballonné, la figure bête et préoccupée, entra dans la pièce. Elle salua bas le comte et couvrit la table d'une nappe blanche. Mîtka, derrière elle, portait des hors-d'œuvre avec précaution. Il y eut, en une minute, sur la table, de la vodka, du rhum, du fromage et, sur une assiette, je ne sais quel volatile rôti.

Le comte but un verre de vodka, sans rien manger. Le Polonais, ayant soupçonneusement senti le gibier, se mit à le découper.

– Il pleut déjà, dis-je à Ôlénnka qui rentrait. Voyez.

Elle s'approcha de la fenêtre et, au moment même, une lueur bleue nous éclaira. Un fracas retentit et j'eus l'impression que quelque chose d'énorme et de lourd se détachait du ciel et roulait sur la terre. Les vitres et les verres sur la table tremblèrent, faisant leur bruit cristallin… Le coup fut violent…

– N'avez-vous pas peur de l'orage ? demandai-je à Ôlénnka.

Elle pencha la joue vers son épaule ronde et me regarda d'un air enfantin et confiant :

– J'en ai peur, murmura-t-elle après avoir un peu réfléchi. Ma mère a été tuée dans un orage. Ç'a même été mis dans les journaux… Ma mère traversait un champ en pleurant… Elle était très

malheureuse en ce monde… Dieu eut pitié d'elle et la tua avec son électricité du ciel…

– Comment savez-vous qu'il y a là-haut de l'électricité ?

– Je l'ai appris… Vous savez : ceux que l'orage tue, ou bien la guerre…, et les femmes qui meurent dans des couches difficiles… vont en paradis… Ce n'est pas écrit dans les livres, mais c'est vrai… Ma mère est, maintenant, au paradis. Il me semble que moi aussi, un jour, l'orage me tuera, et que j'irai en paradis. Vous êtes instruit ?

– Oui.

– Alors, ne riez pas… Voilà comment je voudrais mourir… Habillée de la robe la plus chère et la plus à la mode, comme celle que j'ai vue ces jours-ci à une de nos riches propriétaires, Mme Scheffer, et avoir aux bras des bracelets…, puis me trouver tout en haut de la Tombe de pierre et que l'éclair me tue de façon à ce que chacun me voie… Un affreux coup de tonnerre, et la fin…

– Quelle bizarre fantaisie ! dis-je en souriant et regardant les yeux de la fille en rouge, remplis de frayeur sacrée à l'idée d'une mort horrible, mais à effet… Et vous ne voulez pas mourir dans une robe ordinaire ?

– Non, dit Ôlénnka, secouant la tête. Et je voudrais que tout le monde me vît.

– Votre robe d'aujourd'hui est plus belle que toutes les robes coûteuses et à la mode… Elle vous va… Vous avez l'air d'une belle fleur rouge de la forêt…

– Non, ce n'est pas vrai ! soupira naïvement Ôlénnka. Une robe bon marché ne peut pas être belle.

Le comte s'approcha avec le visible désir de causer avec la jolie Ôlénnka. Bien qu'il parle trois langues d'Europe, il ne sait rien dire aux femmes. Mon ami se tint gauchement près de nous, eut un sourire bête et mugit seulement : « Oué ? » Et il retourna au carafon de vodka.

– Vous chantiez en entrant : *J'aime au commencement de mai l'orage,* dis-je à Ôlénnka. Y a-t-il un air sur ces paroles ?

– Non, dit-elle, je chante à mon idée tous les vers que je sais.

Je tournai par hasard la tête. Ourbènine ne nous perdait pas de vue. Je lus dans ses yeux le ressentiment et la haine qui allaient mal à sa bonne et douce figure. « Est-il jaloux ? » pensai-je.

Le malheureux, ayant saisi mon regard, se leva et sortit dans le vestibule. On voyait, même à son allure, qu'il était agité. De plus en plus violents et profonds, les coups de tonnerre se précipitaient. Des éclairs ininterrompus blanchissaient de leur agréable et cinglante lumière le ciel, les pins et la terre mouillée. La pluie n'était pas près de cesser. Approché de l'étagère aux livres, je passai en revue la bibliothèque d'Ôlénnka. « Dis-moi qui tu lis, je te dirai… » Mais de tout ce qui s'y trouvait, symétriquement rangé, il était malaisé de tirer quelque conclusion que ce fût sur le niveau mental de la jeune fille.

Au moment où je prenais un des livres et commençais à le feuilleter, la porte de la pièce voisine s'ouvrit et, tout à coup, entra un être qui détourna mon attention.

C'était un homme de haute taille, décharné, en robe de chambre d'indienne, avec des pantoufles déchirées, et de figure assez originale. Une moustache et des favoris de sergent-major lui donnaient un air d'oiseau. Sa petite tête, posée sur un long cou maigre, à pomme d'Adam, se balançait comme dans le vent, une maisonnette de sansonnet. L'étrange personnage nous regarda de ses yeux d'un vert trouble et les arrêta sur le comte.

– Les portes sont-elles fermées ? demanda-t-il d'une voix suppliante.

Le comte me regarda en haussant les épaules.

– Papa, ne t'inquiète pas ! dit Ôlénnka ; tout est fermé. Rentre dans ta chambre.

– Et le hangar est-il fermé ?

– Parfois, murmura Ourbènine, rentrant du vestibule, le bonhomme est un peu parti. Il a peur des voleurs et, comme vous voyez, se préoccupe des portes. Nicolas Efîmytch, lui dit-il, retourne dans ta chambre et couche-toi ! N'aie pas peur. Tout est fermé.

– Et les fenêtres aussi ?

L'homme courut rapidement à toutes les fenêtres, vérifia les fermetures et, sans nous regarder, traîna ses savates dans sa chambre.

– Un bon et brave homme, expliqua l'intendant après son départ – et un si grand malheur ! Presque chaque été son esprit se brouille…

Ôlénnka, cachant avec gêne son visage, rangeait ses livres éparpillés. Elle avait apparemment honte de la folie de son père.

– Excellence, la voiture est arrivée, dit Ourbènine. Vous pouvez partir si vous voulez.

– D'où est donc venue cette voiture ? demandai-je.

– Je l'ai envoyée chercher.

Une minute après, assis avec le comte dans la voiture, j'écoutais les roulements du tonnerre en maugréant.

– Il nous a pourtant délogés de la maisonnette, ce Piôtre Iégôrytch ! Que le diable l'emporte ! grognai-je de bon cœur. Il ne nous a pas même donné le temps d'examiner cette Ôlénnka ! Vieux sot, je ne la lui aurais pourtant pas mangée, voyons ! Il crevait tout le temps de jalousie. Il est amoureux de cette fillette…

– Oui, oui, oui… Je l'ai remarqué aussi, figure-toi. C'est par jalousie qu'il ne nous laissait pas entrer dans la maison forestière, et c'est par jalousie qu'il a envoyé chercher la voiture… Ha ! ha !

– La barbe déjà poivre et sel, et le diable au flanc ! Du reste il est difficile de ne pas s'amouracher de cette fille en rouge, en la voyant chaque jour telle que nous venons de la voir. Bigrement jolie !… Mais elle ne convient pas à ce groin. Il devrait le comprendre et ne pas être si égoïstement jaloux. Qu'il l'aime, d'accord ! mais qu'il n'empêche pas les autres de l'aimer. D'autant qu'il sait bien qu'elle n'est pas pour lui… En voilà un vieux sot !…

– Rappelle-toi, ricana le comte, comme il est devenu furieux lorsque Kouzma, pendant le thé, a parlé d'elle. J'ai cru qu'il allait nous battre… On ne prend pas si chaudement la défense d'une femme qui vous est indifférente…

– Si, mon vieux, on la prend !… Mais l'important n'est pas là. S'il nous commandait si fort, aujourd'hui, que doit-il faire avec les petites

gens qui dépendent de lui ? L'amour et la jalousie rendent injuste et misanthrope… Je parie qu'à cause de cette Ôlénnka, il a rendu la vie infernale à nombre d'hommes sous ses ordres. Aussi tu agirais avec esprit en ajoutant moins de foi à ses plaintes contre tes serviteurs, et à ses rapports contre tel ou tel. Modère, pour quelque temps, son pouvoir. Son amour passera, et, alors, il n'y aura plus rien à craindre… C'est un bon et honnête garçon…

– Et comment te plaît le papa ? demanda le comte en riant.

– Un fou, dont la place est dans une maison de santé et non dans une maison de forestier. Tu n'exagérerais rien en mettant à la porte de ton manoir l'écriteau : Maison de fous. C'est un véritable Bedlam… Le forestier, la Chouette, Frantz le joueur de cartes, un vieillard amoureux, une jeune fille exaltée, et toi, perdu de boisson… Que veux-tu de plus ?

– Mais ce forestier est payé. Quel service peut-il rendre, s'il est fou ?

– Ourbènine le garde, sans aucun doute, à cause de la fille. Il assure que les accès n'arrivent au bonhomme que l'été… C'est peu probable… Ce forestier doit être malade tout le temps… Ton Piôtre Iégôrytch, par bonheur, ne ment pas souvent, car il se trahit quand cela lui arrive…

La voiture entra dans la cour et s'arrêta à l'avant-porte du logis. Nous descendîmes. La pluie avait cessé. Le nuage d'orage, brillant d'éclairs, courait, avec un grondement furieux, vers le nord-est, découvrant une étendue de plus en plus large d'azur étoilé. Nous nous dirigeâmes vers la maison où nous attendait un autre genre de « poésie ».

V

– Je suis très heureux que tu n'aies rien mangé chez ce forestier et ne te sois pas gâté l'appétit, me dit le comte en entrant. Nous allons souper magnifiquement bien…, comme autrefois… Servez, ordonna-t-il à Ilya qui lui enlevait son veston et lui passait sa robe de chambre.

Nous nous rendîmes à la salle à manger.

Sur la grande table bouillonnait déjà la vie. Alignés comme sur un buffet de théâtre et reflétant la lumière de la lampe, des bouteilles de toute couleur et de différentes tailles sollicitaient notre attention. Des hors-d'œuvre salés, marinés, et autres, attendaient sur une seconde table avec un carafon de vodka et une bouteille d'eau-de-vie anglaise amère. Près des bouteilles étaient placés deux plats avec, sur l'un d'eux, un cochon de lait bouilli, et, sur l'autre, de l'esturgeon froid.

– Allons, messieurs, commença le comte, versant trois petits verres avec une sorte de frisson comme s'il avait froid. À notre santé ! Prends ton verre, Gaëtan Casimîrovitch.

Je bus, mais le Polonais hocha la tête. Il approcha de son nez l'esturgeon, le sentit, et se mit à en manger.

J'en demande pardon au lecteur ; j'ai à décrire à l'instant des choses peu romanesques.

– Allons, dit le comte, réalisons le vers : *Et ils burent le second…*

Et versant nos seconds verres, il fit :

– Vas-y, Lecoq !

Je pris mon verre, le regardai et le posai…

– Le diable m'emporte, dis-je, il y a longtemps que je n'ai pas bu. Faisons comme autrefois…

Et sans réfléchir longtemps, je versai coup sur coup cinq petits verres que je vidai dans ma bouche l'un après l'autre. Je ne savais pas

boire autrement. Les écoliers apprennent de leur aînés à fumer la cigarette ; le comte, me voyant faire, se versa lui aussi cinq petits verres, et, courbé comme un arc, fronçant les sourcils et remuant la tête, les avala… Mes cinq petits verres lui semblèrent une bravade, mais je ne buvais pas pour tirer vanité de mon talent de boire… Je souhaitais l'ivresse, une bonne et forte ivresse, telle que depuis longtemps je n'en avais pas connue, relégué que j'avais été dans mon village.

Après avoir bu, je me mis à table et commençai à manger du cochon de lait…

L'ivresse ne se fit pas longtemps attendre. J'éprouvais bientôt un léger vertige. Ma poitrine jouit d'une fraîcheur agréable, prélude d'un état expansif et heureux. Sans nulle transition, je me sentis tout d'un coup extrêmement gai. Une sensation d'entière allégresse remplaça le sentiment du vide et de l'ennui. Je souriais. J'eus soudain envie de bavarder, de rire, de voir des gens. En mâchant du cochon de lait, je ressentis la plénitude de la vie, presque la joie de vivre, presque le bonheur.

– Pourquoi ne buvez-vous rien ? demandai-je au Polonais.

– Il ne boit jamais rien, dit le comte ; ne le force pas.

– Buvez au moins quelque chose !

Le Polonais, mâchant une énorme bouchée d'esturgeon, hocha la tête. Son silence m'agaça.

– Écoutez-moi, Gaëtan, lui dis-je, je ne sais quel est votre patronyme… Pourquoi vous taisez-vous tout le temps ? Je n'ai pas encore eu l'avantage d'ouïr votre voix.

Ses deux sourcils, pareils à une hirondelle qui vole, se levèrent, et il me regarda.

– Et vous désirez que je parle ? fit-il avec un fort accent polonais.

– Je le désire même beaucoup.

– Quel besoin en avez-vous ?

– Jugez-en… Sur les paquebots, à table, les étrangers et les

inconnus lient conversation, et nous, qui nous connaissons depuis quelques heures et nous entre-examinons, nous ne nous sommes pas dit un mot. À quoi cela ressemble-t-il ?

Le Polonais se taisait.

– Pourquoi vous taisez-vous ? redemandai-je au bout de quelque temps. Répondez quelque chose.

– Je ne désire pas vous répondre. Je sens, dans votre voix, de la raillerie, et je n'aime pas ça.

– Il ne rit pas du tout ! fit le comte, effrayé. D'où prends-tu cela, Gaëtan ? Il te parle amicalement…

– Ni comtes, ni princes, dit Gaëtan en fronçant les sourcils, ne m'ont jamais parlé de ce ton-là. Je n'aime pas ce ton-là !

– En sorte, continuai-je à le houspiller, après avoir bu encore un petit verre, que vous ne m'honorez pas de votre conversation ?

– Tu sais pourquoi je suis venu ici, me dit le comte, voulant changer la conversation, je ne te l'ai pas encore dit ? À Pétersbourg, je vais chez un médecin dont je suis le vieux client, et me plains de mes maux. Il m'écoute, m'ausculte, me tâte tout le corps, et me dit : « Vous n'êtes pas poltron ? » Bien que je ne le sois pas, je pâlis et lui dis : « Non, je ne le suis pas. »

– Abrège, frère, c'est ennuyeux…

– Il m'annonce une mort rapide, si je ne quitte pas Pétersbourg… J'ai le foie absolument gâté par les abus de boissons… Alors, j'ai décidé de venir ici. C'était bête de rester là-bas… Ici, ma propriété est belle, luxueuse… Que ne peut pas le seul climat ?… Et l'on peut aussi ici s'occuper de chose ou autre. Le travail est le meilleur des remèdes. N'est-ce pas, Gaëtan ? Je m'occuperai de mes terres et cesserai de boire. Le docteur m'a défendu le moindre petit verre… le moindre !

– Eh bien ! ne bois pas.

– Et je ne bois pas !… Aujourd'hui, c'est la dernière fois, et, encore, à cause de ta visite…

Le comte, s'étant traîné vers moi, me baisa la joue.

– … À cause de ta visite, mon cher et bon ami. Mais demain, pas une goutte ! Bacchus prend aujourd'hui congé de moi pour l'éternité… Pour lui dire adieu, Seriôja… du cognac !… Nous en prenons ?

Nous bûmes du cognac.

– Je guérirai, Sériôja, et m'occuperai du ménage des champs. De culture rationnelle ! Ourbènine est bon, gentil ; il comprend tout, mais est-il bien savant ? Il est routinier ! Il faut faire venir des revues, veiller à tout, prendre part aux expositions agricoles ; lui n'est pas assez instruit pour cela ! Cette Ôlénnka… est-il possible qu'il en soit amoureux ?… Ha, ha ! Je m'occuperai moi-même de tout et en ferai mon aide. Je prendrai part aux élections, distrairai la société… hein ? Même ici on peut vivre heureux. Qu'en penses-tu ? Ah ! je te vois rire… Tu ris toujours… Vraiment, on ne peut te parler de rien !

Je me sentais gai, d'humeur plaisante. Tout me faisait rire, le comte, les bougies, les bouteilles, les lièvres et les canards sculptés qui ornaient les murs de la salle à manger. Seule m'attristait la physionomie sobre de Gaëtan Casimîrovitch.

La présence de cet homme m'irritait.

– Ne pourrait-on pas envoyer au diable ce petit gentilhomme polonais ? chuchotai-je au comte.

– Que te prend-il ? Au nom de Dieu ! murmura le comte se cramponnant à mes deux bras, comme si j'avais l'intention de battre le Polonais, laisse-le assis tranquille.

– Je ne puis le voir !… Écoutez, dis-je à Pchékhôtsky, vous avez refusé de me parler, mais, pardonnez-moi, je n'ai pas encore perdu l'espoir de faire plus ample connaissance avec vos facultés verbales.

– Laisse-le, je t'en supplie, dit le comte, me tirant par la manche.

– Je vais me cramponner à vous, continuai-je, jusqu'à ce que vous me répondiez ; pourquoi froncez-vous les sourcils ? Se peut-il que même maintenant vous sentiez de la raillerie dans ma voix ?

– Si j'avais autant bu que vous, bougonna le Polonais, nous causerions, mais autrement nous n'allons pas de pair.

– Pas de pair ! C’est ce qu’il fallait prouver. Je voulais vous dire la même chose… Une oie n’est pas la compagne d’un cochon ; un ivrogne n’est pas le parent d’un homme sobre… L’ivrogne gêne l’homme sobre, et le sobre gêne l’ivrogne. Il y a dans le salon des canapés magnifiques et doux sur lesquels il est bien de s’étendre après avoir mangé de l’esturgeon au raifort. On n’y entend pas ma voix ; ne voudriez-vous pas y passer ?

Le comte, de stupeur, ouvrit les bras, et, clignant les paupières, se mit à aller et venir.

Poltron, il redoute les discussions troublantes. Moi, étant ivre, je prends plaisir aux esclandres, aux malentendus…

– Je ne te comprends pas, gémit le comte, ne sachant que dire et que faire. Je ne te com-prends-pas !

Il savait qu’il était très difficile de m’arrêter.

– Je vous connais encore très peu, repris-je. Il se peut que vous soyez un excellent homme. Voilà pourquoi je ne voudrais pas me disputer d’entrée de jeu avec vous. Et je ne le fais pas. Je vous invite seulement à comprendre que, au milieu des ivrognes, les gens sobres sont déplacés. Un homme sobre irrite l’organisme d’un soûlaud. Comprenez bien cela !

– Dites ce que vous voudrez, jeune homme ! soupira Pchékhôtsky ; rien ne me fera sortir de ma réserve.

– Vraiment ? rien ? Et si je vous appelle porc têtu, cela ne vous offensera pas ?

Le Polonais rougit, et ce fut tout. Le comte, pâle, s’approcha de moi d’un air de prière et ouvrit les bras.

– Je t’en supplie. Modère ton langage !

Entré dans mon rôle d’ivrogne, je voulais continuer, mais, par bonheur pour le comte et son ami, on entendit des pas, et Ourbènine entra.

– Bon appétit ! dit-il. Je suis venu demander si Votre Excellence n’a pas d’ordres à me donner ?

– Pour l'instant aucun ; mais une prière… Je suis très heureux de votre venue, Piôtre Iégôrytch… Asseyez-vous. Vous souperez avec nous et nous parlerons d'agriculture.

L'intendant s'assit. Son maître, en buvant du cognac, se mit à lui exposer ses plans de culture rationnelle. Il parla longtemps, de façon fatigante, se répétant, ou sautant d'une idée à l'autre. Ourbènine l'écoutait avec une attention indolente, comme les grandes personnes écoutent le bavardage des enfants et des femmes. Il mangeait de la soupe aux grémilles et regardait tristement son assiette.

– J'ai apporté de magnifiques plans, lui dit le comte. Voulez-vous les voir ?

Karnièiév se leva d'un bond et courut les chercher. Ourbènine, profitant de son absence, remplit de vodka un demi-verre à thé et le but sans rien manger.

– Dégoûtante vodka ! dit-il en regardant le carafon avec horreur.

– Pourquoi ne buvez-vous pas devant le comte ? lui demandai-je. Le craignez-vous ?

– Il vaut mieux, Serge Pétrôvitch, faire l'hypocrite et boire en cachette que de boire devant lui. Le comte, vous le savez, a un drôle de caractère… Si je lui volais ouvertement vingt mille roubles, il ne dirait rien, avec son insouciance ; mais, que j'oublie de lui rendre compte d'une dépense de 10 copeks, ou que je boive de la vodka devant lui, il dira que son intendant est un filou !

Ourbènine se versa un autre demi-verre et le but.

– Autrefois, il me semble, Piôtre Iégôrytch, que vous ne buviez pas ?

– Oui, et, maintenant, je bois… Je bois affreusement… Jamais le comte n'a autant bu que je fais à présent. Je vous ai toujours aimé et estimé, Serge Pétrôvitch, et je vais vous parler franchement : je me pendrais avec plaisir…

– Pourquoi, voyons ?

– C'est ma bêtise… il n'y a pas que les enfants qui soient bêtes… Il y a des imbéciles de cinquante ans… Ne m'en demandez pas les

raisons.

Le comte entra et mit fin aux effusions d'Ourbènine.

– Une très excellente liqueur, dit-il, en posant sur la table, au lieu de « magnifiques » plans, une bouteille ventrue, avec le cachet de cire des Bénédictins. Je l'ai prise à Moscou chez Desprès. En veux-tu, Sériôja ?

– Mais tu étais allé chercher des plans ! lui dis-je.

– Moi ? Quels plans ?… Ah ! oui… Eh ! mon ami, le diable lui-même ne se retrouverait pas dans mes valises ; j'ai fouillé, fouillé, et ai fini par y renoncer… Très bonne liqueur. N'en veux-tu pas ?

Ourbènine prit congé et partit. Nous nous mîmes à boire du vin rouge. Ce vin-là me démolit. J'atteignis l'ivresse que j'avais souhaitée en venant chez le comte. Je devins très hardi et extraordinairement gai. Je ressentis le désir de faire quelque chose de forcé, de grotesque, qui en mette plein les yeux… Il me semble, dans ces moments-là, que je puis traverser le lac à la nage, trancher l'affaire la plus compliquée, subjuguer n'importe quelle femme… J'éprouvai l'envie de m'en prendre à quelqu'un, de l'empoisonner de bons mots, de pousser à bout par un mot caustique le ridicule Polonais et le comte, de les réduire en poudre.

– Pourquoi vous taisez-vous ? recommençai-je. Parlez, je vous écoute. Ha ! ha ! J'adore les gens aux mines sérieuses qui débitent des absurdités puériles… C'est une dérision, une terrible dérision de l'intelligence humaine ! Des figures qui ne répondent pas à leurs cervelles ! Il faut, pour ne pas mentir, avoir une figure idiote, et vous avez des figures de sages de la Grèce…

Je n'achevai pas ; ma langue s'empâta à l'idée que je parlais à des nullités, ne valant pas même un demi-mot : il m'aurait fallu une salle remplie de femmes brillantes, étincelantes de mille feux…

Je me levai, pris mon verre et me mis à arpenter les pièces. Nous ne nous bornions pas dans l'espace quand nous faisions la fête. Nous envahissions toute la maison, et, parfois même, tout le domaine.

Je choisis, dans le salon aux mosaïques, le sofa turc pour m'y abandonner à l'empire de la fantaisie. Des rêves d'ivresses, illimités, s'emparèrent de mon cerveau. J'abordai un monde neuf, plein de

charmes grisants et de couleurs indescriptibles. Il ne me restait plus qu'à rimer et à avoir des hallucinations.

VI

Le comte vint s'asseoir sur le sofa, près de moi. Il voulait me dire quelque chose. J'avais deviné dans ses yeux ce désir d'une confidence extraordinaire aussitôt après les cinq petits verres dont j'ai parlé plus haut.

Je savais de quoi il s'agissait.

– Combien j'ai bu, aujourd'hui !… me dit-il. Cela m'est plus nuisible que n'importe quel poison… Mais c'est aujourd'hui la dernière fois. Ma parole d'honneur, la dernière !… J'ai de la volonté…

– Suffit, suffit.

– La dernière fois, Sériôja !… Ne faudrait-il pas, à cette occasion, télégraphier en ville ?

– Si tu veux… Télégraphie.

– Faisons la bombe pour la dernière fois, à fond !… Alors, lève-toi et rédige…

Le comte ne sait pas écrire les télégrammes. Il les fait incomplets et prolixes. Je me levai et écrivis :

« Au chef de chœur Karpov, restaurant Londres. Quittez tout et venez illico, train deux heures. Le comte. »

– Onze heures moins le quart, dit Karnièiév ; en trois quarts d'heure, une heure au plus, le messager sera à la gare. Karpov aura donc le temps de partir… S'il manque le train, il arrivera par celui de marchandises. N'est-ce pas ?

Kouzma le borgne porta la dépêche à la gare… Ordre fut donné à Ilya que les voitures y fussent envoyées dans une heure… Pour occuper, d'une façon quelconque, le temps, je me mis à allumer lentement les lampes et les bougies dans toutes les pièces. J'ouvris ensuite le piano et essayai le clavier.

Je restai ensuite couché sur le divan sans songer à rien, ni parler, écartant le comte qui me harcelait de racontars. J'étais dans une sorte de demi-sommeil, dans une disposition d'esprit joyeuse et tranquille, ne percevant que la lumière vive de la lampe… L'image de la jeune fille en rouge, sa petite tête inclinée sur l'épaule, ses yeux remplis de peur à l'idée d'une mort sensationnelle, et une légère menace qu'elle me faisait du doigt, restaient devant mes yeux. Et l'image d'une autre jeune fille, en robe noire, pâle et fière, passa aussi devant moi. Elle me regarda d'un air mi-suppliant, mi-fâché…

Juste à cet instant-là, j'entendis un vacarme, des rires, des allées et venues… Des yeux noirs me voilèrent la lumière du jour. Je voyais leur rire, leur éclat… Sur des lèvres fraîches se jouait un sourire heureux…

Ainsi souriait ma tzigane favorite, Tîna.

– Tu dors ? demanda sa voix. Lève-toi, chéri… Qu'il y a longtemps que je ne t'ai vu !

Je lui serrai silencieusement la main et l'attirai à moi.

– Viens donc avec nous, me dit-elle. Les nôtres sont arrivés.

– Reste, Tîna… Je me sens bien ici.

– Mais… il y a trop de lumière… Tu es fou !… On peut entrer…

– Si quelqu'un entre, je lui tordrai le cou… Je me sens bien, Tîna… Deux ans déjà que je ne t'ai vue…

Dans la salle on se mit à jouer du piano. Quelques voix braillèrent :

Ah ! Moscou, Moscou, aux blanches pierres…

– Tu vois, là-bas on chante. Personne n'entrera.

– Oui, oui…

L'arrivée de Tîna me tira de ma torpeur. Dix minutes après, elle me conduisit dans la salle où un chœur tzigane était rangé en demi-cercle. À califourchon sur une chaise, le comte battait la mesure. Le Polonais, debout derrière la chaise, regardait, de ses yeux étonnés, les

oiseaux chanter… Je pris des mains de Karpov sa balalaïka, fis un geste de la main et entonnai :

En descendant notre mè-è-ère Vo-ol-ol-Ôlga,

– *Vo-o-Ôlga…* accompagna le chœur.

Ah ! brûle… parle… parle…

Je fis un geste d'indication, et, sur-le-champ, avec la vitesse de l'éclair, survint un nouveau motif :

Les jolies nuits, les nuits joyeuses…

Rien ne surexcite et ne chatouille plus mes nerfs que ces brusques changements d'airs. Je tressaillis d'extase, et, prenant d'un bras Tîna par la taille, et, de l'autre, brandissant ma balalaïka, j'achevai de chanter *les Nuits folles…* La balalaïka, m'échappant soudain, heurta avec bruit le plancher et se brisa en menus morceaux.

– Du vin !

Mes souvenirs, après cela, confinent au chaos. Tout se mêle, se brouille… Je me souviens du ciel gris d'un petit matin… Nous sommes dans des canots… Le lac est légèrement agité, et, comme en maugréant, regarde nos débauches… Debout au milieu du canot, je me balance… Tîna m'affirme que je vais tomber à l'eau et me prie de m'asseoir. Je me plains, d'une voix forte, que le lac ait des vagues moins hautes que la Tombe de pierres et j'effraie de mes cris les mouettes qui apparaissent et disparaissent en taches blanches sur l'azur du lac.

Vient ensuite une longue et chaude journée avec ses interminables repas, ponctués de liqueurs, vieilles de dix ans, et de punchs. Il ne me souvient que de quelques instants…

Je me vois avec Tîna, dans le jardin, sur une balançoire. Je suis à un bout de la planche, elle à l'autre. Je travaille avec acharnement, de tout le corps, autant que je possède de forces, et ne sais pas moi-même exactement ce qu'il me faut : que Tîna tombe et se tue, ou qu'elle bondisse jusqu'aux nues. Elle est pâle comme la mort, mais, pleine d'amour-propre, elle serre les dents pour que rien ne révèle son effroi. Nous montons toujours plus haut et plus haut, et… je ne sais pas comment finit la partie.

Puis vient une promenade avec Tîna dans une allée lointaine, à voûte verte qui voile le soleil. Une pénombre poétique, des tresses noires, des lèvres savoureuses, un murmure… Puis, près de moi, marche une blonde au petit nez pointu, aux yeux d'enfant, et à la taille très fine, – le petit contralto. Je me promène avec elle jusqu'au moment où Tîna, nous ayant épiés, me fait des scènes… Tîna est pâle, furieuse… Elle m'appelle « maudit » et, piquée, veut repartir pour la ville. Le comte, pâle, les mains tremblantes, court à nos côtés et, selon l'habitude, ne trouve pas de mots pour persuader Tîna de rester avec lui. La tzigane, au bout du compte, me gifle. Chose singulière, moi qui, au moindre mot, à peine offensant, que me dit un homme, deviens furieux, je reste absolument indifférent aux gifles que m'octroient les femmes.

Vers le soir, nous nous réconciliâmes, Tîna et moi. La soirée fut suivie d'une nuit aussi agitée que la journée, avec musique, chants endiablés, motifs prenant sur les nerfs… et pas une seconde de sommeil.

– C'est du suicide ! me chuchote Ourbènine, entré une minute pour entendre les tziganes.

Certes, il a raison… Je me souviens ensuite qu'au jardin, le comte et moi, assis en face l'un de l'autre, nous nous disputons. Le Polonais aux sourcils noirs rôde autour de nous ; pas un instant il ne prit part à nos joies, mais cependant il ne ferma pas l'œil de la nuit, nous suivant comme une ombre… Le ciel reblanchit, et, à la cime de l'arbre le plus élevé, commencèrent à se dorer les rayons du soleil. Alentour le tapage des moineaux, le chant des sansonnets ; bruits soyeux, claquements d'ailes, alourdis par la nuit… On entend le troupeau qui meugle et les bergers qui crient… Près de nous, sur un guéridon à dessus de marbre, brûle avec une lueur pâle une bougie Chandor. Bouts de cigarettes, papiers de bonbons, petits verres cassés, peaux d'oranges…

– Prends ça ! dis-je au comte, en lui tendant deux liasses de billets de banque. Je te forcerai à les prendre !

– C'est moi qui les ai invités, pas toi ! dit le comte avec force, tâchant de saisir un de mes boutons. Je suis ici le maître. Je t'ai envoyé chercher. Pourquoi paierais-tu ? Comprends que tu m'offenses !

– Moi aussi je les ai invités. Voilà pourquoi je veux payer mon écot. Tu ne veux pas ? Je ne comprends pas cette grâce ! Crois-tu que, parce que tu es riche comme le démon, tu as le droit de me faire cette obligation ? Le diable m'emporte, j'ai invité Karpov, et je le paierai. Je n'ai que faire de la moitié. C'est moi qui ai écrit la dépêche.

– Au restaurant, Sériôja, tu peux payer comme tu veux, mais ma maison n'est pas un restaurant. Et je ne comprends pas pourquoi tu t'agites ; je ne comprends pas ta fougue ; tu n'as que peu d'argent ; moi, au contraire, tu sais que les poules peuvent y aller avec leur bec… L'équité est de mon côté !

– Alors, tu ne le prends pas ? Non ! Tu n'en veux pas ?…

J'approchai de la flamme pâle de la bougie les billets de banque, les allumai et les jetai à terre. Un cri gémissant jaillit soudain de la poitrine de Gaëtan. Il fit de grands yeux, pâlit et s'affala de tout son poids sur le sol, tâchant, du plat de ses mains, d'éteindre le feu qui brûlait les billets… Il y parvint.

– Brûler de l'argent ! dit-il, en mettant dans sa poche les billets incendiés. Je ne comprends pas ! Comme si c'était de la balle de blé de l'an passé ou des lettres d'amour… Mieux vaut le donner à n'importe quel pauvre !…

Je me dirigeai vers la maison. Dans toutes les pièces, sur les sofas et sur les tapis, dorment, vautrés, les chanteurs épuisés… Tîna dort sur le divan dans le salon aux mosaïques. Elle respire avec peine, les dents serrées, le visage pâle. Elle voit probablement en rêve la balançoire… La Chouette erre dans toutes les chambres. Elle épie méchamment de ses yeux aigus les gens qui ont troublé à l'improviste le silence mort du logis abandonné. Ce n'est pas pour rien qu'elle marche et fatigue ses vieux os.

Voilà tout ce qui subsiste dans mon souvenir de deux sauvages nuits d'orgie. Le reste a fui mon cerveau d'ivrogne ou n'est pas convenable à rapporter.

Mais il suffit !

VII

Jamais, à aucun moment, Zorka ne me porta avec tant d'ardeur que le matin après l'histoire des billets… Elle aussi voulait rentrer chez elle…

Le lac roulait doucement ses vagues écumantes et, reflétant le lever de soleil, se préparait à l'enchantement du jour. Il est difficile de décrire l'état de mon âme à ce moment-là… Je dirai, sans insister, que j'étais ineffablement heureux, et, en même temps, je brûlais presque de honte lorsque, au retour du logis du comte, j'aperçus sur la rive, exténuée par le travail honnête et les maladies, la vieille et sainte figure du vieillard Michéy.

Ce Michéy rappelle, par son extérieur, les pêcheurs bibliques. Barbu, blanc comme cygne, il regardait le ciel. J'arrêtai Zorka et tendis la main au vieillard comme pour me purifier en touchant sa main calleuse… Il leva sur moi ses petits yeux sagaces et sourit.

– Bonjour, mon bon seigneur, dit-il en me tendant gauchement la main. Tu reviens à cheval ? Est-ce que ce musard est arrivé ? Ah ! je vois ça à ta figure… Moi, je reste toujours ici à regarder… Le monde est toujours le monde. Vanité des vanités… Regarde un peu. L'Allemand devrait mourir, et il s'occupe de vanité. Tu le vois !

Le vieillard, de son bâton, indiquait le bain du comte, d'où sortait un canot, dans lequel ramait un homme à casquette de jockey et à veste bleue : le jardinier Frantz.

– Il porte chaque matin de l'argent dans l'île et l'y cache. Il n'a pas l'idée, l'imbécile, que le sable et l'argent ont pour lui… la même valeur. Il ne l'emportera pas en mourant… Donne-moi, Seigneur, une cigarette.

Je lui passai mon porte-cigarettes. Il en prit trois qu'il enfouit dans son sein.

C'est pour mon neveu… Il les fumera.

Zorka, impatiente, piaffa et partit. Je saluai le vieillard,

reconnaissant de ce qu'il m'eût donné l'occasion de reposer mes yeux sur sa face. Il me suivit longtemps du regard.

À la maison je trouvai Polycarpe. Il me mesura d'un regard méprisant et exterminateur, comme s'il voulait voir si, cette fois encore, je m'étais baigné tout habillé.

– On vous félicite, grommela-t-il. Vous avez reçu votre plaisir ?

– Tais-toi, idiot !

Son air stupide m'irritait. M'étant rapidement déshabillé, j'enfonçai la tête dans mon oreiller et fermai les yeux.

Ma tête tournait et le monde s'enveloppa d'une buée dans laquelle passèrent des images familières et récentes. J'entendis le cri : « Le mari a tué sa femme… Oh ! que vous êtes bêtes… » La jeune fille à la robe rouge me menaça du doigt. Tîna, de ses yeux noirs, m'offusqua la lumière et je m'endormis…

– Quel sommeil délicieux et innocent !… On pourrait croire que sur ce lit repose la conscience la plus tranquille du monde, que le comte n'est pas encore arrivé, qu'il n'y a eu ni orgie, ni tziganes, qu'il ne s'est produit aucun scandale sur le lac… Levez-vous, homme pernicieux ! Vous ne méritez pas le bienfait du sommeil paisible. Levez-vous !

J'entr'ouvris les yeux et m'étirai avec délices… De la fenêtre à mon lit s'allongeait un large rayon de soleil, dans lequel voletaient et se poursuivaient des grains de poussière blanche. Ce rayon, tantôt disparaissait de mes yeux, tantôt y revenait, selon qu'entrait dans son aire ou en sortait, notre gentil docteur du voisinage, Pâvel Ivânovitch Voznéssènski.

Son long veston déboutonné flottait sur lui comme sur un portemanteau. Les mains plongées dans les poches de son pantalon, extrêmement long, le docteur allait d'une chaise à une autre ou d'un portrait à un autre, clignant ses yeux myopes sur tout ce qui se trouvait sur son passage.

Docile à son habitude de fourrer le nez et les yeux partout où il pouvait, il regardait, tantôt se baissant, tantôt se redressant, le lavabo, les plis du store baissé, les fentes de la porte, la lampe… comme s'il cherchait quelque chose ou voulait s'assurer que tout était en place.

Examinant attentivement à travers ses lunettes la moindre fissure, la moindre tache du papier, il prenait un air préoccupé, reniflant de son long nez et polissant soigneusement la chose avec l'ongle… Il faisait tout cela machinalement, inconsciemment, en passant vite d'un objet à un autre, de l'air d'un connaisseur qui procède à un sérieux examen.

– On vous dit de vous lever ! répéta-t-il, de sa douce voix chantante, tout en examinant une boîte de savon et enlevant, de son ongle, un petit cheveu adhérant au savon.

– Ah ! bonjour, monsieur Cligne-de-l'œil, lui dis-je en bâillant. Que d'hivers, que d'étés sans nous voir.

Tout le district, ainsi que moi, taquine le docteur de ce surnom de Cligne-de-l'œil à cause de ses yeux qui clignent éternellement. Me voyant éveillé, Voznéssènski s'approcha de mon lit, s'assit sur le bord et porta immédiatement ses yeux clignants sur une boîte d'allumettes.

– Seuls les paresseux et les gens à la conscience tranquille dorment ainsi, et comme vous n'êtes ni l'un ni l'autre, il conviendrait de vous lever au plus vite…

– Quelle heure est-il ?

– Onze heures passées.

– Que le diable vous emporte, mon petit Cligneur ! Personne ne vous a prié de me réveiller si tôt. Savez-vous que je ne me suis endormi aujourd'hui que vers six heures ? Sans vous, j'aurais dormi jusqu'à ce soir.

– Oui, oui ! fit dans la chambre voisine la grosse voix de Polycarpe, il n'a pas encore beaucoup dormi ! C'est le second jour qu'il dort, et ça ne lui suffit pas !… Savez-vous quel jour nous sommes ?… me demanda-t-il en entrant dans ma chambre et me regardant comme les gens sensés regardent les fous.

– Mercredi, dis-je.

– Oui, bien sûr !… On a mis pour vous deux mercredis dans une semaine.

– Aujourd'hui, dit le docteur, c'est jeudi. Ainsi, mon petit, vous vous êtes donné le luxe de dormir toute la journée d'hier ? C'est coquet ! Très coquet ! Que pouviez-vous donc avoir ingurgité, je vous le demande ?

– J'ai passé deux nuits sans dormir, mais ce que j'ai bu, il ne m'en souvient pas.

Polycarpe expédié, je commençai à m'habiller et à raconter au docteur les « nuits folles » que je venais de vivre, si belles dans les romans et si laides dans la réalité. Je tâchai de ne pas quitter, dans mes descriptions, le « genre léger » et de m'en tenir aux faits sans moraliser, bien que la nature humaine soit passionnée de détails et de conclusions.

J'avais l'air de raconter des riens étrangers à moi-même. Ménageant la chasteté du docteur, et connaissant son aversion pour Karnièiév, je cachais maintes choses, mais, malgré mon ton folâtre et poussant à la charge, Pâvel Ivânovitch ne cessait de me regarder d'un air sérieux, hochant continuellement la tête et haussant impatiemment les épaules… Évidemment mon « genre léger » ne lui semblait pas être tel.

– Pourquoi donc, mon petit Cligne-de-l'œil, ne riez-vous pas ? lui demandai-je quand j'eus fini mes descriptions.

– Si vous ne m'aviez pas raconté vous-même tout cela, et n'était un épisode que je connais, je n'y croirais pas. C'est trop scandaleux, ami !

– Quel épisode voulez-vous dire ?

– Hier, sur le soir, m'est venu voir un moujik… Ivane Ôssipov… que vous avez, de peu délicate façon, régalé d'un coup de rame.

– Ivane Ôssipov ?… dis-je en me ramassant sur moi-même. J'entends ce nom-là pour la première fois.

– Un homme de grande taille, roux, et qui a des rousseurs… Rappelez-vous… Vous l'avez frappé sur la tête avec une rame.

– Je n'y suis pas… Je ne connais aucun Ôssipov et n'ai traité personne à coups de rame… Vous avez rêvé tout cela, mon vieux !…

– Dieu le veuille… Ôssipov est arrivé avec un rapport de l'administration communale pour me demander un certificat. Il est dit dans le rapport, et l'homme ne ment pas, que c'est vous qui lui avez fait la blessure. Vous ne vous rappelez toujours pas ?… Blessure contondante au-dessus du front, à la naissance du cuir chevelu… Vous y avez été jusqu'à l'os, mon ami.

– Je ne me souviens pas, murmurai-je. Qui est-ce ? Quel métier a-t-il ?

– Un simple paysan du comte. Il ramait sur le lac quand vous faisiez la fête…

– Hum ! peut-être !… Je ne m'en souviens pas… Sans doute, étant ivre, quelque chose à l'improviste…

– Pas à l'improviste, mon bon… Il assure que vous vous êtes irrité pour quelque chose, l'avez longtemps injurié, et, devenu furieux, avez bondi sur lui, et, devant témoins, l'avez frappé… Et vous criiez : « Je te tuerai, fripouille ! »

Je rougis et me mis à marcher de long en large.

– Tuez-moi si je me souviens de rien ! m'écriai-je en faisant un effort surhumain pour me souvenir… Je ne me souviens pas… « Devenu furieux, » dites-vous… Ivre, je deviens passablement odieux !

– Qu'y a-t-il à désirer de mieux ?

– Le paysan veut, évidemment, provoquer un scandale, mais ce n'est rien… Le grave, ce sont les coups… Se peut-il que je puisse battre les gens ! Pourquoi ai-je frappé ce pauvre moujik ?

– C'est justement le point, mon bon… Je ne pouvais naturellement pas lui refuser un certificat, mais je n'ai pas manqué de lui conseiller de s'adresser à vous… Arrangez-vous avec lui de quelque façon… La blessure est légère, mais, entre nous, une blessure à la tête, pénétrant jusqu'à l'os, est chose sérieuse. Il n'est pas rare qu'une blessure qui semblait bénigne, de l'ordre des coups légers, finisse par une nécrose des os crâniens et n'amène un voyage *ad patres.*

Et, s'entraînant, Cligne-de-l'œil se leva, rasa les murs, et balançant les bras, se mit à m'étaler son savoir en pathologie

chirurgicale.

– Voyons, assez me tympaniser ! l'arrêtai-je. Ne savez-vous pas que tout cela est ennuyeux ?

– Ce ne serait rien… Écoutez-moi, et faites amende honorable… Peut-être serez-vous plus circonspect une autre fois et ne ferez-vous plus de sottises inutiles… Si vous n'arrangez pas l'affaire, vous pouvez, grâce à ce teigneux d'Ôssipov, perdre votre place. Un prêtre de Thémis, poursuivi pour coups et blessures… un beau scandale !

Pâvel Ivânovitch est le seul homme dont j'écoute les arrêts de cœur léger, sans froncement de sourcils, et auquel je permette de me regarder dans les yeux d'un air interrogateur et de pousser une main exploratrice dans les replis de mon âme. Nous sommes amis dans le meilleur sens du mot et nous nous estimons, bien qu'il existe entre nous de vieux comptes de nature délicate et désagréable.

Entre lui et moi, comme un agent de discorde, est passée une femme.

Cet éternel *casus belli* nous a créé des comptes, mais ne nous a guère brouillés, et nous continuons à vivre en paix. Cligne-de-l'œil est un très brave garçon. J'aime sa simple figure, pas du tout plastique, à grand nez, ses yeux clignotants, sa barbiche rousse et ses cheveux clairsemés.

Ses pantalons sont affreusement taillés, trop longs et forment un pli au genou. Sa cravate blanche n'est jamais en place… Mais en voyant sa bonne figure absorbée, vous comprendrez sa négligence. Il n'a pas le temps de s'occuper de lui-même et ne le sait pas… Il ne fume pas, ne boit pas, ne transfère pas aux femmes les quelque deux mille roubles qu'il gagne… Deux passions le ruinent : la manie de prêter son argent sans dire mot et sans le réclamer, et celle de faire venir tout ce dont il voit l'annonce dans les journaux : livres, lunettes d'approche, journaux pour rire, services de table « composés de cent objets », chronomètres, etc. Aussi n'est-il pas surprenant que ses malades prennent sa demeure pour un arsenal ou un musée.

C'est un bon garçon et nous le retrouverons souvent dans les pages de ce roman.

– Oh ! que je suis resté longtemps chez vous ! s'avisa-t-il en regardant sa montre bon marché, à double boîtier, « garantie cinq

ans », et déjà réparée deux fois… Il est temps que je parte, ami ! Adieu et méfiez-vous ! Ces débauches chez le comte finiront mal… Ah ! à propos, viendrez vous demain à Ténièiévo ?

– Demain ? qu'y a-t-il ?

– C'est la fête paroissiale ! *Tout le monde* y sera et vous y viendrez aussi ! Venez-y sans faute ! J'ai donné ma parole que vous y serez sûrement. Ne me faites pas mentir…

Il n'y avait pas à demander *à qui* il avait donné sa parole. Nous nous comprîmes l'un l'autre. Ayant pris congé de moi, le docteur mit son pardessus usé et partit.

VIII

Je restai seul. Pour détourner les idées désagréables qui commençaient à remuer en moi, je m'approchai de mon bureau et, en m'efforçant de ne pas réfléchir, je m'occupai de mon courrier.

La première enveloppe qui me tomba sous les yeux contenait la lettre suivante :

« Ma petite âme, Sériôja. Pardon de te déranger, mais je suis si surprise que je ne sais à qui m'adresser… Cela ne ressemble à rien ! Évidemment plus rien à faire, et je ne me plains pas, mais juge toi-même. Après ton départ, en me réveillant sur mon sofa, je n'ai plus retrouvé divers objets. On m'a volé un bracelet, un bouton de manchette en or, dix perles de mon collier et cent roubles dans mon porte-monnaie. Je voulais me plaindre au comte, mais il dormait ; aussi suis-je partie. C'est mal : la maison d'un comte et l'on y vole comme dans un cabaret ! Dis-le au comte. Je t'embrasse et te salue. TÎNA, qui t'aime. »

Que la maison de Son Excellence fourmillât de voleurs, ce n'était pas pour moi une nouvelle. Et je joignis la lettre à mes autres renseignements à ce sujet. Je devais, tôt ou tard, les porter en ligne de compte. Je connaissais les voleurs…

La lettre de Tîna aux pupilles noires, sa grosse écriture sensuelle me rappelèrent le salon aux mosaïques et suscitèrent en moi le désir de prendre une boisson forte pour contrebalancer l'ivresse. Mais je le surmontai et me contraignis à force de volonté à travailler.

Ce fut d'abord pour moi un indescriptible ennui que de déchiffrer l'écriture informe de mes commissaires ; mais, ensuite, mon attention s'attacha petit à petit à un vol avec effraction, et je pus travailler avec plaisir.

Toute la journée je restai à l'œuvre, et Polycarpe étonné passait à chaque instant devant moi, me regardant travailler avec méfiance.

Il ne croyait nullement à ma sagesse et attendait à chaque instant que je me levasse et lui donnasse l'ordre de seller Zorka. Le soir,

cependant, voyant ma persévérance, il se convainquit, et le contentement remplaça son air morose. Il se mit à marcher sur la pointe des pieds et à parler bas. Lorsque, devant ma maison, passèrent des jeunes gens, jouant de l'accordéon, il sortit leur crier :

– Que diable cherchez-vous par ici ?… Allez dans une autre rue !… Comme si vous ne saviez pas, mahomets, que Monsieur travaille !

Le soir, ayant mis en place dans la salle à manger le samovar allumé, il ouvrit doucement ma porte et m'invita aimablement à venir :

– Venez prendre le thé ! me dit-il avec un respectueux soupir.

Et, comme je prenais le thé, il s'approcha doucement derrière moi et me baisa à l'épaule[3]….

– Comme ça, marmotta-t-il, Serguèy Pétrôvitch, c'est bien ! Envoyez promener le diable blond ; que le vide l'engouffre ! Est-il possible avec votre haute intelligence et votre *estruction,* de vous voir céder à des faiblesses ? Votre métier est noble… Il faut que tout le monde vous complaise et vous craigne… Et si vous vous mettez, avec ce démon, à casser la tête des gens et à vous baigner tout habillé dans le lac, chacun dira : « Il n'a pas du tout d'esprit. C'est un homme de rien… » Et une belle réputation vous suivra dans le monde !

– Allons, assez, assez…

– Ne vous liez pas avec le comte, Serguèy Pétrôvitch ! Et si vous cherchez une amitié, qui peut en faire une meilleure pour vous que le docteur Pàvel Ivânovitch ? Il vient presque en guenilles, et pourtant quel esprit a cet homme !

La sincérité de Polycarpe m'attendrit. Je voulus lui dire quelque chose d'aimable.

– Quel roman lis-tu en ce moment ? lui demandai-je.

– *Le Comte de Monte-Cristo !* Celui-là, c'est un comte ! Un vrai ! Il ne ressemble pas à votre salopiat…

Après le thé, je me remis au travail et m'y tins jusqu'au moment où mes paupières commencèrent à s'abaisser et mes yeux fatigués à se

clore. En me couchant, je donnai l’ordre à Polycarpe de me réveiller à cinq heures.

IX

Le lendemain, sur les six heures, sifflotant gaiement et coupant de ma canne ces petites têtes de fleurs, je partis à pied pour Ténièiévo où, ce jour-là, m'avait convié à la fête mon ami Cligne-de-l'œil.

La matinée était délicieuse. Le bonheur, comme suspendu sur la terre, semblait se refléter dans les gouttelettes de rosée et attirer l'âme du passant. Enveloppé de lumière fraîche, le bois paraissait écouter mes pas et l'égosillement de la confrérie d'oiseaux, qui, à ma rencontre, exprimaient la méfiance et l'effroi… L'arôme de la verdure printanière pénétrait l'air, dont la douceur caressait mes poumons dispos. Mes yeux extasiés embrassaient l'espace et je percevais jeunesse et printemps, croyant que les jeunes bouleaux, l'herbe du chemin et les hannetons bourdonnants partageaient mes impressions.

« Pourquoi, là-bas, dans le monde – pensais-je – l'homme se confine-t-il dans ses étroites baraques, et ses étroites et mesquines idées, tandis qu'ici se déploie pour la vie et pour la pensée un si vaste espace ? Pourquoi n'y vient-il pas ? »

Et mon imagination poétisée se refusait à songer à ces deux tristesses, l'hiver et le pain, qui refoulent les poètes à Pétersbourg, prosaïque et froid, et à Moscou, malpropre.

Près de moi passaient chariots de paysans et calèches de propriétaires, se hâtant de conserve à la messe et à la foire. À tout moment, je devais lever mon bonnet pour répondre aux salutations affables des moujiks et des propriétaires de ma connaissance.

Chacun me proposait de « m'emmener », mais je préférais marcher et refusais. Entre autres, passa devant moi en sulky le jardinier Frantz, avec sa casquette de jockey et sa veste bleue. Il me regarda indolemment de ses petits yeux somnolents et aigus, et plus indolemment encore porta la main à sa casquette. Derrière lui était accroché un tonnelet de dix cruches, cerclé de fer, apparemment pour être rempli de vodka… Son odieux visage et son tonnelet gâtèrent un peu mon humeur poétique, mais pour un instant seulement, alors qu'ayant écouté derrière moi et m'étant retourné, j'aperçus un lourd char à bancs, attelé de deux petits chevaux bais.

Dans ce char était assise, sur un siège de cuir en forme de boîte, ma récente connaissance : la jeune fille en rouge.

Le joli visage d'Ôlénnka, tout frais lavé, et encore ensommeillé, rayonna et rougit légèrement en me voyant marcher sur l'accotement qui séparait le bois du chemin.

Elle me fit un joyeux signe de tête et me sourit d'un air avenant comme une vieille connaissance.

– Bonjour ! lui criai-je.

Elle agita sa petite main et disparut avec sa lourde voiture, sans me donner le temps de bien voir son joli minois. Cette fois-ci, elle n'était pas vêtue de rouge. Elle avait une robe vert foncé, à tournure, à gros boutons, et un chapeau de paille à larges bords. Pourtant, elle me plut autant que l'avant-veille. J'aurais eu plaisir à entendre sa voix et à causer avec elle. J'aurais voulu plonger mes regards dans ses yeux profonds ; j'aurais voulu la faire descendre de son vilain véhicule et lui proposer de faire à côté de moi le reste du chemin. Mais il y avait « les convenances ». Il me semblait qu'elle aurait volontiers consenti… Elle se tourna deux fois vers moi jusqu'à ce que la voiture disparût derrière les aulnes.

Il y a de chez moi à Ténèiévo six verstes – distance quasi nulle pour un jeune homme par une belle matinée. Sur les sept heures, je m'acheminais vers l'église entre les voitures et les baraques. Malgré l'heure matinale, et bien que la messe ne fût pas encore finie, la rumeur de la foire emplissait déjà l'air. Le cri des roues, les hennissements et les meuglements, le piaulement des trompettes d'enfants se mêlaient aux cris des marchands tziganes et aux chants avinés des moujiks qui avaient déjà trouvé le temps de boire. Que de joyeux visages au repos, que de types ! Que de charme dans la masse bariolée des robes aux vives couleurs inondées de soleil matinal. Plusieurs milliers d'êtres grouillaient, tapageaient pour bâcler des affaires en quelques heures et partir vers le soir, laissant, comme souvenirs, des brins de foin, de l'avoine répandue et des coquilles de noix… Le peuple, en masses denses, venait vers l'église ou en sortait.

La croix de l'église renvoyait des rayons dorés, aussi éclatants que le soleil lui-même. Il étincelait, semblant brûler d'un feu doré. Et, du même feu, brûlait le dôme de l'église, tandis que luisait une coupole fraîchement peinte en vert. Derrière la croix scintillante s'étendait au

loin l'azur sombre, transparent.

Traversant l'enceinte, remplie de monde, je pénétrai dans l'église. La messe n'en était qu'aux Actes des apôtres. L'office, et le déplacement du diacre qui encensait, rompaient seuls le silence. L'assistance coite, immobile, suivant avec piété les portes ouvertes de l'iconostase, écoutait l'office traînant. La décence villageoise réprouve sévèrement toute tentative de troubler le silence à l'église, et j'avais toujours des scrupules lorsque quelque chose m'obligeait à sourire ou à parler pendant le service. Mais il était bien rare aussi de n'y rencontrer aucune de mes nombreuses connaissances qui, dès mon entrée, s'approchait de moi, et, après de longs préambules, se mettait à me parler de ses mesquines affaires. Je répondais par « oui » et par « non », mais me sentais si lourdement pointilleux que je ne trouvais pas le courage de refuser mon attention à mon interlocuteur…

Il en fut de même cette fois-ci. Au seuil même de l'église, j'aperçus mon héroïne, la jeune fille rencontrée sur la route.

Cramoisie et suante, elle cherchait du regard de tous côtés un sauveur. Perdue dans la foule, et ne pouvant ni avancer, ni reculer, elle était comme un oiseau que l'on tient fortement serré dans la main.

M'apercevant, elle eut un sourire amer et, de son joli menton, me fit signe.

– Faites-moi avancer, je vous en prie, dit-elle, me prenant par la manche. On est ici affreusement serré et l'on étouffe.

– Mais là-bas, lui dis-je, c'est pareil.

– Là-bas, ce sont les gens bien… Ici, c'est le bas peuple, et, là-bas, il y a des places réservées… Vous aussi vous devriez y être…

Cette petite tête n'était donc pas rouge et tourmentée parce qu'on étouffait, mais pour des raisons aussi de préséance. J'exauçai sa prière et, écartant doucement la foule, la menai jusqu'à l'ambon où se trouvait la fleur de notre beau monde d'arrondissement. Arrivé à l'endroit où ses tentations aristocratiques appelaient Ôlénnka, je me plaçai en arrière du beau monde et me mis à observer.

Comme d'habitude, messieurs et dames chuchotaient et riaient. Le juge de paix Kalînine, remuant les doigts et secouant la tête, contait à mi-voix ses maladies au propriétaire Dériâiév. Apercevant Ôlénnka,

les dames se mirent à chuchoter avec abondance.

Seule, une jeune fille semblait prier. Agenouillée, regardant droit devant elle, elle agitait les lèvres, sans remarquer qu'une boucle de ses cheveux, échappée de dessous son chapeau, pendait en désordre sur sa tempe pâle. Elle ne remarqua pas non plus que je m'étais, avec Ôlénnka, arrêté auprès d'elle.

C'était Nadéjda Nicôlâèvna, la fille de Kalînine. Quand j'ai dit qu'il y avait eu du froid entre le docteur et moi à cause d'une femme, c'est d'elle que j'ai voulu parler… Le docteur l'aimait comme seules peuvent aimer d'aussi bonnes natures que le cher Cligne-de-l'œil. Pour l'instant, la main à la couture de son pantalon et le cou tendu, il se tenait à côté d'elle, droit comme une perche, jetant de temps à autre sur son visage absorbé ses yeux interrogateurs et aimants. On eût dit qu'il surveillait sa prière, et le désir passionné et inquiet d'en être l'objet brillait en ses yeux. Mais, par malheur, il savait pour qui elle priait. Ce n'était nullement pour lui.

Je lui fis un signe lorsqu'il se tourna vers moi et nous sortîmes ensemble.

– Voulez-vous faire un tour à la foire ? lui proposai-je.

Nous allumâmes des cigarettes et nous rendîmes aux boutiques.

– Comment va Nadéjda Nicôlâèvna ? demandai-je, en entrant avec le docteur sous une bâche où l'on vendait des bijoux.

– Pas mal, je crois, répondit-il, clignant les yeux sur un petit soldat au visage lilas, en un uniforme écarlate. Elle a parlé de vous…

– Qu'a-t-elle demandé ?

– Rien de particulier… Elle vous en veut de n'être pas allé la voir depuis longtemps. Elle voudrait connaître les raisons d'un si brusque refroidissement à l'égard des siens. Vous veniez presque chaque jour, et, soudain, vous avez cessé… Vous ne la saluez même pas !

– Menterie, Cligne-de-l'œil ! Faute de temps, j'ai, en effet, cessé de fréquenter les Kalînine. Le vrai est le vrai… Pourtant mes relations avec la famille sont excellentes… Et je ne manque pas de saluer quand je rencontre quelqu'un.

– Vous avez pourtant rencontré son père jeudi dernier et n'avez pas trouvé bon de répondre à son salut.

– Je n'aime pas ce magot de juge et ne puis pas regarder sa trogne avec indifférence ; mais j'ai encore, malgré tout, la force de le saluer et de serrer la main qu'il me tend. Je ne l'aurai vraisemblablement pas aperçu jeudi, ou je ne l'ai pas reconnu. Vous êtes aujourd'hui mal luné, mon petit Cligne-de-l'œil, et me chicanez.

– Je vous aime bien, mon cher, mais ne vous crois pas, soupira Pâvel Ivânovitch… « Je ne l'ai pas aperçu… pas reconnu… » Je n'ai besoin ni de justifications, ni d'explications. À quoi bon, si elles contiennent si peu de vérité ?… Vous êtes bon et brave, mais il y a dans votre cerveau malade quelque petite protubérance capable, pardonnez-moi de le dire, de toute ignominie…

– Grand merci !

– Ne vous fâchez pas… Puissé-je me tromper, mais vous êtes, il me semble, mon cher, un peu névropathe. Il vous échappe parfois, en dépit de votre bonne nature, des désirs et des actes, dont tous ceux qui vous tiennent pour un homme comme il faut, restent stupéfaits… Quel est cet animal ? demanda-t-il soudain à un marchand, en changeant de ton, et approchant de ses yeux un animal en bois à nez humain, pourvu d'une crinière, et agrémenté, sur le dos, de raies grises.

– C'est un lion, fit le vendeur en bâillant, ou n'importe quelle autre bête ! Qui le sait ?

Des baraques de jouets, nous allâmes aux boutiques de tissus où la vente allait son train.

– Ces joujoux ne font que tromper les enfants, dit le docteur, en leur inculquant des idées absolument fausses sur la flore et la faune. Ce lion, par exemple !… Rayé, rouge, et qui piaule !… Est-ce que les lions piaulent ?

– Écoutez, mon petit, lui dis-je ; vous avez évidemment quelque chose à me dire, mais vous n'avez pas l'air de vous y décider… Parlez !… J'ai plaisir à vous entendre, même lorsque vous me dites des choses désagréables…

– Agréables ou non, écoutez… J'aurais voulu vous parler de maintes choses…

– Allez-y… Je suis tout oreilles…

– J'ai émis l'hypothèse que vous êtes un névropathe… En voulez-vous la preuve ? Je vais parler peut-être avec trop de rudesse et vous froisser… mais ne vous fâchez pas, ami… Vous connaissez mes sentiments à votre égard… Je ne parle ni pour vous blâmer, ni pour vous blesser… Soyons objectifs tous les deux… Examinons votre âme d'un œil impartial, comme un foie ou un estomac…

– Bon, soyons objectifs.

– Parfait. Prenons par exemple, pour commencer, vos relations avec les Kalînine… Votre mémoire vous dira que vous vous mîtes à les fréquenter dès votre arrivée dans notre district béni. On ne cherchait pas à vous connaître. Votre air hautain, votre ton moqueur et votre amitié pour le comte débauché ont, de prime abord, déplu au juge, et vous n'auriez jamais été reçu chez lui si vous ne lui aviez pas fait visite. Vous en souvenez-vous ? Vous avez ensuite lié connaissance avec Nadéjda Nicôlâèvna et êtes venu presque chaque jour chez son père. À quelque moment qu'on y allât, vous vous y trouviez. L'accueil que l'on vous y faisait était des plus cordiaux. On vous y caressait autant qu'on pouvait : le père, la mère et les petites sœurs… On s'y attacha à vous comme à un parent… On vous y portait aux nues ; on s'extasiait, on riait de vos bons mots. Vous étiez pour tous le parangon de l'esprit, de la noblesse, de la gentilhommerie. Vous paraissiez comprendre tout cela et répondiez par de l'attachement à l'attachement… Vous veniez même chez les Kalînine la veille des fêtes et de brouhaha. Enfin, la malheureuse passion que vous inspiriez à Nâdénnka n'est pas un secret pour vous, n'est-ce pas ?… Sachant qu'elle vous aimait à la folie, vous ne faisiez que venir et venir chez elle… Et, il y a un an de cela, mon ami, soudainement, sans rime ni raison, vous interrompez vos visites !… On vous attend une semaine, un mois… On continue à le faire jusqu'à ce jour. Et vous ne revenez pas… On vous écrit, vous ne répondez guère… Enfin, vous ne saluez même plus !… À vous, qui tenez beaucoup à la civilité, ce procédé doit paraître le comble de l'impolitesse… Pourquoi vous êtes-vous éloigné des Kalînine de façon si abrupte ? Vous a-t-on offensé ? Non. Cela vous a ennuyé ? En ce cas, vous pouviez vous éloigner petit à petit, sans cette âpreté blessante, injustifiée…

– Je ne fais plus de visites, dis-je en souriant, et me voilà devenu un névropathe !… Que vous êtes naïf, mon petit Cligne-de-l'œil ! Cesser des relations d'un seul coup ou petit à petit, cela ne revient-il

pas au même ? D'un seul coup, c'est même plus honnête, moins hypocrite… Quelles fadaises, tout de même !

– Admettons que c'en soit ou que vous ayez été forcé de rompre brusquement pour des raisons cachées… Mais comment expliquer votre conduite ultérieure ?

– Par exemple ?

– Vous arrivez, tenez, à notre administration territoriale pour quelque affaire et, à la question du président, pourquoi on ne vous voit plus chez les Kalînine, vous répondez… (Rappelez-vous ce que vous avez répondu !) « … Je crois qu'on va me marier ! » Voilà ce qui vous échappe ! Et vous l'avez lancé en pleine séance, à haute voix, distinctement, en sorte que les cent personnes présentes ont pu vous entendre ! Joli ? En réponse à vos paroles des rires fusent et il sort des anecdotes équivoques sur la chasse aux fiancés. Un lâche saisit votre phrase et la sert à Nâdénnka, pendant le dîner. Pourquoi cette offense, Serge Pétrôvitch ?

Le docteur, placé droit devant moi, me barra le chemin et continua à me regarder dans les yeux d'un air suppliant, presque pleurant.

– Pourquoi cette offense ? Parce que cette brave jeune fille vous aime ? Admettons que le père, comme chaque père, ait eu des vues sur votre personne… Comme père, il en a sur tout le monde, vous, moi, et Markoûzine… Tous les parents sont les mêmes… Nul doute qu'elle aussi, amoureuse jusqu'aux oreilles, comptât peut-être devenir votre femme… Et, pour cette unique cause, un pareil camouflet ? Mon petit, mon petit… n'est-ce pas vous-même qui vous prêtiez à ces desseins ? Vous veniez chaque jour !… Des visiteurs ordinaires ne viennent pas si souvent ! Le jour, vous pêchiez à la ligne avec elle ; le soir, vous vous promeniez au jardin, ménageant jalousement vos tête-à-tête… Sachant qu'elle vous aimait, vous n'avez pas changé votre conduite d'un iota. Pouvait-on, après cela, suspecter vos intentions ? J'étais convaincu que vous l'épouseriez ! Et… au lieu de cela vous vous êtes lancé dans les plaintes, la dérision. Pourquoi ? Que vous a-t-elle fait ?

– Ne vous fâchez pas, mon petit Cligne-de-l'œil, dis-je en me mettant un peu de côté. Le public regarde. Arrêtons là cette conversation. Il s'agit de femmes. Je vous répondrai en trois mots, et que cela suffise. Je venais chez les Kalînine parce que je m'ennuyais, et je m'y intéressai à Nâdénnka. C'est une jeune fille très

intéressante… Peut-être l'aurais-je épousée, mais, ayant appris que vous étiez son prétendant avant moi et que vous ne lui étiez pas indifférent, je résolus de m'effacer… Il serait cruel de gêner un aussi brave garçon que vous…

– Merci pour la gentillesse. Je ne vous demandais pas cette gracieuse charité, et, autant que j'en puis juger à l'expression de votre visage, vous ne dites pas présentement la vérité. Vous parlez au hasard, sans réfléchir. De plus, le fait que je suis un brave garçon ne vous empêcha cependant pas, au cours d'une de vos dernières visites, de faire à Nâdénnka, dans un bosquet, une proposition qui n'aurait pas beaucoup réjoui le brave garçon qui l'eût épousée…

– Hé ! hé !… D'où tenez-vous cette proposition-là, mon bon Cligne-de-l'œil ?… Mais vos affaires ne vont pas mal si l'on vous confie de pareils secrets !… Pourtant vous êtes pâle de colère et n'êtes pas loin d'avoir l'intention de me battre… Et vous aviez promis de rester objectif !… Que vous êtes drôle, mon petit Cligne-de-l'œil ! Voyons, laissons cet embrouillamini… Venez avec moi à la poste.

Nous nous rendîmes au bureau de poste, qui, de ses trois fenêtres, regardait gaiement l'emplacement de la foire.

Le parterre bariolé de notre receveur des postes, Maxime Fiôdorovitch, réputé à la ronde comme grand connaisseur en massifs, plates-bandes et gazons, apparaissait à travers la barrière grise.

Nous trouvâmes le receveur en train de faire un très agréable travail. Souriant, et rouge de plaisir, il feuilletait, sur sa table verte, ainsi qu'un livre, une liasse de billets de cent roubles. Sur son humeur pouvait apparemment agir même de l'argent qui n'était pas à lui.

– Bonjour, Maxime Fiôdorytch ![4], dis-je en le saluant. D'où vous vient cette masse d'argent ?

– Ah ! voilà, on l'envoie à Saint-Pétersbourg, dit avec délices le receveur, en m'indiquant du menton un coin du bureau, où sur l'unique chaise était assise, dans l'ombre, une figure humaine.

Me voyant, la figure se leva et s'approcha de moi. Je reconnus ma nouvelle connaissance et mon récent ennemi, que j'avais tellement insulté chez le comte, quand j'étais ivre.

– Mes respects, me dit-il.

– Bonjour, Gaëtan Casimîrovitch, lui dis-je, en faisant semblant de ne pas voir la main qu'il me tendait. Le comte va bien ?

– Dieu merci !… Il s'ennuie seulement un peu… Il vous attend à toute minute…

Je lus sur le visage du Polonais le désir de me parler. D'où pouvait venir ce désir après l'aménité dont je l'avais gratifié ? Et pourquoi ce changement de manières ?

– Que d'argent vous avez ! fis-je en regardant les liasses de cent roubles.

Et ce fut comme si quelqu'un m'eût touché le cerveau. Je vis les bords brûlés d'un des billets et un coin entièrement calciné.

C'étaient ces billets que je voulais brûler à la bougie quand le comte refusa de les prendre et qu'avait ramassés Pchékhôtsky.

« Mieux vaut les donner à un pauvre, » avait-il dit… À quel pauvre les envoyait-il maintenant ?

– Sept mille cinq cents roubles ? compta lentement Maxime Fiôdorovitch. Compte exact !

Il est gênant de s'immiscer dans les secrets d'autrui, mais je désirais énormément savoir à qui le Polonais envoyait ces billets et quel argent c'était là. Cet argent, en tout cas, ne lui appartenait pas, et le comte n'avait personne à qui l'envoyer.

« Il a volé le comte qui était ivre, pensai-je. Si une Chouette sourde et stupide peut le voler, quelle difficulté peut trouver ce rustre à glisser ses pattes dans sa poche ? »

– Ah ! à propos, je vais, moi aussi, envoyer de l'argent, s'écria le docteur. Messieurs, c'est à n'y pas croire ! Pour quinze roubles, cinq objets, francs de port : une lunette d'approche, un chronomètre, un calendrier et encore autre chose… Maxime Fiôdorovitch, faites-moi présent d'une feuille de papier et d'une enveloppe.

Cligne-de-l'œil envoya ses quinze roubles. Je pris mon courrier et nous quittâmes le bureau.

Nous revînmes à l'église. Pâvel Ivânovitch marchait à côté de moi, pâle et triste comme un jour d'automne. Inopinément, la conversation dans laquelle il avait tâché de rester objectif l'avait fort ému.

À l'église, on carillonnait. Une foule compacte qui semblait n'avoir pas de fin descendait lentement du parvis. De vieilles bannières et une croix noire, qui précédaient la procession, dominaient la foule. Le soleil jouait gaiement sur les habits sacerdotaux et sur l'Image de la Mère de Dieu qui irradiait des reflets aveuglants…

– Voici les nôtres, fit le docteur indiquant notre beau monde qui se tenait à l'écart de la foule.

– Les vôtres, mais pas les miens, dis-je.

– Peu importe. Allons à eux…

Je m'approchai et saluai. En avant de tous, Kalînine, grand de taille, large des épaules, la barbe grise, et les yeux ressortis comme ceux d'une écrevisse, chuchotait quelque chose à l'oreille de sa fille. Faisant semblant de ne pas me voir, il ne répondit pas au salut général envoyé dans sa direction.

– Adieu donc, mon ange, dit-il d'un ton pleurard à sa fille, en la baisant au front. Rentre seule à la maison ; moi je rentrerai ce soir… Mes visites ne seront pas longues.

Ayant réembrassé sa fille et souri agréablement au beau monde, il fronça les sourcils en se tournant vers le paysan, à plaque de centenier, qui se trouvait derrière lui.

– M'avancera-t-on enfin les chevaux ? cria-t-il d'une voix rauque.

Le centenier tressaillit et agita les mains.

– At-ttention !

La foule qui suivait la procession s'écarta et, dans un grand carillon de grelots, les chevaux du juge approchèrent avec chic. Le juge monta en voiture, salua majestueusement et, alertant la foule d'un nouvel : « At-ttention ! » disparut sans m'avoir gratifié d'un regard.

– Quel magnifique porc ! murmurai-je au docteur. Partons !

– Vous ne voulez pas parler à Nadéjda Nicôlâèvna ? me demanda Voznéssènnski.

– Pas le temps, j'ai besoin de rentrer.

Pâvel Ivânovitch me regarda d'un air furieux et se retira en soupirant. Je fis un salut général et revins vers les baraques. Traversant la foule, je tournai la tête et regardai la demoiselle. Elle me suivait des yeux comme pour voir si je supporterais son regard pur et perçant, plein d'un amer sentiment d'offense et de reproche. Ses yeux disaient : « Pourquoi cela ? »

Je sentis quelque chose grouiller dans ma poitrine et éprouvai de la honte pour ma sotte conduite. Je voulus soudain retourner, et, de toutes les forces de mon âme encore tendre, être gentil et caressant pour cette jeune fille qui m'aimait tant, et lui dire que je n'étais pas coupable, mais bien mon maudit orgueil, qui ne me laissait ni respirer, ni bouger, ni vivre : orgueil imbécile de fat ! Mais pouvais-je, homme futile, lui tendre la main et me réconcilier avec elle, quand je voyais et savais que les yeux de toutes les commères du district et de toutes les « sinistres vieilles »[5] épiaient chacun de mes mouvements ? Mieux valait qu'elles couvrissent Nadéjda Nicôlâèvna de regards moqueurs que de les dissuader de « l'inflexibilité » de mon caractère et de ma fierté, qui plaît tant aux femmes stupides.

Parlant des raisons qui m'avaient amené à cesser soudain mes visites aux Kalînine, je n'avais été, avec le docteur, ni sincère, ni précis, Je lui avais caché la vraie raison, parce que j'avais eu honte de son insignifiance plus ténue que poudre. Cette cause était que, à mon dernier voyage chez Nâdénnka, comme je remettais ma jument au cocher et entrais chez les Kalînine, j'entendis prononcer ces mots :

« Nâdénnka, où es-tu ? Ton prétendu arrive. »

C'était son père, le juge, qui prononçait ces mots, ne supposant probablement pas que je pusse l'entendre. Mais je l'entendis ; et mon amour-propre parla.

« Moi, son prétendu ! me dis-je. Qui donc t'a autorisé à m'appeler son prétendu ? À quel propos ? »

Et ce fut comme si quelque chose se détachait de ma poitrine.

Mon orgueil se révolta et j'oubliai tous les souvenirs qui m'amenaient chez les Kalînine. J'oubliai que je séduisais la jeune fille et me laissais séduire moi-même au point de ne pouvoir passer une soirée sans elle. J'oubliai ses bons yeux qui, jour et nuit, ne quittaient plus ma pensée, son bon souvenir, sa voix harmonieuse… J'oubliai les douces soirées d'été qui ne se répéteraient plus ni pour moi, ni pour elle. Tout s'écroula sous le poids de mon diabolique orgueil, alerté par la phrase stupide d'un père balourd. Courroucé, je sortis, enfourchai Zorka et partis, jurant de faire la nique à ce bonhomme qui osait, sans mon agrément, me ranger parmi les prétendus de sa fille.

« À merveille ! me dis-je en rentrant chez moi, pour justifier mon brusque départ, que Voznéssènnski l'aime !… Il a commencé avant moi de tourner autour d'elle et était qualifié de prétendu avant que je la connusse. Je ne veux pas le gêner. »

Et, dès lors, je n'apparus plus une seule fois chez les Kalînine bien qu'il y eût des moments où j'éprouvasse de l'angoisse, et où mon âme, déchirée, aspirât au renouvellement du passé… Mais tout le district connaissait la rupture, savait que je « fuyais le mariage »… Mon orgueil pouvait-il donc céder ?

Si le juge – qui sait ? – n'avait pas prononcé sa phrase et si, de nature, je n'étais pas si stupidement fier et susceptible, peut-être n'aurais-je pas eu besoin de tourner la tête vers elle, et, elle, de me regarder avec de pareils yeux…

Mais mieux valaient ces regards et ce sentiment d'offense et de reproche que ce que je vis dans ces yeux quelques mois après notre rencontre à l'église de Ténièiévo.

Le malheur qui éclairait le fond de ces yeux noirs ne fut que le commencement d'un affreux désastre qui, à la façon d'un train rapide, enleva cette jeune fille de la surface de la terre…

X

Je partis de Ténièiévo par la route que j'avais suivie le matin. Le soleil marquait midi. Les chariots et les calèches, de même que le matin, réjouissaient mon ouïe du bruit sec de leurs roues et du grondement métallique de leurs grelots. Frantz repassa avec son tonnelet de vodka, sans doute rempli maintenant. Il me regarda à nouveau de ses petits yeux mauvais et porta la main à la visière de sa casquette. Sa mine rébarbative me dégoûta, mais, cette fois encore, l'impression désagréable que me causait sa rencontre fut effacée, comme avec la main, par la fille du forestier qui me rattrapa dans son lourd char à bancs.

– Laissez-moi monter, lui criai-je.

Elle consentit gaiement d'un signe de tête et fit arrêter. Je montai près d'elle et la voiture s'élança avec fracas sur la route qui traversait pendant près d'une lieue la forêt de Ténièiévo.

Nous nous regardâmes en silence deux ou trois minutes.

« Qu'elle est vraiment jolie ! pensai-je en examinant son cou mince et son menton potelé. Entre une Nâdénnka et elle, c'est elle que je choisirais… Elle est plus naturelle, plus fraîche ; elle est d'un tempérament plus hardi, plus « large »… Mise en bonnes mains, on eût pu en faire bien des choses. L'autre est morne et fantasque… Celle-ci a de l'esprit. »

Il y avait, aux pieds d'Ôlénnka, deux pliées de toile et plusieurs paquets.

– Que d'achats ! lui dis-je. Quel besoin avez-vous de tant de toile ?

– Il m'en faut encore bien d'autre ! répondit-elle. J'ai acheté cela par occasion, en passant… Vous ne pouvez vous imaginer tout ce que j'ai à faire. J'ai, aujourd'hui, couru la foire pendant près d'une heure, et, demain, il faudra que j'aille en ville pour d'autres achats. Ensuite, coudre tout cela ! Dites, n'y a-t-il pas, parmi les femmes que vous connaissez, des ouvrières à la journée ?

– Je ne crois pas… Mais qu'avez-vous besoin de tous ces achats et pourquoi tant coudre ? Votre famille n'est pas si grande. Deux personnes, c'est tout.

– Que les hommes sont étranges ! Ils ne comprennent rien. Quand vous vous marierez, seriez-vous content que votre femme vous arrivât déguenillée ? Je sais que Piôtre Iègôrytch ne manque de rien ; pourtant, il n'est pas convenable de ne pas se montrer bonne ménagère dès le premier jour…

– Que vient faire ici Piôtre Iègôrytch ? demandai-je.

– Hum !… Il rit comme s'il ne savait rien ! fit Ôlénnka, rougissant légèrement.

– Vous parlez par énigmes, mademoiselle.

– N'avez-vous rien entendu dire ? Je me marie à Piôtre Iègôritch.

– Vous vous mariez !… m'écriai-je en faisant de grands yeux… À quel Piôtre Iègôrytch ?

– Ah ! mon Dieu ! Mais Ourbènine !

Je regardai son visage qui rougissait et souriait.

– Vous… vous mariez !… Vous épousez… Ourbènine ?… En voilà une plaisante fille !

– Il n'y a là aucune plaisanterie ! Je ne comprends même pas quelle plaisanterie il peut y avoir là !

– Vous épousez… Ourbènine ?… lui dis-je, en pâlissant je ne sais pourquoi. Si ce n'est pas une plaisanterie, qu'est-ce donc ?

– Aucune plaisanterie !… Je ne vois même pas ce qu'il peut y avoir là d'étrange, dit Ôlénnka en faisant la moue.

Il y eut une minute de silence. Je regardai la jolie fille, son jeune visage, presque enfantin, et m'étonnai qu'il lui fût possible de plaisanter de si étrange façon. Je me représentai soudain Ourbènine près d'elle, gros, la figure rouge, les oreilles en paravent, avec ses mains rudes qui ne pourraient qu'égratigner un doux et jeune corps de

femme, qui ne commence qu'à vivre… Se pouvait-il que l'idée d'un pareil tableau n'effrayât pas cette jolie fée des bois qui regardait poétiquement le ciel, sillonné d'éclairs, tandis que le tonnerre grondait furieusement ? Moi, je m'en épouvantai pour de bon.

– Il est vrai qu'il est un peu vieux, soupira Ôlénnka, mais il m'aime… Son amour est certain.

– Il ne s'agit pas de la certitude de son amour, mais de bonheur.

– Je serai heureuse avec lui… Sa situation, Dieu merci, est bonne. Ce n'est ni un gueux, ni un mendiant ; il est noble ! Assurément, je ne suis pas amoureuse de lui, mais ceux-là seuls sont-ils heureux qui se marient par amour ? Je les connais ces mariages d'inclination !

– Enfant, lui demandai-je, regardant avec effroi ses yeux clairs ; où avez-vous eu le temps de farcir votre pauvre petite tête de l'affreuse sagesse de la vie ? J'admets que vous plaisantiez, mais où avez-vous donc appris à plaisanter de cette façon brutale et si âgée ? Où et quand ?

Ôlénnka me regarda, étonnée, et haussa les épaules.

– Je ne comprends pas ce que vous dites, fit-elle. Il vous est désagréable qu'une jeune fille épouse un homme vieux ? Est-ce cela ?

Elle rougit soudain, remua nerveusement le menton, et, sans attendre ma réponse, dit vite :

– Ça ne vous plaît pas ? Daignez donc alors venir vous-même dans notre forêt… dans ce plein ennui où il n'y a que des crécerelles et un père fou !… Et attendez qu'y survienne un jeune fiancé ! L'autre soir, cela vous a plu, mais il faudrait voir notre maison en hiver, alors que l'on serait heureux que même la mort arrive…

– Ah ! que tout cela est absurde, Ôlénnka ! Tout cela est irréfléchi, idiot !… Si vous ne plaisantez pas, je ne sais vraiment que dire. Taisez-vous plutôt que d'insulter l'air avec votre petite langue. Moi, à votre place, j'irais me pendre à un beau tremble…, et vous allez acheter de la toile !… Vous souriez ? Ah !…

– Du moins, avec son argent, balbutia-t-elle, il fera soigner mon père…

– Combien vous faut-il pour votre père ? m'écriai-je. Empruntez-moi cet argent ! Cent roubles ? Deux cents ? Mille ?… » Vous mentez, Ôlénnka. Ce n'est pas des soins pour votre père qu'il vous faut.

La nouvelle qu'Ôlénnka m'annonçait me troubla au point que je ne remarquai pas que le char à bancs, ayant dépassé mon village, entrait dans la cour du comte et s'arrêtait à l'avant-porte d'Ourbènine… Voyant les enfants accourir et apercevant la mine souriante de Piôtre Iègôrytch, qui se précipitait pour faire descendre la jeune fille, je sautai à terre, et, sans dire adieu, courus à la maison seigneuriale. Une autre nouvelle m'y attendait.

– Que ça tombe à pic ! fit le comte, égratignant ma joue de ses longues moustaches piquantes. Tu ne pouvais choisir un meilleur moment ! Nous venons de commencer à déjeuner. Tu connais certainement monsieur ?… Vous n'êtes certainement pas sans avoir eu déjà ensemble des discussions d'ordre judiciaire… Ha ! ha !…

Le comte m'indiqua deux messieurs assis dans de moelleux fauteuils et qui mangeaient de la viande froide. J'eus le déplaisir de reconnaître dans l'un d'eux monsieur le juge de paix Kalînine, et dans l'autre, un petit vieux à cheveux gris, avec une énorme calvitie, une de mes bonnes connaissances, le propriétaire Babâièv.

Ayant salué, je regardai Kalînine avec surprise… Je savais combien il détestait Karnièiév et quels bruits il répandait sur celui chez lequel il déjeunait aujourd'hui, et dégustait une liqueur vieille de dix ans. Comment un honnête homme pouvait-il expliquer cette visite ? Le juge saisit mon regard, et, apparemment, le comprit.

– Je consacre cette journée aux visites, me dit-il ; je fais le tour du canton… Et j'ai passé, comme vous voyez, chez Son Excellence…

Le valet de chambre servit le quatrième plat. Je m'assis, dépêchai un petit verre de vodka et me mis à déjeuner.

– C'est mal, Excellence… dit Kalînine, reprenant la conversation que mon arrivée avait interrompue. Pour nous, petites gens, ce n'est pas une faute, mais pour vous, homme considérable, riche, instruit, c'en est une.

– C'est vrai que c'est une faute ! convint Babâièv.

– De quoi s'agit-il ? demandai-je.

– Nicolaï Ignâtytch me donne une bonne idée, fit le comte, me montrant le juge. En déjeunant, je me plaignais de m'ennuyer…

– Il se plaint de s'ennuyer ! interrompit Kalînine… Tristesse,… ennui,… désenchantement !… Un Onéguine en quelque sorte[6]. Vous êtes seul coupable, Excellence, lui dis-je. Pour vous désennuyer, occupez-vous… faites de l'agriculture… Vous avez un domaine excellent, merveilleux… Il me répond qu'il a justement l'intention de s'en occuper, mais que, tout de même, il s'ennuie… Il lui manque, si l'on peut dire, un élément divertissant, excitant… il lui manque… hé ! hé !… les fortes émotions…

– Et quelle idée lui avez-vous donnée ?

– Aucune, à proprement parler ; mais j'ai osé faire à Son Excellence un reproche. Comment se fait-il, lui ai-je dit, que Votre Excellence, si jeune… si instruite, si brillante, puisse vivre dans une pareille solitude ? N'est-ce pas un péché ? Vous ne sortez jamais, ne recevez personne ; on ne vous voit pas… comme si vous étiez un vieillard ou un ermite. Que vous coûterait-il d'avoir des réunions, des jours fixes, pour ainsi dire ?…

– Qu'en ferait-il de ces « jours fixes » ? demandai-je.

– Comment ça ?… D'abord, en organisant des soirées, Son Excellence fera la connaissance de la société ; il l'étudiera en quelque sorte… En second lieu, la société aura l'honneur de connaître de plus près l'un des plus riches propriétaires des environs… Échanges d'idées, de conversations, de gaieté… Et combien, à y bien regarder, il y a près d'ici de demoiselles cultivées et de cavaliers… Quelles soirées musicales on pourrait organiser, quelles danses et quels pique-niques, jugez-en vous-même ! Le comte a d'immenses salons, un jardin, des bosquets… On peut organiser des spectacles et des concerts tels que, dans notre gouvernement, on n'a jamais pu en rêver. Et tout cela se perd inutilement, est enfoui dans la terre… Si j'avais la fortune de Son Excellence, je montrerais aux gens comment il faut vivre ! Et il dit que la vie est ennuyeuse !… C'est vraiment à en avoir honte…

Et Kalînine cligna des paupières comme s'il avait réellement honte.

– C'est juste, dit le comte en se levant. Je puis avoir de belles soirées, des concerts, des spectacles… On peut organiser tout cela de

façon délicieuse… Et ces soirées peuvent avoir une influence éducative ! N'est-ce pas ?

– Assurément, accordai-je. Il suffira à nos demoiselles de regarder tes moustaches pour que l'esprit de civilisation les pénètre…

– Tu ris sans cesse, Sériôja… dit le comte, offensé, mais tu ne donnes jamais un conseil d'ami… Tu t'amuses de tout ! Il est temps, mon cher, de perdre ces habitudes d'étudiant !

Le comte se mit à aller et venir, et, avec de longs et ennuyeux propos, entreprit de m'indiquer l'utilité que pourraient avoir ses soirées. La chasse, à elle seule, pourrait fondre en un bloc les meilleures forces sociales du district.

– Nous en reparlerons, dit Karnièiév à Kalînine, en se séparant de lui après le déjeuner.

– Ainsi, Excellence, fit le juge, le district peut espérer ?

– Assurément, assurément… Je creuserai cette idée ; j'essaierai… Très heureux… et même beaucoup… Dites-le à tout le monde.

Il fallait voir la béatitude qui nageait sur le visage du juge quand il monta dans sa voiture et dit au cocher : « File ! » Il était si heureux qu'il en avait oublié nos dissentiments et m'avait, avant de partir, appelé « mon cher » et serré fortement la main.

Après le départ des convives, le comte et moi nous restâmes à table et finîmes le déjeuner. Le repas dura jusqu'à sept heures ; alors on enleva le couvert et servit aussitôt le dîner. De jeunes ivrognes savent abréger la longueur des entr'actes. Nous n'avions cessé de boire et de grignoter pour entretenir notre appétit qui fût tombé si nous avions absolument achevé de manger.

– As-tu, aujourd'hui, envoyé de l'argent à quelqu'un ? demandai-je au comte.

– À personne.

– Dis-moi, je te prie, est-ce que ton… comment l'appelles-tu ?… ton nouvel ami, Casimir Gaëtanytch, est un homme riche ?

– Non, Sériôja. C'est un pauvre diable… Mais, par contre, quelle

âme, quel cœur ! Tu as tort de parler de lui avec tant de mépris… de l'attaquer… Il faut, frère, savoir connaître les gens… En buvons-nous encore un ?…

Pchékhôtsky revint pour le dîner.

Me voyant à table, il fronça les sourcils et après avoir tourné autour de la table il trouva préférable de gagner sa chambre. Prétextant un mal de tête, il refusa de dîner, mais ne protesta pas lorsque le comte lui conseilla de dîner au lit.

Au second plat entra Ourbènine. Je ne le reconnus pas. Sa large face rouge brillait de plaisir. Un sourire de satisfaction semblait s'éployer jusqu'à ses oreilles et sur ses gros doigts, avec lesquels il ajustait à tout instant sa cravate neuve et très « chic ».

Il rapporta au comte qu'une vache était malade.

– J'ai envoyé chercher le vétérinaire, qui n'est pas chez lui. Ne faudrait-il pas, Excellence, en envoyer chercher un en ville ? Si je le fais moi-même, il ne se dérangera pas ; mais si vous lui écrivez, ce sera autre chose… Je ne sais ce qu'a la vache : peut-être rien, peut-être est-ce sérieux…

– Bon, je vais écrire… marmonna le comte.

– Je vous félicite, Piôtre Iègôrytch, dis-je à Ourbènine en lui tendant la main.

– De quoi, monsieur ? murmura-t-il.

– Mais vous vous mariez !

– Oui, oui, figure-toi, se mit à dire le comte clignant de l'œil dans la direction d'Ourbènine, rougissant ; il se marie ! Comment cela te plaît-il ? Ha ! ha !… sans faire mine de rien, et voilà !… Et tu sais qui il épouse ? Nous l'avions deviné ensemble, ici, l'autre soir… Nous avions décidé alors, Piôtre Iègôrytch, que, dans votre polisson de cœur, se passait quelque chose d'anormal. En vous regardant, Ôlénnka et vous, Sériôja a dit : « Eh bien ! ce garçon est amoureux ! » Ha ! ha !… Dînez avec nous, Piotre Iègôrytch !

Ourbènine s'assit respectueusement et fit signe à Ilya de lui servir le potage. Je lui versai un verre de vodka.

– Je ne bois pas, monsieur, me dit-il.

– Voyons ! Vous buvez plus que nous…

– Je buvais, mais, à présent, je ne bois plus, dit l'intendant en souriant ; je ne dois plus boire… À aucun prix ! Tout, grâce à Dieu, s'est heureusement passé ; tout s'accomplit de la façon que mon cœur souhaitait, et même mieux que je n'osais l'attendre.

– Allons, dis-je, en lui versant du Xérès, buvez au moins ceci par allégresse.

– Ceci, oui, avec plaisir. En réalité, je buvais beaucoup ; je puis, maintenant, l'avouer à Son Excellence ; je buvais parfois du matin au soir. À peine levé, je me souvenais… et alors, naturellement, je m'approchais de la petite armoire. Mais aujourd'hui, grâce à Dieu, je n'ai plus d'angoisse à étouffer.

Ourbènine but son verre de Xérès. Je lui en versai un autre. Il le but aussi et s'enivra peu à peu.

– C'est à n'y pas croire, dit-il, en se mettant tout à coup à rire d'un rire heureux, puéril… Je regarde cette alliance et me rappelle les mots dont elle a accompagné son consentement. Et je n'y crois pas ! C'est même ridicule… Pouvais-je, à mon âge, avec mon physique, espérer que cette estimable jeune fille deviendrait ma… la mère de mes orphelins ? Elle est belle, comme vous avez daigné le voir. Un ange incarné !… Cela tient du prodige, voilà tout… Vous m'avez encore versé un verre ?… Allons, le dernier… Je buvais parce que je m'ennuyais ; maintenant, je vais boire parce que je suis heureux… Et ce que j'ai souffert, messieurs !… Que de malheurs j'ai eu à supporter !… Je l'ai aperçue, il y a un an, et vous pouvez m'en croire, il ne s'est pas passé une nuit depuis où j'aie dormi tranquille, pas un jour où je n'aie noyé dans l'eau-de-vie ma stupide faiblesse en me blâmant de ma stupidité… Je la regardais, par exemple, par la fenêtre, l'admirais et m'arrachais les cheveux. C'en était à se pendre !… Mais, Dieu soit loué, je me suis risqué à faire la proposition, et ce fut pour moi comme un coup de massue. Ha ! ha !… Je n'en croyais pas mes oreilles. Elle répond : « J'accepte. » Et je m'attendais à ce qu'elle me dît : « Va au diable, vieux raifort ! »… Ce ne fut que quand elle m'embrassa que je me persuadai…

Au souvenir du premier baiser de la poétique Ôlénnka, le

quinquagénaire Ourbènine ferma les yeux et rougit comme un gamin. Cela me parut répugnant…

– Messieurs, nous dit-il, avec un regard heureux et tendre, pourquoi ne vous mariez-vous pas ? Pourquoi dépenser en vain vos existences, les jeter par la fenêtre ?… Pourquoi éloignez-vous ce qui est le meilleur bien ici-bas de tout être vivant ?… Les plaisirs de la dépravation ne donnent pas la centième partie de ce que peut vous offrir la paisible vie de famille… Excellence, et vous, Serge Pétrôvitch, me voilà heureux maintenant… Et Dieu m'est témoin que je vous aime tous les deux… Pardonnez-moi mes conseils stupides, mais… c'est le bonheur que je vous souhaite !… Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? La vie de famille est le bien. C'est le devoir de chacun.

La vue d'un vieux bonhomme satisfait et attendri, se mariant avec une jeune personne et nous conseillant de changer notre vie pour une paisible existence familiale, me devint odieuse.

– Oui, je suis de votre avis, lui dis-je. La vie de famille est un devoir. Aussi remplissez-vous ce devoir pour la seconde fois ?

– Oui, pour la seconde fois. D'ailleurs, j'aime la vie de famille. Rester célibataire ou veuf n'est pour moi que vivre à demi. Quoi qu'on dise, le mariage, messieurs, est une grande chose !

– Évidemment… Même quand le mari est presque trois fois plus âgé que sa femme ?

Ourbènine rougit. Sa main, qui portait la cuiller à sa bouche, trembla et la soupe retomba dans son assiette.

– Je vous comprends, Serge Pétrôvitch, marmotta-t-il, merci pour votre franchise… Je me demande moi-même si ce n'est pas une faiblesse de me laisser faire… Mais comment prendre le temps de se questionner et de résoudre divers problèmes lorsqu'on se sent heureux à tout instant, lorsqu'on oublie son âge et sa laideur ? *Homo sum,* Serge Pétrôvitch ! Et quand je songe une minute à nos inégalités d'âge, je me tranquillise comme je peux ; il me semble que je donne le bonheur à Ôlga. C'est un père que je lui donne, et, à mes enfants, une mère. Du reste, tout cela est comme un roman, et ma tête tourne. Vous avez eu tort de me faire boire du Xérès.

L'intendant se leva, s'essuya le visage avec sa serviette et se rassit. En une minute, il but son verre d'un trait et me regarda d'un regard

prolongé, comme s'il implorait une grâce, puis soudain ses épaules tressaillirent et il se mit à sangloter comme un enfant.

– Ce n'est rien, murmura-t-il, dominant ses sanglots. Ne faites pas attention. Mon cœur, en vous écoutant parler, a eu un pressentiment. Non, ce n'est rien.

Le pressentiment d'Ourbènine se réalisa, et si vite que je n'ai pas le temps de changer ma plume pour commencer une nouvelle page. Dès mon prochain chapitre, ma paisible muse va changer son expression tranquille pour une expression de colère et de tristesse. L'avant-propos est achevé ; le drame commence.

La volonté criminelle de l'homme entre dans ses droits.

XI

Il me souvient d'une belle matinée de dimanche. Le ciel bleu transparaît dans les fenêtres de l'église du comte, et un rayon mat, où jouent des flocons d'encens, traverse toute l'église. Le cri des hirondelles et des sansonnets arrive par les fenêtres et les portes ouvertes. Un moineau – sans doute un audacieux de haute volée – entra par la porte, et après avoir tourné en pépiant au-dessus de nos têtes et plongé plusieurs fois dans le rayon mat, s'envola par la fenêtre…

À l'église, on chante aussi… On chante avec l'entrain et l'harmonie dont sont capables nos chanteurs petits-russiens, quand ils se sentent être les héros du moment et qu'on les regarde à toute minute… Les motifs sont généralement gais, enjoués comme les rayons du soleil qui s'épandent sur les murs et les toilettes des assistants. Malgré la mélodie nuptiale, mon oreille saisit dans la voix du ténor, peu travaillée, mais douce et fraîche, une note de poitrine attristée, comme si le chanteur souffrait de ce que, à côté de la jolie et poétique Ôlénnka, se trouvât, semblable à un ours, le gros Ourbènine qui avait déjà fait son temps.

Et ce n'est pas seulement le ténor qui regrette de voir ce couple mal assorti. Sur les nombreux visages, qu'embrasse mon regard, encore qu'ils paraissent insouciants et joyeux, un idiot lui-même pourrait lire la pitié.

Vêtu d'un frac neuf, je suis placé derrière la mariée et tiens sur sa tête la couronne nuptiale. Je suis pâle et mal à mon aise… La tête me fend, à la suite d'une bombe, faite la veille, et d'une promenade sur le lac. Et je regarde à tout instant si ma main ne tremble pas en tenant la couronne… J'éprouve une gêne et de l'effroi, comme si je me trouvais dans un bois, une nuit de pluie, en automne… Je ressens du dégoût, de la tristesse, de l'angoisse… Mon cœur est déchiré par des griffes, tels que des remords. Un petit diable, au fond de l'âme, me chuchote que si le mariage d'Ôlénnka est un péché, j'en suis la cause… D'où peuvent me venir de semblables idées ? Aurais-je donc pu sauver cette jeune sotte du risque qu'elle ne comprend pas ?…

« Qui sait ! marmotte le petit diable. Tu peux mieux le savoir que

personne. J'ai vu, dans ma vie, un assez bon nombre de mariages mal assortis ; j'ai lu beaucoup de romans sur ce thème ; je connais enfin la physiologie qui condamne sans appel les mariages de cet ordre ; mais jamais je n'éprouvais encore ce dégoûtant état d'âme qui persiste tandis que je reste ici derrière Ôlénnka. Si la seule pitié trouble mon âme, pourquoi ne l'éprouvai-je pas en assistant à d'autres mariages ?… »

« – Ce n'est pas ici de la pitié, chuchote le petit diable : c'est de la jalousie. »

Mais on ne peut être jaloux que lorsqu'on aime, et aimé-je la jeune fille en rouge ? Si l'on devait aimer toutes les jeunes filles sublunaires que l'on rencontre, le cœur n'y suffirait pas. Et ce serait trop beau.

Le comte Karnièiév est près de la porte, près de l'armoire du marguillier. Il vend des cierges. Il est léché, pommadé et répand une odeur de parfums qui entêtent. Il semble un vrai chérubin, ce qui m'a obligé, en le voyant, de lui dire :

– Tu as l'air aujourd'hui, Alexis, d'un conducteur idéal de quadrille.

Il accompagne d'un gracieux sourire toute personne qui entre ou sort. J'entends les lourds compliments dont il gratifie chaque dame qui lui achète un cierge. Lui, l'enfant gâté du sort, qui n'a jamais eu en mains de la monnaie de cuivre et ne sait pas s'en servir, il laisse à tout moment rouler des pièces de cinq et de trois copeks. Proche de lui, accoudé à l'armoire, pérore le majestueux Kalînine, cravaté de l'ordre de Saint-Stanislas. Il rayonne et reluit. Il est heureux que son idée des « jours fixes » soit tombée sur un terrain favorable et commence à porter fruit. Il en rend, du fond de l'âme, mille grâces à Ourbènine. Que son mariage soit une absurdité, il peut cependant en vite prendre son parti puisqu'il fixe le premier de ces jours.

Ôlénnka, la vaniteuse, devrait se réjouir. Du lutrin nuptial à la porte sainte de l'iconostase, se tiennent, en deux rangées, comme deux parterres, les représentants les plus en vue de notre canton… Certains sont parés comme si l'on mariait le comte lui-même ; on ne peut désirer de plus belles toilettes. Il n'y a presque que de l'aristocratie… Pas une femme de prêtre, aucune marchande… Il y a même des femmes qu'Ôlénnka naguère ne se sentait pas en droit de saluer. Son promis est un intendant, un serviteur privilégié ; mais sa vanité n'a pas

à en souffrir : il est noble et possède, au district voisin, une propriété hypothéquée. Son père fut maréchal de la noblesse d'un canton, et il est lui-même, depuis neuf ans, juge de paix de son district natal… Que peut souhaiter de plus l'amour-propre de la fille d'un gentilhomme à titre personnel ? Bon vivant et Don Juan fameux dans tout le gouvernement, son garçon de noces peut chatouiller sa fierté… Il est le point de mire de tous les assistants… Il fait de l'effet comme quarante mille autres garçons d'honneur ; et, ce qui a de l'importance, il n'a pas refusé de l'être pour elle, la simplette, alors qu'il refuse cet honneur même aux aristocrates.

Mais Ôlénnka, la vaniteuse, ne se réjouit pas… Elle est pâle comme la toile qu'elle reportait de la foire de Ténièiévo. Sa main, qui tient le cierge, tremble légèrement. Son menton tremble aussi de temps à autre. Ses yeux ont un air d'hébétude, comme si elle s'étonnait, s'épouvantait tout à coup de quelque chose. Il n'y a plus trace de la gaieté dont elle rayonnait lorsque, pas plus tard que la veille, elle courait au jardin et racontait avec élan de quel genre de papier elle ferait tapisser son salon et quels seraient ses jours de réception… Son visage est trop sérieux ; beaucoup plus que ne le comporte la solennité présente.

Ourbènine, en son habit neuf, est vêtu comme il convient. Mais il est peigné comme se peignaient les orthodoxes en 1812. Il est, comme à l'habitude, rouge et sérieux. On voit que ses yeux prient et les signes de croix qu'il fait après chaque : *Seigneur, aie pitié de nous !* ne sont pas machinaux.

Derrière moi se tiennent les enfants du premier lit d'Ourbènine, Grîcha et la blonde Sâcha. Ils regardent la nuque rouge et les oreilles, projetées en avant, de leur père, et leurs figures sont en points d'interrogation. Ils ne comprennent pas quel besoin leur père peut avoir de « tante Ôlia », ni pourquoi il la prend chez lui. Sâcha est étonnée, tandis que Grîcha, qui a quatorze ans, est sombre et regarde en dessous. Si son père lui avait demandé la permission de se remarier, il aurait sans doute refusé.

Le mariage fut célébré avec une magnificence exceptionnelle. Trois prêtres et deux diacres officiaient. Le service fut si long, si long, que ma main se fatigua de tenir la couronne, et les dames qui aiment à assister aux mariages cessèrent d'observer les mariés. Le prêtre doyen dit les prières avec des modulations, des allongements, sans en passer une seule. Sur cahiers de musique, les chantres chantèrent un chant. Le diacre profita d'une belle occasion de faire valoir son octave en

récitant avec une mortelle lenteur les Actes des apôtres.

Le doyen m’enlève enfin des mains la couronne ; les mariés s’embrassent ; les assistants s’agitent ; leurs rangs réguliers se déforment. C’est un échange de félicitations, de baisers, d’exclamations. Ourbènine souriant, rayonnant, offre le bras à sa jeune femme, et nous sortons de l’église.

XII

Si quelque assistant à la cérémonie trouve cette description incomplète et inexacte, qu'il en attribue les lacunes à mon mal de tête et à l'état d'âme dont j'ai parlé ; c'est ce qui m'empêcha d'observer. Si j'avais su que j'aurais à écrire un roman, je n'aurais évidemment pas tenu mon regard fiché à terre comme ce matin-là et aurais dominé mon mal de tête.

Le sort se permet parfois des plaisanteries amères, empoisonnées. À peine le cortège nuptial, rayonnant au soleil de mille couleurs, commençait-il à se diriger de l'église vers la maison du comte, Ôlénnka recula soudain d'un pas, s'arrêta, et tira si fort le coude de son mari qu'Ourbènine vacilla.

– On l'a laissé sortir ! s'écria-t-elle, me regardant avec effroi.

Pauvrette !… À la rencontre du cortège, courait, dans l'allée du jardin, son père dément. Gesticulant, trébuchant et roulant ses yeux égarés, Skvortsov offrait un tableau assez peu aimable. Tout n'aurait été rien encore, s'il n'eût pas été vêtu de sa robe de chambre d'indienne et n'eût traîné des savates, dont la vétusté s'harmonisait mal à la magnificence nuptiale de sa fille. Sa figure était somnolente, ses cheveux flottaient au vent, sa chemise de nuit était déboutonnée.

– Ôlénnka, marmonna-t-il quand il fut arrivé à notre hauteur, pourquoi es-tu partie ?

Elle rougit et regarda de biais les dames souriantes ; elle brûlait de honte.

– Mîtka n'a pas fermé les portes ! continua à crier le forestier. Est-il difficile aux voleurs d'entrer ? L'autre fois, on a emporté le samovar. Que veut-il encore qu'on nous vole ?

– Je ne sais qui l'a laissé sortir, me souffla Ourbènine. J'avais donné ordre de l'enfermer. Ayez la bonté, Serge Pétrôvitch, de nous tirer de façon ou d'autre de cette fausse situation.

– Je sais qui a volé votre samovar, dis-je à Skvortsov. Je vais vous

le montrer. Venez !

Et prenant le forestier sous le bras, je l'amenai vers l'église. Dans l'enclos, je causai avec lui, et lorsque, d'après mon calcul, le cortège était déjà parvenu à la maison, je le plantai là, sans lui indiquer où était son samovar.

Aussi inattendue avait été la rencontre du fou, elle fut vite oubliée… Une autre surprise, que le sort réservait aux mariés, fut encore plus étonnante.

Une heure après, tous assis à de longues tables, nous dînions.

À qui était habitué aux toiles d'araignées et aux malpropretés de la maison du comte, et aux cris perçants des tziganes, cette foule étrange et prosaïque, qui rompait de ses bavardages journaliers le silence des vieilles pièces abandonnées, devait sembler étonnante. Cette bruyante foule faisait songer à un passage de sansonnets, venant s'abattre, pour se reposer, sur un vieux cimetière, ou à une bande de cigognes – me pardonne la comparaison ce noble oiseau ! – à une bande de cigognes se jetant, au crépuscule d'un jour de migration, sur les ruines d'un château abandonné.

Je détestais cette foule qui, avec une curiosité frivole, observait la fortune périclitante des comtes Karnièiév. Murs recouverts de mosaïques, plafonds sculptés, tapis de Perse, mobilier Louis XV suscitaient la stupeur et l'enthousiasme. La figure monstrueuse du comte s'éclairait à tout instant de sourires de satisfaction. Il acceptait comme dues les flatteries frénétiques de ses hôtes, bien qu'il n'eût aucune part à la richesse et à la magnificence du nid qu'il avait lui-même délaissé, et, bien qu'au contraire il méritât les reproches les plus vifs, et, même, le mépris pour son indifférence de barbare à l'égard d'un domaine créé durant les décades par ses pères et ancêtres. Sur chaque dalle de marbre pâli, sur chaque tableau, dans chaque tableau, dans chaque recoin du jardin, seuls une âme aveugle et un pauvre d'esprit pouvaient ne pas voir les sueurs, les pleurs et les cals des gens dont les enfants trouvaient maintenant asile dans les chaumières du village comtal.

Et dans le grand nombre des personnes assises au repas de noces, personnes riches et indépendantes, que rien n'empêchait de dire la vérité la plus brutale, il ne s'en trouvait aucune pour déclarer au comte que son sourire suffisant était bête et déplacé… Chacun trouvait obligatoire de sourire flatteusement et de humer un encens

médiocre.

Ourbènine souriait, mais il avait pour cela ses raisons. Il souriait gracieusement, d'un air de respect et de bonheur enfantins.

Comme Risler aîné, dans le roman de Daudet, se frotte les mains de plaisir, Ourbènine regardait sa jeune femme, et, dans l'excès de ce qu'il ressentait, ne pouvait se tenir de poser questions sur questions :

« Qui aurait pu croire que cette jeune beauté aimât un vieil homme comme moi ? Qu'ils sont incompréhensibles, ces cœurs féminins !… »

Il avait même l'audace de s'adresser à moi d'un air avantageux :

– Un drôle de siècle, hé ! hé !… Un vieillard ravir, à la barbe de la jeunesse, une pareille fée !… Où aviez-vous donc les yeux ? Hé ! hé !… Oui, la jeunesse d'aujourd'hui n'est plus celle d'autrefois !

Ne Sachant où se fourrer, tant le sentiment de reconnaissance dilatait sa large poitrine, il se levait à tout instant, tendait au comte son verre et disait, de sa voix tremblante d'émotion :

– Excellence, mes sentiments vous sont connus… Vous avez tant fait pour moi aujourd'hui que mon amour pour vous n'est que néant. Comment ai-je pu mériter de Votre Excellence tant d'attentions ?… Croyez, Excellence, que ma mémoire ne vous oubliera jamais, non plus qu'elle n'oubliera ce jour, le meilleur de ma vie…

Et cætera…

Évidemment, ce respect oratoire de son mari n'était pas très agréable à Ôlénnka. Elle ressentait sensiblement le poids de ces propos, qui éveillaient des sourires parmi les invités. Malgré la coupe de champagne qu'elle avait bue, elle n'était pas gaie ; elle demeurait sombre comme auparavant. Même pâleur qu'à l'église, même effroi dans les yeux… Elle se taisait, répondait indolemment aux questions, souriait par force aux bons mots du comte et touchait à peine les mets délicats… Autant Ourbènine s'enivrait, se proclamait heureux, autant restait douloureux le joli visage de sa femme… J'avais peine à la regarder, et pour ne pas la voir, je tâchais de tenir les yeux dans mon assiette.

Par quoi expliquer cette tristesse ? Le repentir commençait-il à

ronger la pauvre fille ? Ou bien sa vanité attendait-elle une pompe encore plus grande ?

Levant, au début du repas, les yeux sur elle, je fus troublé au fond du cœur. La fillette, répondant à une banale question du comte, faisait des efforts désordonnés du pharynx ; des sanglots s'amassaient dans sa gorge. Elle n'enlevait pas son mouchoir de sa bouche, et, timide, comme une petite bête effrayée, nous regardait. Ne voyions-nous pas qu'elle voulait pleurer ?

– Pourquoi faites-vous aujourd'hui si grise mine ? lui demanda le comte. Eh ! Piôtre Iégôrytch, c'est votre faute ! Voyons, égayez votre femme ! Messieurs, j'exige un baiser !… Ha ! ha !… Pas un baiser pour moi, évidemment… Non… qu'ils s'embrassent ! C'est amer[7] !

– C'est amer ! cria Kalînine.

Ourbènine, souriant de tout son visage rouge, se leva, clignotant des yeux. Ôlénnka, contrainte par les cris et les exclamations des convives, se leva à demi et abandonna à son mari ses lèvres inertes. Ourbènine les baisa… Ôlénnka serra les lèvres comme si elle eût craint d'être embrassée une seconde fois, et me regarda… Mon regard fut, apparemment, maussade, car, l'ayant saisi, elle rougit soudain, chercha son mouchoir et se mit à se moucher, voulant, de façon ou d'autre, dissimuler son affreuse gêne. Il me vint en tête qu'elle avait honte devant moi de ce mariage, de ce baiser.

« Qu'avons-nous de commun ? » pensai-je. Cependant je ne la quittais pas des yeux, tâchant de deviner la raison de son embarras.

La pauvre ne soutint pas mon regard. La rougeur de la honte disparut, à la vérité, bientôt de son visage, mais de ses yeux jaillirent des larmes, de vraies larmes que je n'avais pas encore vues.

Appuyant son mouchoir sur sa figure, elle se leva, et quitta la salle à manger.

– Ôlga Nicôlâèvna a mal à la tête, me hâtai-je d'expliquer. Elle s'en plaignait dès ce matin.

– À d'autres, frère ! railla le comte. Le mal de tête n'y est pour rien… C'est le baiser qui est cause de tout. Elle a eu honte. J'adresse, messieurs, au nouveau marié une sévère réprimande. Il n'a pas habitué sa fiancée aux baisers. Ha ! ha !…

Les hôtes, enthousiasmés du trait d'esprit du comte, se mirent à rire. Mais il n'y avait pas à le faire.

Cinq, dix minutes passèrent et la jeune mariée ne revenait pas. Un silence s'établit. Le comte lui-même ne plaisantait plus.

L'absence d'Ôlénnka était d'autant plus marquée qu'elle était partie soudain sans dire mot. Ôlénnka avait quitté la table aussitôt après le baiser, comme si elle eût été fâchée qu'on la forçât d'embrasser son mari… On ne pouvait pas admettre qu'elle fût partie parce qu'elle avait eu honte… On peut avoir honte une minute ou deux, mais pas une éternité : telles nous parurent les dix premières minutes de son absence… Que de mauvaises pensées passèrent par les têtes des messieurs enivrés et que de potins préparèrent les charmantes dames !… La mariée se levant de table et disparaissant, quel instant à effet et même scénique pour un roman du « grand monde » dans notre district !

Ourbènine regardait de tous côtés avec inquiétude.

– Les nerfs !… marmottait-il… ou, peut-être, quelque chose de détaché dans sa toilette… Qui les connaît, les femmes ! Elle va revenir tout de suite ! À l'instant !

Mais dix autres minutes s'écoulèrent et elle ne reparaissait toujours pas. Ourbènine me regarda avec des yeux si suppliants qu'il me fit peine.

« Ne pouvais-je pas aller la chercher ? demandaient ses yeux. Ne pourriez-vous pas, mon bien cher, m'aider à sortir de cette horrible situation ? Vous êtes l'homme le plus avisé, et le plus hardi, qui a le plus d'entregent ; aidez-moi donc ! »

J'exauçai la prière de ses regards si malheureux et décidai de l'aider.

De quelle manière, le lecteur va le voir…

XIII

Je dirai seulement que l'ours de Krylov qui oblige un ermite perd, à mes yeux, toute majesté animale et se ravale au rang d'innocent infusoire lorsque je me souviens de ma personne dans le rôle d'imbécile bienfaisant. La ressemblance entre l'ours et moi ne consiste qu'en ceci : tous deux nous voulûmes sincèrement obliger. Mais la différence entre nous est énorme… Le pavé dont je frappai Ourbènine est incomparablement plus lourd…

– Où est Ôlga Nicôlâèvna ? demandai-je au domestique qui me servait.

– Elle est sortie au jardin, répondit-il.

– Mesdames, dis-je d'un ton plaisant, m'adressant aux dames, cela ne ressemble à rien. La mariée est partie ; il faut la retrouver et la ramener ici lors même qu'elle aurait mal aux dents… Un garçon de noces est un homme en service et il va montrer son pouvoir.

Je me levai et, aux bruyants applaudissements de mon ami le comte, je quittai la salle à manger et me rendis au jardin.

Ma tête, échauffée par le vin, reçut le choc des rayons verticaux et brûlants du soleil de midi. Je sentis au visage la chaleur suffocante. J'allai au hasard par une des allées latérales et, tout en sifflotant, je donnai libre essor à mes facultés de juge d'instruction, rabaissé au rôle de simple détective.

J'explorai tous les buissons, les bosquets et les grottes, et le regret me venait d'avoir pris à droite et non à gauche quand j'entendis soudain des sons étranges.

Quelqu'un riait ou pleurait. Les sons provenaient de la grotte que je voulais explorer la dernière.

Y étant entré hâtivement, et pénétré d'une odeur de moisissure, de champignons et de choux, je trouvai celle que je cherchais.

Appuyée à une colonne de bois recouverte de mousse noire,

Ôlénnka leva vers moi ses yeux remplis de terreur et de désespoir. Ses larmes coulaient comme d'une éponge mouillée.

– Qu'ai-je fait ? marmonna-t-elle, qu'ai-je fait !

– Oui, Ôlia, lui dis-je, me plaçant devant elle et croisant les bras, qu'avez-vous fait ?

– Pourquoi l'ai-je épousé ? Où avais-je les yeux ? Où était mon esprit ?

– Oui, Ôlia, il est difficile d'expliquer votre acte !

– Ah ! pourquoi n'ai-je pas compris hier !… Maintenant tout est perdu… irrévocable… J'aurais pu épouser un homme que j'aime et qui m'aimerait !

– Qui donc, Ôlia ? demandai-je.

– Mais vous ! dit-elle, me regardant tout droit, sincèrement. Mais je me suis pressée… J'ai été sotte ! Vous êtes riche… Vous me paraissiez inattingible…

– Assez, Ôlia, lui dis-je, lui prenant la main. Essuyons ces petits yeux et venez… Là-bas, on vous attend… Voyons, ne pleurez plus… Assez…

Je lui baisai la main.

– Assez, petite fille !… Tu as fait une bêtise et tu la payes… C'est ta faute… Voyons, assez ! Calme-toi…

– Tu m'aimes donc ? Oui ? Toi, si robuste, si beau ! Tu m'aimes ?

– Il est temps de venir, mon âme… lui dis-je, remarquant à mon grand effroi que je la baisais au front, la prenais par la taille et qu'elle me brûlait de sa respiration ardente et se pendait à mon cou.

– Voyons, assez ! murmurai-je. Assez !

Lorsqu'au bout de cinq minutes, je l'emportai sur mes bras et, harassé de nouvelles impressions, la déposai à terre presque au seuil de la grotte, j'aperçus Pchèkhôtsky… Il me regardait méchamment et applaudit doucement… Je le toisai, et, prenant Ôlga par le bras, me

dirigeai vers la maison.

– Aujourd'hui même, dis-je en me retournant vers le Polonais, vous ne serez plus ici ! Vous ne porterez pas votre espionnage en paradis !

Mes baisers avaient probablement été ardents, car le visage d'Ôlga brûlait comme le feu. Il ne gardait plus trace des larmes récemment versées.

– Maintenant, comme on dit, je peux affronter n'importe quoi, murmura-t-elle en venant avec moi vers la maison et me serrant nerveusement le bras. Ce matin, je ne savais où fuir l'épouvante et maintenant… maintenant, mon bon géant, je ne sais où fuir mon bonheur… Là-bas, mon mari m'attend… Ha ! ha !… Que m'importe ? Fût-il un crocodile, je ne crains rien !… Je t'aime et ne veux rien connaître de plus !

Je regardai son visage flambant de bonheur, ses yeux remplis d'amour satisfait, et mon cœur se serra d'effroi en pensant à l'avenir de cet être joli et heureux.

Son amour pour moi ne fut qu'une poussée de plus vers l'abîme. Comment finirait cette femme rieuse qui ne pensait pas à l'avenir ? Mon cœur se serra et retourna à un sentiment qu'on ne peut appeler ni de la pitié, ni de la compassion, parce qu'il est plus fort qu'elles deux. Je m'arrêtai et pris Ôlga par l'épaule. Jamais je ne vis rien de plus pitoyable. Il n'y avait le temps ni de raisonner, ni de réfléchir. Envahi par le sentiment, je lui dis :

– Viens à l'instant chez moi, Ôlga ! À l'instant !

– Comment ? Que dis-tu ? fit-elle, sans comprendre mon ton un peu solennel.

– Allons immédiatement chez moi !

Elle sourit et me montra la maison.

– Bah ! lui dis-je. Te prendre aujourd'hui ou demain, qu'importe ? Le plus tôt sera le mieux. Viens !

– Mais c'est… un peu étrange…

– Petite fille, tu crains le scandale ? Oui, ce sera un scandale extraordinaire, énorme. Mais mieux valent mille scandales que de rester ici ! Je ne t'y laisserai pas ! Je ne le puis pas ! Comprends-tu, Ôlga ? Rejette ta pusillanimité, ta logique féminine, et écoute-moi ! Écoute-moi, si tu ne veux pas ta propre perte.

Les yeux d'Ôlga parlaient, mais elle ne me comprenait pas. Pourtant, le temps filait et il était impossible de rester dans l'allée tandis qu'on nous attendait au repas. Il fallait se décider… Je pressai contre moi « la jeune fille en rouge » qui, de fait, était maintenant ma femme, et, en ces minutes, il me semblait véritablement que je l'aimais, que je l'aimais d'un amour de mari, qu'elle était *mienne,* et que son sort dépendait de ma conscience… Je voyais que j'étais lié à elle, pour l'éternité, sans retour…

– Écoute, lui dis-je, ma chérie, mon trésor… cet acte est hardi… Il nous brouillera avec nos amis les plus proches, attirera sur nos têtes mille blâmes, mille plaintes et larmes… Il gâtera peut-être même ma carrière, m'occasionnera mille obstacles insurmontables ; mais, chérie, c'est décidé. Tu seras ma femme. Je n'en désire pas une meilleure. Que Dieu garde les autres ! Je te donnerai le bonheur, te choierai comme la prunelle de mes yeux. Je t'instruirai tant que je vivrai et ferai de toi une femme. Je te le promets, et, pour gage, voici ma main.

Je parlais avec un entraînement sincère, à la façon d'un jeune premier qui débite le passage le plus pathétique de son rôle… Et mon Ôlia prit la main que je lui tendais, la tint dans ses menottes, et, tendrement, la baisa. Mais ce n'était pas un signe de consentement… Sur le visage d'une femme inexpérimentée, qui ne sait pas encore toute la valeur des mots, s'exprimait la perplexité… Elle continuait à ne pas comprendre.

– Tu me dis de venir chez toi… fit-elle en réfléchissant. Je ne te comprends pas bien… Ne sais-tu pas ce qu'il dira, *lui ?*

– Que t'importe ?

– Comment… que m'importe ?… Ne dis pas cela, Seriôja… Laissons cela… Tu m'aimes, c'est tout ce qu'il me faut… On peut, avec ton amour, vivre même en enfer…

– Mais comment, petite sotte ?

– Je resterai ici et tu… tu viendras chaque jour. Je viendrai te

trouver…

– Mais je ne puis pas sans trembler me figurer ta vie… ici !… La nuit à lui, le jour à moi… non, c'est impossible ! Ôlia, je t'aime tant en ce moment que je me sens… follement jaloux… Je ne soupçonnais pas en moi d'aptitude à un pareil sentiment…

Et quelle imprudence ! Je la tenais par la taille et elle caressait tendrement ma main, alors qu'à tout instant quelqu'un pouvait passer… et nous apercevoir.

– Allons, lui dis-je, retirant mes mains, rajuste-toi et partons !

–. Que tu arranges vite ça ! murmura-t-elle d'une voix gémissante. Tu cours comme à un incendie… Et Dieu sait ce que tu vas imaginer… S'enfuir aussitôt après le mariage !… Que dira le monde ?

Et Ôlénnka leva les épaules. Il y avait sur ses traits tant d'hésitation, d'étonnement et d'incompréhension que je fis un geste de renoncement et remis à plus tard la solution du problème de sa vie… Il n'était d'ailleurs plus temps de poursuivre notre conversation ; nous montions les degrés de la terrasse et entendions le bruit des voix… Devant la porte de la salle à manger. Ôlénnka arrangea sa coiffure, vérifia sa robe, et entra. Il n'y avait aucune gêne sur son visage. Elle entra, contre mon attente, avec beaucoup de crânerie.

– Messieurs, je vous rends la fugitive, dis-je en allant m'asseoir. C'est à grand'peine que je l'ai trouvée. Je la vois se promener dans une allée. « Que faites-vous là ? lui demandé-je. « C'est que j'étouffe, » me dit-elle.

Ôlia me regarda, regarda les convives, son mari… et éclata de rire. Tout lui devint tout à coup plaisant, risible… Je lus sur son visage le désir de partager avec cette foule son bonheur soudain, et, ne pouvant pas l'exprimer en paroles, elle le répandait par son rire.

– Que je suis ridicule ! dit-elle. Je ris et ne sais même pas pourquoi… Comte, riez !

– C'est amer ! cria Kalinine.

Ourbènine toussota et regarda interrogativement Ôlia.

– Eh bien ? demanda-t-elle, fronçant les sourcils une seconde.

– On crie : « C’est amer ! » fit Ourbènine, souriant.

Il se leva et essuya ses lèvres à sa serviette. Ôlga se leva aussi et lui permit de baiser ses lèvres immobiles. Ce baiser froid attisa encore plus vivement le brasier qui couvait dans ma poitrine, prêt, à tout instant, à flamber… Je détournai la tête, et, les lèvres serrées, attendis la fin du repas.

Il se termina vite par bonheur, autrement je n’aurais pas pu y tenir.

– Viens ici ! dis-je grossièrement au comte, en m’approchant de lui après le dîner.

Karnièiév me regarda avec surprise et me suivit dans la pièce vide où je l’entraînais.

– Que veux-tu, ami ? me demanda-t-il en déboutonnant son gilet et faisant un renvoi.

– Choisis ! lui dis-je, me tenant à peine debout, tant j’étais en colère : ou moi ou Pchékhôtsky. Si tu ne me promets pas que ce lâche va quitter ton village dans une heure, je ne mets plus les pieds chez toi !… Je te donne une demi-minute pour répondre.

Le comte laissa tomber son cigare et, stupéfait, ouvrit les bras.

– Qu’as-tu, Sériôja ? demanda-t-il avec de grands yeux. Ton visage est changé !

– Pas de mots inutiles, je te prie ! Je ne puis supporter un espion, et un garnement tel que ton ami Pchékhôtsky, et, au nom de nos bonnes relations, j’exige qu’il parte immédiatement !

– Mais que t’a-t-il fait ? demanda le comte, inquiet. Pourquoi l’attaques-tu si fort ?

– Je te demande : ou moi ou lui ?

– Mais, chéri, tu me mets dans une situation extrêmement délicate… Attends… tu as un duvet sur ton habit… Tu me demandes l’impossible !

– Adieu, lui dis-je. Je ne te connais plus !

Et, coupant court, j'entrai dans l'antichambre, pris mon manteau, et sortis rapidement. Comme je traversais le jardin pour me rendre à la cuisine des communs, où je voulais donner l'ordre de seller mon cheval, une rencontre m'arrêta…

Nâdia Kalînine, tenant une petite tasse de café, venait à moi. Elle était, elle aussi, invitée à la noce, mais je ne sais quelle frayeur m'avait retenu de lui parler, et, de toute la journée, je ne m'étais pas approché d'elle et ne lui avais pas adressé un mot.

– Serge Pétrôvitch, dit-elle d'une voix étrangement basse, lorsque je passai devant elle et soulevai légèrement mon chapeau, attendez un peu.

– Que m'ordonnez-vous ? lui demandai-je, en m'approchant.

– Je n'ai aucun ordre à vous donner, dit-elle en me regardant fixement et devenant extrêmement pâle. Je vois que vous êtes pressé, mais si vous ne l'êtes pas trop, puis-je vous retenir une minute ?

– Certainement… Je ne sais même pas pourquoi vous le demandez ?…

– En ce cas, asseyons-nous. (Et quand nous fûmes assis) : Vous faites constamment en sorte, aujourd'hui, Serge Pétrôvitch, de ne pas me remarquer. Vous m'évitez comme si vous aviez peur de me rencontrer. Mais, comme un fait exprès, j'ai justement résolu de vous parler aujourd'hui… Je suis fière et ai de l'amour-propre… Je ne sais pas m'imposer… mais on peut, une fois dans la vie, sacrifier sa fierté…

– À quel sujet me dites-vous cela ?

– J'ai décidé de vous faire aujourd'hui une question humiliante et qui m'oppresse… Vous répondrez sans me regarder, je vous prie… Se peut-il, Serge Pétrôvitch, que vous n'ayez aucune pitié de moi ?

Elle me regarda et remua faiblement la tête. Elle devint encore plus pâle. Sa lèvre supérieure se mit à trembler.

– Je crois, Serge Pétrôvitch, que c'est un malentendu… ou un caprice… qui vous a séparé de moi. Il me semble que si nous causons

à cœur ouvert, tout reprendra comme par le passé. Si je ne le croyais pas, je n'aurais pas le courage de vous poser la question que vous allez entendre… Je suis malheureuse, Serge Pétrôvitch… Vous devez le voir… Je ne vis plus… Il y a surtout cette vague imprécision : ne pas savoir s'il faut espérer… Votre conduite envers moi est si incompréhensible qu'il est impossible de rien conclure… Fixez-moi sur ce que j'ai à faire… Ma vie prendra alors telle ou telle direction… Je me résoudrai à quelque chose.

– Vous voulez, Nadéjda Nicolâèvna, me poser une question ? lui dis-je, préparant, en pensée, ma réponse à ce que je pressentais.

– Oui… une question humiliante… Si quelqu'un nous entendait, il croirait que je me jette à la tête des gens… comme la Tatiâna de Poûchkine[8]. Mais c'est une question que la contrainte m'arrache.

La question était forcée, en effet. Quand Nâdia détourna les yeux pour la formuler, la malheureuse tordait convulsivement ses doigts et avec une lente angoisse s'évertuait à prononcer le mot fatal. Sa pâleur était horrible.

– Puis-je espérer ?… balbutia-t-elle enfin. Ne craignez pas de parler net ! Je préfère à l'indécision n'importe quelle réponse. Eh bien ! puis-je espérer ?

Mon état d'âme m'empêchait de donner une réponse raisonnable. Grisé par l'épisode de la grotte, furieux de l'espionnage de Pchékhôtsky et de l'hésitation d'Ôlga, énervé par la conversation stupide du comte, j'entendais à peine Nâdia.

– Puis-je espérer ? répéta-t-elle. Répondez-moi donc !

– Ah ! je n'ai pas le cœur aux réponses, Nadéjda Nicolâèvna, fis-je avec un geste accablé en me levant. Je suis incapable aujourd'hui de donner quelque réponse que ce soit… Pardonnez-moi, je ne vous ai ni écoutée, ni comprise… Je suis stupide, je suis furieux… C'est en vain, vraiment, que vous vous tourmentez.

Je refis le même geste ennuyé et quittai Nâdia. Revenu à moi, je ne compris que plus tard combien j'avais été stupide et cruel en ne répondant pas à sa question, simple et naïve. Pourquoi ne l'avais-je pas fait ?…

XIV

Je marchai pendant trois jours comme un loup en cage, me contraignant de toutes les forces de ma robuste volonté à ne pas sortir de chez moi. Je ne touchai pas aux papiers qui m'attendaient ; je ne reçus personne, me querellai avec Polycarpe et m'irritai… Je ne me permettais pas non plus d'aller chez le comte. Obstination qui me coûta beaucoup. Je prenais et je quittais cent fois mon chapeau, me décidant souvent à faire fi de tout le monde et à aller coûte que coûte rejoindre Ôlga.

Quel poltron j'étais ! Un homme ordinaire aurait ri de mes raisonnements et laissé couler la vie sans embarras. Mais je suis défiant à l'extrême. Je me sentais malade de pitié pour Ôlga et, en même temps, je m'effrayais à l'idée qu'elle saisît ma proposition, faite en un moment d'entraînement et qu'elle vînt chez moi *pour toujours,* comme je lui avais offert.

Que serait-il arrivé si elle m'avait écouté et m'avait suivi ?… Qu'aurait duré ce toujours ? Non, il ne fallait pas aller chez Ôlga !

Et pourtant mon âme s'élançait vers elle avec violence… J'avais soif d'un nouveau rendez-vous, et l'image provocante de la jeune femme, qui, je le savais, m'attendait aussi et mourait d'angoisse, ne me quittait pas une seconde.

Le comte m'envoyait des lettres infinies, plus implorantes l'une que l'autre. Il me suppliait de tout oublier et de venir. Il s'excusait pour Pchékhôtsky, me demandait de pardonner à cet homme « bon, simple, mais un peu borné ». Dans une des dernières lettres, il me promettait de venir lui-même, et, si je voulais, d'amener le Polonais qui s'excuserait « bien qu'il ne se sentît aucune faute envers moi ». Je lisais les lettres, et, pour toute réponse, priais l'émissaire de me laisser la paix. Je savais faire le malaisé !

Et au plus fort moment de ma contention nerveuse, alors que je me décidais à partir pour n'importe où, sauf le domaine du comte, ma porte s'ouvrit doucement. Des pas légers retentirent et bientôt deux jolies petites mains m'entourèrent le cou.

C’est toi, Ôlga ! dis-je en tournant la tête.

J’avais reconnu son haleine brûlante et son odeur. Sa petite tête pressée contre ma joue, elle semblait extrêmement heureuse… Elle ne pouvait dire un mot… Je la serrai contre moi, et que devinrent toutes les angoisses et les questions qui me tourmentaient depuis trois jours ? De joie, j’éclatais de rire et me sentais comme un écolier. Ôlga avait une robe de soie bleu clair qui allait à son teint et à ses magnifiques cheveux blancs de lin. Cette robe, à la mode, avait dû coûter à Ourbènine le quart peut-être de ses appointements.

– Que tu es jolie, aujourd’hui ! dis-je en soulevant Ôlga et lui baisant le cou. Eh bien ! qu’est-ce qui arrive ? Comment va ?

– Oh ! que c’est laid chez toi ! fit-elle, enveloppant du regard mon logis. Riche, bien payé, et vivre si simplement !

– Chacun, mon âme, ne peut pas avoir le luxe du comte, mais laissons ma richesse… Quel bon génie t’amène dans mon taudis ?

– Pose-moi à terre, Sériôja, tu me chiffonnes… Je ne viens que pour une minute… J’ai dit que j’allais chez la blanchisseuse du comte, qui habite à trois maisons d’ici. Laisse-moi, mon chéri ; comme ça je suis mal à l’aise… Pourquoi n’es-tu pas venu depuis si longtemps ?

Je la mis devant moi et contemplai sa beauté… Une minute, nous nous regardâmes en silence…

– Que tu es jolie, Ôlga !… C’est même triste que tu le sois autant.

– Pourquoi est-ce triste ?

– Il est triste que tu sois échue à ce diable…

– Je suis à toi ! Que te faut-il de plus ? Je suis venue, me voilà !… Écoute, Sériôja… Dis-moi la vérité, je te la demande…

– Bon.

– M’aurais-tu épousée si je n’étais pas devenue la femme de Piôtre Iègôrytch ?

Je voulus dire : « Probablement que non ! » mais pourquoi irriter la plaie déjà fort douloureuse qui torturait le cœur de la pauvre Ôlia ?

– Évidemment ! répondis-je du ton d'un homme qui dit la vérité.

Elle soupira et baissa les yeux.

– Que je me suis trompée, trompée !… Et c'est irréparable !… Impossible de divorcer !

– Impossible.

– Pourquoi m'être tant pressée ? Je ne le comprends pas… Pauvres jeunes filles, si sottes et si étourdies !… Nous sommes à battre ! Du reste, ni les raisonnements, ni les larmes n'y feront rien… J'ai pleuré toute la nuit, Sériôja… Je voulais même m'enfuir chez mon père… Mieux vaut vivre avec un père fou qu'avec ce… comment l'appeler ?

– Oui, les raisonnements n'y feront rien… Il fallait raisonner quand tu revenais de Ténièiévo avec moi et te réjouissais d'épouser un homme riche… Il est trop tard maintenant pour recourir à l'éloquence…

– Alors qu'il en soit ainsi ! dit Ôlga avec un geste catégorique… Si cela n'empire pas, on peut vivre ! Adieu ! Il faut que je parte.

– Non, pas adieu…

Je l'attirai à moi et la couvris de baisers comme pour me dédommager des trois jours perdus… Elle se pressait contre moi comme un petit mouton tremblant, me brûlant le visage de son haleine chaude. Un silence se fit.

« Le mari a tué sa femme ! » cria mon perroquet.

Ôlga tressaillit, se dégagea de mon étreinte et me regarda d'un air interrogateur.

– C'est un perroquet, ma chérie, lui dis-je ; tranquillise-toi.

– « Le mari a tué sa femme ! » répéta Ivane Démiânytch.

Ôlia se leva, mit silencieusement son chapeau et me tendit la main… L'effroi était peint sur son visage.

– Dis-moi ? demanda-t-elle, me regardant de ses grands yeux, si Ourbènine apprend, il me tuera !

– Voyons, répondis-je en riant, calme-toi… À quoi servirais-je si je lui permettais de te tuer ?… Et ne le crois pas capable d'une chose aussi anormale qu'un meurtre !… Tu pars ? Allons, adieu, petite !… Je t'attends… Je serai demain dans la forêt, près de ta maisonnette ; nous nous rencontrerons.

Rentré dans mon cabinet après avoir reconduit Ôlga, j'y trouvai Polycarpe. Il me regardait d'un air sévère, secouant la tête avec mépris.

– Que cela n'arrive pas une autre fois, Serguéy Pétrôvitch ! dit-il du ton d'un père sourcilleux. Je ne le veux pas.

– Quoi donc ?

– Cela même… Vous croyez que je n'ai rien vu ? J'ai tout vu… Qu'elle n'ose plus venir ici ! Il n'y a pas à mener ici des moumourettes ! Il y a d'autres endroits pour cela…

J'étais d'excellente humeur et la surveillance et le ton de mentor de Polycarpe ne me fâchaient pas. Je le renvoyai à la cuisine en souriant.

Je n'avais pas eu le temps de me retrouver après la visite d'Ôlga qu'il me survint une autre visite. J'entendis un roulement de voiture et Polycarpe, crachant de dépit de tous côtés et mâchonnant des jurons, m'annonça la venue de… « l'autre » – autrement dit le comte – qu'il détestait de toute son âme.

Le comte, entrant, me regarda d'un air éploré et remua la tête.

– Tu te détournes ?… tu ne veux plus me parler…

– Je ne me détourne pas, lui dis-je.

– Je t'aime tant, Sèriôja, et pour une bagatelle… Pourquoi donc me froisses-tu ?

Le comte s'assit, soupira et continua à remuer la tête.

– Assez faire l'idiot, lui dis-je. Il suffit.

Mon influence était grande sur cet être faible, égale à mon mépris pour lui… Mon ton méprisant fut loin de l'offenser. À mon : « Il suffit », il sauta de joie et se mit à m'embrasser.

– Je l'ai amené… dit-il. Il est ici, dans la voiture. Veux-tu qu'il s'excuse ?

– Et sais-tu ce qu'il a fait ?

– Non…

– Tant mieux… Je le tiens quitte de son excuse mais préviens-le que s'il arrive quelque chose de semblable, je prendrai des mesures sans m'échauffer…

– Alors, c'est la paix, Sèriôja ? Parfait ! C'est ce qu'il fallait depuis longtemps, au lieu de se chamailler on ne sait pourquoi, comme des jeunes filles d'Instituts[9] ! Ah ! chéri, n'aurais-tu pas un demi-petit verre de vodka ? J'ai la gorge atrocement sèche.

Je lui fis servir de la vodka. Le comte en but deux petits verres, s'étendit sur le canapé et se mit à bavarder.

– Je viens de rencontrer Ôlia, me dit-il. Une merveilleuse femme ! Je dois te dire que je commence à détester Ourbènine… ou, en d'autres termes, qu'Ôlia commence à me plaire !… Bigrement jolie ! Je me propose de lui faire la cour.

– Il ne faut pas toucher aux femmes mariées ! soupirai-je.

– Voyons ! mariée à un vieux !… Ce n'est pas un péché de chiper sa femme à Piôtre Iègôrytch… Elle n'est pas faite pour lui… Il ressemble à ce chien qui ne veut pas manger, ni laisser les autres manger… Aujourd'hui même, je commencerai l'attaque et la conduirai systématiquement… Un si joli petit brin !… Hum ! Un chic véritable, l'ami !… On s'en lècherait les doigts !

Le comte dépêcha un troisième petit verre et poursuivit :

– Sais-tu encore qui me plaît parmi les indigènes ? Nâdénnka, la fille de cet idiot de Kalînine… Une brune brûlante, pâle… avec de ces yeux… Il faut aussi que je jette ma ligne de ce côté-là… J'organiserai exprès, pour l'inviter à la Pentecôte, une soirée… musico-vocalo-

littéraire… Ici, frère, je le constate, on peut vivre, s'amuser… Il y a de la société et des femmes… Dis-moi, puis-je faire un somme ici ?

– Certainement… Mais que faire de ce Pchékhôtsky qui est dans la voiture ?

– Qu'il attende, le diable l'emporte !… Moi non plus, frère, je ne l'aime pas…

Le comte se souleva sur le coude et articula mystérieusement :

– Je ne le garde que par nécessité… par contrainte. Mais que le diable l'emporte !

Son coude s'abattit et sa tête roula sur un coussin ; au bout d'une minute on entendit un ronflement.

Le soir, après le départ du comte, je reçus une troisième visite – celle du docteur.

Pâvel Ivânovitch venait m'annoncer que Nadéjda Nicolâèvna était malade, et qu'elle… refusait définitivement sa main. Le pauvre docteur était triste ; il ressemblait à un volatile mouillé.

XV

Le poétique mois de mai passa…

Les lilas et les tulipes passèrent fleurs et avec eux tombèrent aussi les transports de l'amour, qui, malgré sa culpabilité et ses tourments, nous procure de temps à autre de douces minutes. Il en est pour lesquelles on donnerait des mois et des années !

Par une soirée de juin, après le coucher du soleil, alors que sa vaste traîne d'or pourpre annonçait un lendemain doux et clair, j'arrivai sur ma Zorka près du pavillon qu'habitait Ourbènine.

Ce soir-là, avait lieu, chez le comte, une « soirée musicale ». Les invités affluaient déjà, mais le comte n'était pas rentré. Il était allé se promener et avait promis de revenir bientôt.

Quelques instants plus tard, tenant ma jument par la bride, je causais, près de la porte, avec la fille d'Ourbènine, Sâcha. Ourbènine, assis sur les marches, soutenant sa tête de ses deux mains, regardait dans le lointain que l'on apercevait par la porte cochère. Il était sombre et ne répondait pas de bonne grâce à mes questions. Le laissant en repos, je m'occupai de Sâcha.

– Où est ta nouvelle maman ? demandai-je.

– Elle est partie se promener avec le comte. Elle se promène chaque jour avec lui.

– Chaque jour, marmotta Ourbènine en soupirant.

Il y avait bien des sous-entendus dans ce soupir. On y sentait ce qui inquiétait mon âme, ce que je tâchais de m'expliquer sans y arriver, en me perdant dans les suppositions.

Chaque jour Ôlènnka sortait à cheval avec le comte. Mais cela n'était rien. Ôlga ne pouvait pas aimer le comte ; la jalousie d'Ourbènine tombait à faux. Nous n'avions pas tous les deux à être jaloux du comte, mais de *quelque autre chose* que, depuis longtemps, je ne pouvais pas comprendre. Ce quelque chose restait entre Ôlga et

moi comme un mur opaque. Elle continuait à m'aimer, mais, après la visite décrite au chapitre précédent, elle n'était venue chez moi que deux autres fois, et, en me rencontrant hors de ma demeure, elle rougissait étrangement, évitant avec persévérance de répondre à mes questions. À mes caresses, elle répondait avec feu, mais ses réponses étaient si laconiques et si craintives que, de nos courts rendez-vous, il ne me restait dans la mémoire qu'une douloureuse perplexité. Il était clair que sa conscience n'était pas nette, mais en quoi précisément elle ne l'était pas : impossible de le déchiffrer sur son visage contrit.

– J'espère que ta nouvelle maman se porte bien ? dis-je à Sâcha.

– Oui, mais la nuit dernière les dents lui ont fait mal. Elle pleurait.

– Elle pleurait ? demanda Ourbènine, tournant la tête du côté de sa fille. Où as-tu pris cela ? Tu l'as rêvé, ma petite.

Ôlga ne souffrait pas des dents. Si elle pleurait c'était pour une autre cause. Je voulais continuer à parler à la fillette, mais je ne le pus pas, car on entendit les sabots des chevaux, et, bientôt, nous aperçûmes un cavalier, qui sautait de façon inélégante sur sa selle, et une gracieuse amazone. Pour cacher à Ôlga la joie que j'avais de la voir revenue, je soulevai Sâcha et l'embrassai sur ses cheveux blonds.

– Que tu es jolie, Sâcha ! Quelles jolies boucles !

Ôlga me jeta un regard rapide, répondit silencieusement à mon salut, et, appuyée au bras du comte, entra dans le pavillon. Ourbènine se leva et la suivit.

Au bout d'environ cinq minutes, le comte sortit. Il était gai comme jamais. Son visage même semblait plus frais.

– Félicite-moi ! dit-il, me prenant par le bras et riant bêtement.

– De quoi ?

– D'une victoire… Encore une promenade comme celle-là, et, je le jure sur les cendres de mes nobles aïeux, j'effeuillerai cette fleur.

– Tu n'y as pas encore réussi ?

– À peine !… Durant une dizaine de minutes, chantonna le comte,

« j'ai tenu sa main dans mes mains », et, pas une fois elle ne l'a retirée… Je l'ai baisée mille fois ! Mais attendons demain, et, maintenant, pressons-nous. Je suis en retard. Ah ! à propos… Il faut, mon chéri, que je te parle d'une chose… Dis-moi la vérité. Est-il exact, comme on le prétend, que tu… que tu nourrisses de mauvaises intentions au sujet de Nâdénnka Kalînine ?

– Pourquoi ?

– Si c'est vrai, je ne veux pas te gêner. Donner des crocs-en-jambe n'est pas dans mes principes… Si tu n'as rien en vue, alors, certes…

– Je n'ai rien en vue.

– Merci, mon âme.

Le comte espérait forcer deux lièvres à la fois, tout à fait convaincu qu'il y réussirait. À cette soirée, je suivis cette chasse à courre. Chasse bête et ridicule comme une bonne caricature. En la suivant, on ne pouvait que rire ou se révolter de la vulgarité du comte. Mais nul ne pouvait prévoir que cette chasse puérile se terminerait par la chute morale des uns, la perte des autres et le crime des troisièmes !

Le comte tua non pas deux lièvres, mais davantage ; il les tua, mais ni la chair, ni la peau ne lui en revinrent…

Je le vis serrer à la dérobée la main d'Ôlga, qui, chaque fois, l'accueillait avec un sourire amical, le raccompagnait avec une grimace de mépris. Une fois même, pour montrer qu'il n'existait entre lui et moi aucun secret, il lui baisa la main devant moi.

– Quel malotru ! me chuchota-t-elle à l'oreille, essuyant sa main.

– Écoute, Ôlga, lui dis-je après la sortie du comte, il me semble que tu veux me parler. Est-ce vrai ?

Je la regardai d'un œil scrutateur. Elle rougit, et, craintivement, battit des yeux, comme un chat pris dans un larcin.

– Ôlga ! dis-je sévèrement, tu dois t'expliquer, je l'exige !

– Oui, balbutia-t-elle, en me prenant la main, je veux te dire quelque chose. Je t'aime et ne peux vivre sans toi ; mais… ne viens plus chez moi, mon chéri. Cesse de m'aimer et dis-moi « vous ». Je ne

puis pas continuer ainsi. Impossible ! Et n'aie même pas l'air de m'aimer.

– Mais pourquoi donc ?

– Je le veux… Tu n'as pas à en connaître les raisons. Et je ne te les dirai pas. On vient… Éloigne-toi.

Je ne m'éloignai pas, et ce fut elle qui dut interrompre notre conversation. Prenant le bras de son mari, qui passait, elle me fit un signe de tête avec un sourire hypocrite et partit.

Le second lièvre du comte, Nâdénnka Kalînine, fut, cette soirée-là, honorée de toute l'attention du comte. Il tournait autour d'elle, lui racontait des anecdotes, faisait des bons mots, coquetait… Elle, pâle, fatiguée, tordait sa bouche en des sourires forcés.

Le juge les observait sans cesse tous les deux, se caressant la barbe et toussotant expressivement. La cour que le comte faisait à sa fille lui était agréable. Avoir le comte pour gendre ! quelle idée plus suave pour un « bon vivant » de district ? Dès que commencèrent les galanteries du comte pour sa fille, Karnièiév grandit d'une aune à ses yeux. Et de quels regards imposants il me toisait ! Comme il toussotait malicieusement en me parlant ! « Tu as fait des manières et tu t'es retiré ; mais on s'en moque : nous avons un comte ! »

Le lendemain soir, je revins chez Karnièiév. Cette fois-ci, ce ne fut pas avec Sâcha que je causai, mais avec son frère. Le lycéen, m'ayant amené au jardin, m'ouvrit son cœur. Ce furent mes questions sur la vie de sa « nouvelle maman » qui provoquèrent ses confidences.

– Vous êtes bien avec elle, fit-il en déboutonnant nerveusement son petit uniforme, et vous lui raconterez tout ce que je dirai, mais je n'ai pas peur ; racontez-lui tout ce que vous voudrez ! C'est une femme méchante et basse !

Il me conta qu'Ôlga lui avait pris sa chambre, qu'elle avait fait partir leur vieille bonne, et qu'elle criait et se fâchait sans cesse.

– Hier, vous avez loué les cheveux de Sâcha… Ils étaient jolis, n'est-ce pas ? Eh bien ! aujourd'hui, elle les lui a coupés.

(C'est de la jalousie ! me dis-je.)

– … Comme si elle eût envié ce que vous disiez des cheveux de ma sœur, reprit le garçon, confirmant mon idée. Elle tourmente aussi mon père. Papa dépense beaucoup pour elle et se détache du travail… Il s'est remis à boire… Oui, à boire ! Elle est absurde… Elle pleure toute la journée d'être obligée de vivre dans la pauvreté, dans un si petit pavillon… Comme si c'était la faute à papa, s'il a peu d'argent !

L'enfant me raconta maintes tristesses. Il voyait ce que son père, aveugle, ne voyait pas, ou ne voulait pas voir. On avait offensé le père, la sœur, la vieille bonne du pauvre enfant. On lui avait enlevé le petit coin où il avait coutume de ranger ses livres et de nourrir les jeunes chardonnerets qu'il attrapait. Tout avait été insulté et raillé par la marâtre, bête et autoritaire. Mais le pauvre garçon ne pouvait pas même imaginer la terrible offense, portée à la famille par la jeune belle-mère, et dont je fus témoin le soir de cette conversation.

Les cheveux coupés de Sâcha ne furent qu'une bagatelle en comparaison.

XVI

Tard dans la soirée, j'étais encore chez le comte. Comme d'habitude, on buvait. Le comte était complètement ivre. Je ne l'étais qu'un peu.

– Aujourd'hui, me confia-t-il, on m'a laissé prendre la taille ; demain, par conséquent, nous irons un peu plus loin.

– Eh bien ! et Nâdia ? Où en es-tu ?

– Ça marche ! Nous n'en sommes qu'au début, à la période des discours par les yeux. J'aime à lire dans ses yeux noirs et tristes. Ce qui y est écrit ne peut être exprimé par des mots et ne peut être compris que par l'âme. Buvons-nous ?

– Tu lui plais donc si elle a la patience de parler des heures avec toi ? Et à son père, tu plais aussi ?

– Le père ? Tu parles de cet idiot ? Ha ! ha !… Ce benêt me croit des intentions pures !

Le comte toussa et but.

– Il croit que je vais l'épouser ! Je ne parle pas de ce que, d'abord, je ne peux pas me marier ; mais, à raisonner loyalement, il est plus honnête de ma part de séduire cette jeune fille que de l'épouser… Vivre continuellement avec un quasi vieillard, ivrogne, et qui tousse… Brr ! Ma femme mourrait, ou s'enfuirait dès le second jour… Mais quel est ce bruit ?

Nous nous levâmes… Plusieurs portes claquèrent en même temps, et Ôlga, se précipitant vers nous, entra dans la pièce où nous nous trouvions.

Elle était blanche comme neige et tremblait comme une corde d'instrument, fortement heurtée. Ses cheveux étaient en désordre, ses pupilles élargies ; elle haletait et chiffonnait sur sa poitrine les plis de son peignoir.

– Qu’as-tu, Ôlga ? lui demandai-je, la prenant par la main et pâlissant.

Ce tutoiement qui m’échappa aurait surpris le comte, mais il ne l’entendit pas. Devenu un grand point d’interrogation, bouche bée et les yeux écarquillés, il regardait Ôlga, telle un fantôme.

– Qu’est-il arrivé ? demandai-je.

– Il me bat ! fit-elle, sanglotant et se laissant tomber dans un fauteuil. Il me bat !

– Qui ça ?

– Mon mari ! Je ne puis plus vivre avec lui et suis partie.

– C’est révoltant ! dit le comte frappant du poing sur la table. Quel droit en a-t-il ? C’est de la tyrannie ! C’est… c’est on ne sait quoi ! Battre sa femme ! Pourquoi l’a-t-il fait ?

– Sans rime ni raison, dit Ôlga, essuyant ses larmes. En prenant mon mouchoir, la lettre tomba, que vous m’avez envoyée hier… Il s’approche, la lit et… se met à me battre. Il me saisit le bras, le serre… (Voyez, il y a encore des marques rouges…) Il exige des explications… Moi, au lieu d’en donner, j’ai couru ici… Du moins, vous me défendrez ! Il n’a pas le droit de traiter sa femme si rudement. Je ne suis pas une cuisinière ! Je suis noble !

Le comte se mit à aller et venir, et, de sa langue pâteuse, à radoter je ne sais quelles absurdités, qui, traduites en langue sobre, devaient avoir trait à la situation de la femme en Russie.

– C’est de la barbarie ! C’est la Nouvelle-Zélande ! Croit-il aussi, ce moujik, qu’à ses obsèques on égorgera sa femme ? Il n’y a que les sauvages, partant pour l’autre monde, qui y emmènent leurs femmes !

Je n’en croyais pas mes yeux… Comment fallait-il entendre la visite inattendue d’Ôlga en peignoir ?… Que fallait-il penser ?… Que décider ?

Si on l’avait battue, pourquoi ne s’était-elle pas enfuie chez son père, chez le régisseur… enfin chez moi, qui lui étais si proche !… Mais l’avait-on réellement offensée ? Mon cœur me disait l’innocence de ce grand niais d’Ourbènine ; mon cœur, pressentant la vérité, se

serrait de la même douleur que devait éprouver le mari stupéfait. Sans questionner Ôlga, et, ne sachant que dire, je me mis à la calmer et lui servis du vin.

– Que je me suis trompée ! soupira-t-elle dans ses larmes, portant le petit verre à ses lèvres. Comme il me semblait paisible quand il me faisait la cour. Je le croyais un ange…

– Et vous vouliez, lui dis-je, que cette lettre, tombée de votre poche, lui plût ? Vous vouliez qu'il en rît ?…

– Ne parlons pas de ça ! interrompit le comte. Quoi qu'il en soit, le procédé est infâme ! On ne se conduit pas ainsi avec les femmes ! Je le provoquerai en duel ! Je lui ferai voir ! Croyez, Ôlga Nicôlâèvna, que cela ne passera pas impunément !

Comme un jeune dindon, le comte se dressait sur ses ergots bien que personne ne lui donnât droit d'intervenir entre le mari et sa femme. Je me taisais et ne le contredisais pas, car je savais que son intervention se bornerait à une simple émission de paroles entre quatre murs, et que le duel serait oublié dès le lendemain. Mais pourquoi Ôlga se taisait-elle ? On ne voulait pas croire que cette jolie et stupide chatte eût si peu de dignité et acceptât volontiers que le comte ivrogne devînt arbitre entre son mari et elle.

– Je le pétrirai de boue, ce chevalier de fraîche date, glapissait le comte ; je le giflerai ! Dès demain !…

Et Ôlga ne fermait pas la bouche à ce misérable qui outrageait un homme dont l'unique tort était de s'être trompé et d'être trompé. Ourbènine lui avait serré le bras ; elle avait fait une fuite scandaleuse, et, maintenant, sous ses yeux, un mineur prolongé, ivre, insultait quelqu'un d'honnête et inondait d'eau de vaisselle sale un homme qui devait, à ce moment-là, se consumer de tristesse et d'incertitude, se reconnaître trompé, – et elle ne levait même pas un sourcil.

Tandis que le comte répandait sa colère et Ôlga essuyait ses larmes, le domestique servit des perdreaux rôtis. Le comte mit un demi-perdreau sur l'assiette d'Ôlga. Elle hocha la tête, puis, machinalement, prit une fourchette et un couteau, et se mit à manger. Un verre à bordeaux de vin suivit le perdreau, et, bientôt, de ses larmes, il ne restait aucune trace, sauf des taches roses près des yeux et quelques rares et profonds soupirs.

Bientôt, nous entendîmes rire… Elle riait comme un enfant consolé. Le comte, la regardant, riait aussi.

– Savez-vous ce que je viens de décider, dit-il en s'asseyant auprès d'elle. Je vais organiser une soirée d'amateurs. On jouera une pièce avec de beaux rôles féminins ?… Hein, qu'en pensez-vous ?

On se mit à parler de ce spectacle. Que cette stupide conversation cadrait mal avec l'épouvante marquée sur la figure d'Ôlga quand elle était accourue une heure auparavant, pâle, en larmes, les cheveux défaits ! Combien superficielles, cette épouvante et ces larmes !

Le temps pourtant s'écoulait. Minuit sonna, heure à laquelle se couchent les femmes comme il faut. Ôlga aurait dû partir, mais il sonna minuit et demi, puis une heure, et elle restait assise à causer avec le comte.

– Il est temps d'aller dormir, dis-je en regardant ma montre. Me permettez-vous de vous reconduire, Ôlga Nicolâèvna ?

Elle me regarda, puis regarda le comte.

– Où vais-je aller ? murmura-t-elle. Je ne puis pas retourner chez lui.

– Non, certainement, vous ne le pouvez pas, dit le comte. Qui peut garantir qu'il ne vous battrait pas une seconde fois ?

Le silence se fit. J'allais et venais dans la chambre ; mon ami et ma maîtresse me suivaient. Il me semblait comprendre ce silence et leurs regards pleins d'impatience et d'attente. Je remis mon chapeau et m'assis sur le canapé.

– Ouè… ouè… murmura le comte, se frottant impatiemment les mains,… quelles affaires !

Il sonna une heure et demie. Le comte, regardant brusquement la pendule, fronça les sourcils et se mit à aller et venir comme j'avais fait. À ses regards, on voyait qu'il voulait me dire quelque chose de nécessaire, mais de délicat et de désagréable.

– Écoute, Sériôja, me dit-il enfin, s'asseyant à côté de moi et chuchotant. Chéri, ne te fâche pas… Tu comprends, certes, ma situation, et la prière que je vais te faire ne te paraîtra ni étrange ni

grossière…

– Dis vite. Il n'y a pas à barguigner.

– Le fait est que… vois-tu… Va-t'en, mon chéri ! Tu me gênes ! Elle va rester chez moi !… Pardonne-moi de te renvoyer… mais tu comprends mon impatience.

– Parfait.

Le comte était hideux. Si je n'eusse pas été écœuré, je l'aurais peut-être écrasé comme un insecte, lorsque, tremblant comme s'il avait la fièvre, il me suppliait de le laisser avec Mme Ourbènine.

La poétique ancienne jeune fille en rouge, formée par la forêt et le lac, et qui rêvait d'une mort à effet, il voulait la prendre, lui l'ours affaibli, malade et imbibé d'alcool ! En vérité, elle n'aurait pas dû habiter même à une verste de lui.

Je m'approchai d'elle.

– Je pars ! lui dis-je.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

– Dois-je partir ?… Oui ? demandai-je, tâchant de lire dans ce joli visage en feu.

D'un mouvement à peine marqué de ses longs cils noirs, elle répondit : « Oui. »

– Tu as réfléchi ?

Elle se détourna, comme on le fait du vent qui importune. Elle ne voulait pas ouvrir la bouche. Et à quoi bon ? Sur un long sujet, il est difficile de répondre laconiquement et ce n'était ni le temps, ni le lieu de longues paroles.

Je pris mon chapeau et partis sans lui dire adieu. Ôlga me raconta plus tard qu'aussitôt après mon départ, à peine le bruit de mes pas se confondait-il avec ceux du jardin et du vent, le comte, ivre, la pressait déjà dans ses bras. Et elle, fermant les yeux, crispant la bouche et les narines, tenait à peine debout, tant était grande sa répugnance. Un instant elle se dégagea même de ses bras et courut vers le lac. Il y eut

des moments où elle s’arrachait les cheveux et pleurait. Il est malaisé de se vendre.

XVII

Allant aux écuries, je devais passer devant la maison d'Ourbènine. Je regardai la fenêtre. Près d'une lampe fortement montée, qui fumait et éclairait mal, Piôtre Iègôrytch était attablé, le visage dans les mains. Mais on sentait dans sa lourde et maladroite silhouette tant de chagrin, de tristesse et de désespoir qu'il n'était pas besoin de voir son visage pour comprendre son état d'âme… Il y avait devant lui deux bouteilles de vodka, l'une vide, l'autre à peine entamée. Le malheureux cherchait la paix non pas en lui-même, ni en compagnie, mais dans l'alcool.

Cinq minutes après, monté sur Zorka, je me rendais chez moi. L'obscurité était effrayante. Le lac clapotait furieusement. Il semblait que ce fût un monstre invisible qui mugît et les ténèbres qui l'enveloppassent.

J'arrêtai Zorka, fermai les yeux, et me mis à penser, vaguement bercé par ce bruit.

Si je revenais les anéantir à l'instant ! songeai-je.

Une terrible colère faisait rage en mon âme. Le peu de bonté et d'honnêteté qui subsistait dans la dépravation de ma vie, tout ce que je choyais, caressais, dont j'étais fier : tout fut atteint, éclaboussé de boue.

J'avais connu et acheté des femmes, mais elles n'avaient ni la rougeur innocente, ni les yeux bleus sincères que j'avais vus ce matin de mai où je traversais le bois en me rendant à la foire de Ténèiévo… Dépravé moi-même jusqu'aux moelles, j'excusais chaque vice, prêchais l'indulgence ; je condescendais à la faiblesse. J'étais persuadé qu'on ne peut pas demander à la boue de ne pas être elle-même et que l'on ne peut pas incriminer un ducat de tomber au milieu d'elle… Mais j'ignorais que l'or pût être dissous dans la boue et se mélanger avec elle.

Un impétueux coup de vent enleva mon chapeau, l'emporta dans les ténèbres qui m'entouraient. Mon chapeau toucha les naseaux de Zorka ; elle eut peur, se cabra et s'élança dans le chemin qui m'était

familier.

Arrivé à la maison, je m'affalai sur mon lit. Sans rime ni raison, je traitai de diable Polycarpe qui offrait de me déshabiller. Et sans attendre qu'il quittât ma chambre, je me jetai sur mon lit en sanglotant comme un enfant. Mes nerfs surexcités n'avaient pu résister. La colère impuissante, le sentiment d'offense, la jalousie, tout devait se dériver d'une façon ou d'une autre.

Mon perroquet, hérissant ses plumes, clair plantées, hurla :

– Le mari a tué sa femme !

Il me vint en tête, sous l'impression de ce cri, qu'Ourbènine pouvait tuer sa femme…

En m'endormant, j'assistai à un meurtre. Cauchemar étouffant, accablant… Il me semblait que mes mains passaient sur quelque chose de froid, et que je n'avais qu'à ouvrir les yeux pour voir un cadavre… Il me semblait qu'Ourbènine, à mon chevet, me regardait avec des yeux suppliants.

Au matin, je retrouvai le calme. Je restai chez moi, ne me permettant de sortir et d'aller en visite que pour affaires. Il s'en était beaucoup accumulé et je n'avais, par conséquent, aucune possibilité de m'ennuyer. Je restai à mon bureau du matin au soir, interrogeant des gens tombés sous mes griffes de juge. Je n'éprouvais aucune tentation d'aller chez le comte.

Pour Ôlga, j'en fis mon deuil. Ce qui tombe du chariot est chose perdue, et elle était précisément pour moi une chose de cet ordre : irrévocablement perdue, je le croyais. Je ne pensais plus à elle et n'y voulais plus penser.

De temps à autre, pourtant, je me rappelais divers moments de nos brèves relations. Je me rappelais la maisonnette de la forêt qu'habitait la jeune fille en rouge, notre entretien dans la grotte… et mon cœur commençait à battre douloureusement. Mais tout cela durait peu. Les clairs souvenirs s'effaçaient vite sous le poids des réminiscences pénibles.

Le comte m'était définitivement devenu odieux et je décidai de rompre avec lui sans que cette résolution me coûtât la moindre lutte.

Confiné à la maison et commençant à m'ennuyer, j'écrivis au docteur de venir bavarder un peu. Deux fois il n'y eut pas de réponse ; Cligne-de-l'œil faisait évidemment semblant d'être fâché.

À la troisième semaine de ma réclusion obstinée, le comte vint me voir. Après m'avoir reproché de laisser ses lettres sans réponse, il s'allongea sur mon divan, et avant de se mettre à ronfler, se lança sur son thème favori : les femmes.

– Je te comprends, dit-il, clignant les yeux avec langueur et plaçant les mains sous sa tête : tu es délicat et scrupuleux et ne viens plus chez moi de peur d'interrompre notre duo… Visite à contre temps est pire que Tatare, et un convive durant une lune de miel est pire que diable cornu… D'accord !… Mais tu oublies que tu es aimé et estimé… Ta présence n'aurait que parfait l'harmonie… Ah ! quelle harmonie, mon ami !… Une harmonie que je ne puis même pas décrire !…

Le comte retira une main de dessous sa tête et l'agita.

– Suis-je bien ou mal avec elle, je ne puis même pas le démêler… Le diable en personne ne saurait le faire… Il est des moments où l'on donnerait la moitié de sa vie pour un « bis » ; mais il en est d'autres, par contre, où l'on fait les cent pas comme si on avait la peste, et où l'on est prêt à pleurer…

– Pourquoi cela ?

– Cette Ôlga, frère, est incompréhensible. C'est une fièvre plus qu'une femme… La fièvre, c'est toute chaleur ou tout frisson. Elle, de même, cinq changements par jour… Parfois elle est gaie et parfois s'ennuie si fort qu'elle avale ses larmes et se met à prier… Parfois elle m'aime et parfois non… Par moments elle me caresse comme aucune femme ne l'a fait ; et, soudain, en ouvrant les yeux, je vois, tourné vers moi, un visage… terrible… sauvage…, tout convulsé de colère et de dégoût… À pareille vue, tout charme s'évanouit… Et elle me regarde souvent ainsi…

– Avec aversion ?

– Mais oui !… Je ne puis comprendre. Elle s'est mise avec moi par amour, assure-t-elle, et pourtant il ne se passe pas une nuit où je ne voie pareille figure. Comment l'expliquer ? Il commence à me sembler – ce que, évidemment je ne veux pas croire – qu'elle ne peut pas me souffrir, et qu'elle ne s'est donnée à moi que pour les chiffons que je

lui achète… Elle adore les chiffons ! Elle est capable de rester avec une nouvelle robe devant une glace du matin au soir. Une vanité effroyable ! Ce qui lui plaît le plus en moi, c'est mon titre… Sans lui, elle ne m'aimerait pas. Il ne se passe ni dîner, ni souper, qu'elle ne me reproche, en pleurant, de ne pas m'entourer d'une société aristocratique… Elle voudrait régner dans cette société. Elle est étrange !

Le comte leva au plafond un regard troublé et se mit à rêver. Je remarquai, à mon grand étonnement, que, contre son habitude, il n'était pas ivre… Cela me frappa et j'en fus ému.

– Aujourd'hui, lui dis-je, tu ne demandes pas de vodka ? Que signifie cette fantaisie ?

– Rien. Je n'ai pas eu le temps de boire. Je réfléchissais… Je dois te dire, Sériôja, que je suis emballé à fond. Elle me plaît énormément. Et on le comprend !… C'est une femme rare, surprenante, sans parler même de son physique… L'esprit plutôt commun, mais quel sentiment ! Que d'élégance et de fraîcheur ! Impossible de la comparer à toutes les Amélias, Angéliques et Groûchas, de l'amour desquelles j'ai joui jusqu'à présent… Elle est d'un autre monde qui m'est inconnu.

– Vas-y, dis-je en riant, philosophe un peu !

– J'en ai été coiffé, comme si je l'aimais. Mais, à présent, je vois que j'essaie en vain d'élever un zéro au carré. C'est un masque qui m'a donné une fausse alerte. Ce rouge vif de l'innocence n'était que du minium, ces baisers d'amour qu'une requête de lui acheter une nouvelle robe… Je l'ai prise chez moi comme ma femme, mais elle s'y tient comme une maîtresse vénale. Mais, maintenant, suffit ! J'apaise en moi la surprise et commence à voir en elle… ce qu'elle est… Suffit !

– Et le mari, que fait-il ?

– Hum ?… Que penses-tu qu'il fasse ?

– Je pense qu'il est difficile de s'imaginer un mari plus malheureux.

– Tu crois ? Erreur !… C'est un chenapan que je ne plains pas du tout. Un chenapan n'est jamais malheureux ; il trouve toujours moyen de se tirer d'affaire.

– Pourquoi l’arranges-tu comme ça ?

– Parce que c’est un filou ! Tu sais que je l’estimais et croyais à lui comme à un ami… Moi, toi-même… tout le monde le regardait comme un honnête homme, un homme comme il faut, incapable d’une tromperie… Et, en réalité, il me vole, il me pille ! Usant de sa situation, il disposait de mon bien… Il ne laissait à prendre que ce qui est immobilier…

Connaissant Ourbènine pour un homme au plus haut point honnête, je me levai d’un bond en entendant parler ainsi et m’approchai du comte.

– Tu l’as pris en flagrant délit de vol ? demandai-je.

– Non, mais je connais des sources les plus certaines ses procédés de fripon.

– Quelles sources ? puis-je le savoir ?

– Tranquillise-toi, Je n’irais pas accuser un homme à la légère. Ôlga m’a tout raconté. Avant même d’être sa femme, elle le voyait, de ses yeux, envoyer en ville des chariots de poulets et d’oies mortes. Elle a vu maintes fois de mes oies et de mes poules, offertes en présent au correspondant de son fils. Elle l’a vu envoyer, à la même destination, de la farine, du millet et de la graisse. Mettons que ce ne soit que bagatelles, mais cela lui appartient-il ? La question n’est pas dans la valeur, mais dans le principe… Et puis, elle a vu dans son armoire une liasse de billets de banque. Quand elle lui a demandé à qui était cet argent, et d’où il le tenait, il l’a priée de ne pas divulguer qu’il a de l’argent. Tu sais fort bien, mon cher, qu’il est gueux comme le faucon. Ses gages suffisent à peine à le nourrir… Explique où il a pu se procurer cet argent ?

– Comment, nigaud ! m’écriai-je, révolté jusqu’au fond de l’âme, tu prêtes foi aux paroles de cette petite vipère ? Il ne lui suffit pas de s’être enfuie et d’avoir déshonoré son mari dans tout le district. Elle veut encore le trahir ! Un petit corps si menu, contenir tant de vilenie de toute sorte ! Des poules, des oies, du millet… propriot, propriot !… Ton sentiment de l’économie politique, ta sottise agricole sont choqués de ce qu’il envoie, pour les fêtes, de la volaille morte que les renards et les putois auraient mangée si on ne l’avait pas tuée et donnée en présents. Mais as-tu, une seule fois, vérifié les énormes comptes que te

remet Ourbènine ? As-tu compté tes milliers et tes dizaines de milliers de roubles ? Non ! Mais à quoi bon parler ? Tu es un stupide animal. Tu serais heureux de faire passer en jugement le mari de ta maîtresse, mais tu ne sais comment t'y prendre !

– Ma liaison avec Ôlga n'a rien à y voir. Qu'il soit ou ne soit pas son mari, du moment qu'il a volé, je dois l'appeler voleur ! Mais laissons la filouterie. Est-il honnête, dis-moi, de toucher des appointements et de rester couché des journées entières en état d'ivresse ? Il est ivre chaque jour ! Il ne se passe pas une journée que je ne le voie tituber. C'est ignoble et bas ! Les gens comme il faut ne se conduisent pas ainsi.

– C'est parce qu'il est comme il faut, lui dis-je, qu'il boit.

– Tu as la passion de défendre les gens de cette espèce. Moi, j'ai décidé d'être sans pitié. Aujourd'hui, je lui ai envoyé son dû et l'ai prié de céder la place à un autre. Ma patience est à bout.

Je trouvai superflu de convaincre le comte qu'il était impratique et stupide. Ce n'était pas devant lui qu'il fallait prendre la défense d'Ourbènine.

J'entendis dire, cinq jours plus tard, qu'Ourbènine, son fils et sa fille, allaient s'installer en ville. On me raconta que l'intendant partit ivre, à demi mort, et que, deux fois, il tomba de voiture. Sâcha et son frère pleurèrent tout le chemin.

Contre mon gré, je dus, quelques jours après le départ d'Ourbènine, me rendre au logis du comte. Des voleurs étaient entrés par effraction dans une de ses écuries et avaient dérobé quelques selles de prix. On prévint le juge d'instruction, et je dus, *volens nolens,* arriver. Je trouvai le comte ivre et fâché. Il errait dans toutes les pièces, cherchant à fuir l'ennui qui le poursuivait.

– Pas de répit avec cette Ôlga ! me dit-il avec un geste accablé. Elle est, aujourd'hui, furieuse contre moi, et me menace d'aller se jeter à l'eau. Elle est partie d'ici, et, comme tu vois, n'est pas encore rentrée. Je sais qu'elle ne se noiera pas, mais, pourtant, c'est désagréable. Hier, toute la journée elle était de mauvaise humeur et a brisé de la vaisselle. Avant-hier, elle s'est bourrée de chocolat. Quelle diable de nature !

Je consolai le comte comme je pus et dînai avec lui.

– Non ! bougonna-t-il pendant tout le repas, il est temps de finir ces enfantillages. Il en est temps, car c'est bête et ridicule. Et il faut avouer qu'avec ses brusques changements d'humeur, elle commence à m'ennuyer. Il me faut, sais-tu, quelque chose de doux, de constant, de modeste dans le genre de Nâdénnka Kalînine… Merveilleuse jeune fille !

Après le dîner, me promenant au jardin, je rencontrai « la noyée ». En m'apercevant, elle rougit atrocement, et, – étrange femme ! – se mit à rire de bonheur. La honte et la joie se mélangèrent sur son visage. Après m'avoir regardé de biais, elle courut, sans mot dire, se jeter à mon cou.

– Je t'aime ! balbutia-t-elle, en me serrant le col. Je me suis tellement ennuyée sans toi que, si tu n'étais pas arrivé, j'allais mourir.

Je l'embrassai, et sans proférer un mot, la conduisis à un bosquet. Au bout de dix minutes, la quittant, je tirai un billet de 25 roubles et le lui tendis.

Elle fit de grands yeux.

– Pourquoi cela ?

– Pour l'amour d'aujourd'hui.

Elle ne comprit pas et continua à me regarder, étonnée.

– Il y a des femmes qui aiment pour de l'argent, lui expliquai-je. Elles sont vénales. Il faut les payer. Prends donc ! Si tu prends l'argent des autres, pourquoi n'en pas prendre de moi ? Je ne veux pas d'obligations.

J'eus beau être cynique en lui faisant cette injure, Ôlga ne la sentit pas. Elle ignorait encore la vie, et ne savait pas ce que c'est que les femmes qui se vendent.

XVIII

C'était une magnifique journée d'août. Le soleil brûlait comme en été ; l'azur du ciel attirait doucement, mais il y avait déjà dans l'air un pressentiment de l'automne. Des feuilles mortes se doraient déjà dans le feuillage vert des forêts pensives, et les champs noircis paraissaient anxieux. En nous aussi sommeillait le sentiment de l'inévitable et lourd automne. On prévoyait une issue prochaine. Il fallait que l'orage grondât bientôt et que la pluie tombât pour rafraîchir l'atmosphère suffocante.

Près de moi était assise, dans un léger phaéton, Nâdénnka, la fille du juge. Toute pâle, son menton et ses lèvres tremblaient comme si elle allait pleurer. Le chagrin emplissait ses yeux profonds, et, pourtant, elle ne cessait pas de rire et de faire semblant d'être très gaie.

Des véhicules de tout genre, de toute époque et de tout volume, circulaient devant et derrière nous. À leurs côtés caracolaient cavaliers et amazones. Vêtu d'un costume de chasse vert, plutôt le vêtement d'un acteur que celui d'un chasseur, le comte Karnièiév, courbé en avant et penché sur le côté, sautait implacablement sur son cheval moreau. À voir son corps voûté et l'expression de douleur qui apparaissait à chaque instant sur ses traits d'ivrogne, on aurait pu penser qu'il montait à cheval pour la première fois. Un nouveau fusil à deux coups ballottait sur son dos, et, à son flanc, pendait un carnier où pantelait une bécasse blessée.

La parure de la cavalcade était Ôlénnka Ourbènine. Montant un cheval noir que le comte lui avait donné, vêtue en amazone avec une plume blanche à son chapeau, elle ne ressemblait plus guère à la jeune fille en rouge rencontrée dans la forêt quelques mois auparavant.

Il y avait maintenant en elle un air imposant, « grande dame ». Chaque coup de cravache, chacun de ses sourires était calqué sur un modèle aristocratique. Il y avait, dans tous ses mouvements et sourires, quelque chose de provocant, d'incendiaire. Elle portait la tête avec une arrogante fatuité, et, du haut de son cheval, déversait son dédain sur tout le monde, comme si elle faisait fi des remarques que décochaient tout haut, à son adresse, toutes nos dames vertueuses.

Elles les bravait, caquetait de toute son impudence, de sa situation affichée près du comte, comme si elle ignorait qu'elle lui fût devenue importune et qu'il cherchait à tout instant l'occasion de se défaire d'elle.

– Le comte veut me renvoyer, m'avait-elle dit avec un rire bruyant, lorsque le cortège quittait la cour.

Elle connaissait donc sa situation. Mais alors pourquoi ce rire bruyant ? Je la regardais et me demandais, étonné, d'où cette petite bourgeoise silvestre pouvait tenir tant d'audace. Où avait-elle appris à se balancer si gracieusement sur sa selle, à remuer si fièrement les narines, à faire de si beaux gestes impérieux ?

– Pareille au porc est la femme perverse, m'avait dit le docteur Voznéssènski ; lorsqu'on la met à table, elle y fourre les pieds.

Mais cette explication était par trop simple. Nul n'eut plus que moi de partialité pour Ôlga, et j'aurais été le premier à lui jeter la pierre. Mais la voix confuse de la vérité me soufflait que ce que je voyais n'était ni la hardiesse, ni la vanité d'une femme satisfaite et repue : c'était le pressentiment, le désespoir d'un inévitable et prochain dénouement.

XIX

Nous rentrions de la chasse pour laquelle on était parti dès le matin. La chasse était manquée. Nous avions rencontré une compagnie de chasseurs, près du marais sur lequel nous comptions le plus et avions appris d'eux que le gibier était effrayé. Nous eûmes la chance de tuer – ce fut tout – trois bécasses et un jeune canard. Et nous étions dix chasseurs.

À la fin, une des amazones prit une rage de dents, et nous dûmes rentrer.

Nous rentrions à travers champs par un chemin délicieux près duquel jaunissaient des javelles de seigle nouvellement coupé, au bord d'une forêt sombre… À l'horizon, se détachaient en blanc l'église et la maison du comte. À droite s'étendait le large miroitement du lac. À gauche se portait, en noir, la Tombe de pierres.

– Quelle horrible femme ! murmurait Nâdénnka, chaque fois qu'Ôlga passait à la hauteur de notre voiture. Qu'elle est horrible ! Elle est aussi méchante que belle… Combien y a-t-il de temps que vous fûtes son garçon d'honneur ? Elle n'a pas eu encore le temps d'user une paire de souliers et, déjà, elle se carre dans la soie et se pare de diamants qui ne sont pas à elle… Une si brusque métamorphose n'est pas croyable. Elle aurait dû, avant de laisser paraître de pareils instincts, attendre au moins un an ou deux…

– La hâte de vivre ! soupirai-je. Elle n'a pas le temps d'attendre !

– Et savez-vous ce que devient son mari ?

– Il paraît qu'il boit.

– Oui… Papa, avant-hier, se trouvait en ville et l'a vu passer en fiacre, nu-tête, la tête inclinée, de la boue au visage… Cet homme est perdu !… Une pauvreté terrible, dit-on. Pas de quoi manger, le loyer non payé… La pauvre petite Sâcha reste des journées entières à jeun… Papa a raconté tout cela au comte, mais vous connaissez le comte… Il est bon, honnête, mais n'aime pas à réfléchir à quoi que ce soit et à raisonner. « Je lui enverrai cent roubles, » a-t-il dit. Et, en effet, il les

lui a envoyés… Il me semble que rien ne pouvait blesser davantage Ourbènine que cet envoi. Cette aumône l'outragera ; il se mettra à boire encore plus…

– Oui, dis-je, le comte est stupide. Il aurait pu envoyer cet argent par mon intermédiaire et comme venant de moi.

– Il n'avait pas le droit de lui envoyer d'argent !… Ai-je le droit de vous nourrir si je vous étrangle et si vous me haïssez ?

– C'est vrai.

Nous nous tûmes et réfléchîmes… L'idée du sort d'Ourbènine me fut toujours pénible. À présent que caracolait sous mes yeux la femme qui l'avait ruiné, cette idée évoqua en moi toute une série de tristes pensées… Que deviendrait-il, lui et ses enfants ? Et sa femme, au bout du compte, comment finirait-elle ? En quelle fange morale ce comte débile et pitoyable achèverait-il sa vie ?

Près de moi était assis un être particulièrement bon et digne d'estime… Je n'ai connu dans notre district que deux personnes que je pusse aimer et estimer, et les seules qui eussent le droit de me tourner le dos, parce qu'elles étaient supérieures à moi… C'étaient Nadéjda Kalînine et le docteur Pâvel Ivânovitch… Quel sort les attendait, eux aussi ?

– Nadéjda Nicolâèvna, lui dis-je, je vous ai, sans le vouloir, causé beaucoup de mal, et moins que quiconque j'ai le droit de compter sur votre franchise. Pourtant, je vous jure que personne ne vous comprend aussi bien que moi. Votre douleur est la mienne, votre malheur le mien… Si je vous pose une question, ne croyez pas que ce soit par vaine curiosité. Dites-moi, ma chère, pourquoi vous autorisez ce pygmée de comte à s'approcher de vous ? Qui vous empêche de le chasser et de ne pas prêter l'oreille à ses ignobles amabilités ?… Se laisser faire la cour par lui n'honore pas une femme comme il faut. Pourquoi donnez-vous, à toutes ces cancanières, le prétexte de mettre votre nom à côté du sien ?

Nâdénnka me regardait de ses yeux clairs, et, voyant de la franchise sur mon visage, souriait gaiement.

– Que disent-elles donc ? demanda-t-elle.

– Elles assurent que votre père et vous aguichez le comte, et que,

en définitive, il vous mène par le bout du nez.

– Si elles connaissaient le comte, elles ne parleraient pas ainsi, dit Nâdénnka, rougissant. Ces cancanières éhontées se sont habituées à ne voir que le mal… Le bien les dépasse.

– Vous avez trouvé du bien en lui ?

– Oui, j'en ai trouvé ! Vous devriez savoir le premier que je ne l'aurais pas toléré près de moi si je n'étais assurée de ses intentions honnêtes.

– Ainsi, vous en êtes déjà aux intentions honnêtes ?… C'est aller vite… Et de quel profit vous sont ces intentions-là ?

– Vous voulez le savoir ? (Et, ce disant, ses yeux brillèrent.) Les cancanières ne mentent pas : je veux l'épouser. Ne faites pas une mine si étonnée et ne souriez pas. Vous direz qu'il est malhonnête de se marier sans amour, etc. On l'a dit mille fois mais… que faire ? Se sentir, en ce bas monde, un meuble inutile est chose trop pénible. Il est angoissant de vivre sans but. Lorsque cet homme, que vous détestez tant, aura fait de moi sa femme, ma vie aura une raison d'être. Je l'amenderai, le déshabituerai de boire. Je lui apprendrai à travailler… Voyez-le : il n'a pas figure humaine, et j'en ferai un homme !

– Et patati, et patata !… lui dis-je. Vous sauvegarderez son énorme fortune et ferez de bonnes œuvres… Tout le district vous bénira et verra en vous un ange, envoyé pour la consolation des malheureux… Vous deviendrez mère et élèverez ses enfants… Oui, c'est là un gros problème !… Vous êtes fille d'esprit, mais vous raisonnez comme un collégien…

– Que mon idée ne vaille rien, soit ridicule et naïve, du moins j'en vivrai… Sa force me rendra bien portante et gaie… Ne me désillusionnez pas. Peut-être m'en désenchanterai-je, mais pas maintenant… Après seulement… plus tard… dans un lointain avenir… Laissons cette conversation !

– Encore une question indiscrète : vous vous attendez à ce qu'il vous demande en mariage ?

– Oui… D'après un mot qu'il m'a envoyé aujourd'hui, mon sort se décidera ce soir… Ce soir même… Il m'écrit qu'il a quelque chose de

très important à me dire… De ma réponse, dit-il, dépendra le bonheur de toute sa vie…

– Merci de votre franchise, lui dis-je.

Pour moi le vrai sens du billet reçu par Nâdénnka était clair. Une ignoble proposition attendait la malheureuse jeune fille… Je résolus de la lui éviter.

– Nous voici dans notre bois, dit le comte, s'approchant de notre phaéton. Ne voulez-vous pas, Nadéjda Nicolâévna, faire une halte ?

Et, sans attendre sa réponse, il frappa dans ses mains, et, de sa petite voix grêle, comme fêlée, ordonna tout haut :

– Halte !

Nous nous installâmes à la lisière du bois. Le soleil, caché derrière les aulnes, ne peignait d'un pourpre doré que leurs sommets et jouait sur la croix de l'église comtale que l'on apercevait au loin. Au-dessus de nous volaient des crécerelles effrayées et des loriots. Un moujik, tirant un coup de feu, inquiéta encore plus le monde ailé. Un bruyant concert d'oiseaux s'éleva. Au printemps et l'été, un pareil concert a son charme, mais, à l'approche de l'automne, il irrite les nerfs.

Du fourré s'exhalait la fraîcheur du soir. Le nez des dames bleuit, et le comte, sensible au froid, se mit à se frotter les mains. On sentit fort à propos la chaleur du samovar et le tintement du service à thé. Kouzma-le-borgne, soufflant et s'embarrassant dans l'herbe haute, apporta une caisse de cognac. Nous nous disposâmes à nous réchauffer.

Une longue promenade à l'air vif aiguise l'appétit, et un dos d'esturgeon, du caviar, des perdreaux rôtis et autres provendes caressent le regard comme des roses en un matin de printemps.

– Tu as de l'esprit, aujourd'hui, dis-je au comte en me coupant une large tranche d'esturgeon ; plus d'esprit que jamais. Il est difficile d'en avoir davantage…

– C'est le comte et moi qui avons organisé tout cela, dit Kalînine avec un rire bête, clignant des yeux sur les cochers, qui sortaient des voitures des couffes contenant des hors-d'œuvre, du vin et de la vaisselle. Le pique-nique va être magnifique… À la fin, il y aura du

champagne…

La figure du juge luisait d'une joie plus grande que jamais. Ne pensait-il pas que, ce soir même, la demande allait être faite à sa fille ? N'était-ce pas pour cela qu'il s'était approvisionné de champagne pour boire à la santé du jeune couple ? Je le regardais attentivement, mais, comme toujours, ne lisais rien autre chose en lui qu'une insouciante satisfaction, la stupide impatience et la satiété.

Nous nous jetâmes joyeusement sur les hors-d'œuvre. Deux personnes seulement, Ôlga et Nâdénnka Kalînine, restaient indifférentes au luxe culinaire étalé devant nous sur des tapis. La première, se tenant à l'écart, appuyée au dossier d'un phaéton, regardait sans bouger la gibecière du comte, jetée à terre, avec sa bécasse blessée. Elle regardait les soubresauts du pauvre oiseau et semblait attendre sa mort.

Nâdia, assise à côté de moi, regardait indifféremment les bouches qui mâchaient. « Quand donc tout cela finira-t-il ? » disaient ses yeux fatigués.

Je lui offris un petit pain au caviar. Elle me remercia et le mit auprès d'elle. Évidemment, elle n'avait pas goût à manger.

– Ôlga Nicolâèvna, cria le comte à Ôlga, pourquoi ne vous asseyez-vous pas ?

Ôlga ne répondit rien, et, toujours immobile comme une statue, regardait l'oiseau.

– Qu'il y a des gens durs ! dis-je en m'approchant d'elle. Pouvez-vous, étant femme, regarder souffrir cette bête ? Vous feriez mieux d'ordonner de l'achever.

– Les autres souffrent, qu'elle souffre aussi ! dit-elle, sans me regarder et fronçant les sourcils.

– Qui donc souffre ? demandai-je.

– Laisse-moi la paix ! souffla-t-elle. Je ne suis disposée aujourd'hui à parler ni à toi, ni à ton idiot de comte. Va-t'en !

Elle leva sur moi des yeux pleins de colère et de larmes. Elle était pâle, ses lèvres tremblaient.

– Quel changement de ton ! dis-je, soulevant le carnier et achevant l'oiseau. J'en suis effrayé ! Absolument effrayé !

– Je te dis de me ficher la paix ! Je n'ai pas l'humeur à plaisanter !

– Qu'as-tu donc, la belle ?

Ôlga me dévisagea et se détourna.

– C'est de ce ton, fit-elle, que tu parles aux femmes vénales et perverses !… C'est ainsi que tu me considères !… Eh bien ! va trouver les autres…, tes saintes !… Je suis pire et plus ignoble qu'elles… Déjà, quand tu te trimballais avec cette vertueuse Nâdénnka, tu craignais de me regarder. Allons, va les trouver ! Que fais-tu ici ? Vas-y !

– Oui, lui dis-je, sentant la colère me monter peu à peu, tu es plus ignoble que les autres et pire ! Oui, tu es perverse et vénale.

– Je me souviens comment tu m'as proposé ton argent maudit… Je ne comprenais pas ; maintenant je comprends…

La colère m'envahit, aussi violente que l'amour qui, jadis, avait surgi en moi pour la jeune fille en rouge… Mais quelle pierre serait demeurée indifférente !… Je voyais une beauté jetée dans la boue par le sort implacable. Il n'avait épargné ni sa jeunesse, ni sa joliesse, ni sa grâce. Maintenant, alors que cette femme me paraissait plus belle que jamais, je sentais quelle perte faisait en elle la nature, et une lancinante fureur contre l'ordre des choses remplissait mon âme…

Dans la colère, je ne sais pas me contenir. Je ne sais ce que j'aurais encore pu dire à Ôlga si elle ne m'eût tourné le dos et ne se fût éloignée… Elle se dirigea lentement vers les arbres, et, bientôt, disparut derrière eux… Il me semble qu'elle pleurait…

J'entendis un toast de Kalînine :

– Mesdames et messieurs ! En ce jour où nous nous réunissons… pour nous unir… nous sommes ici au complet, nous connaissant tous… Nous nous divertissons en tout… et, de cette union, depuis longtemps souhaitée, nous ne sommes redevables à personne d'autre… qu'à notre flambeau… à l'étoile de notre gouvernement… comte, ne rougissez pas !… Les dames comprennent de qui je parle ! Hé ! hé !

hé !… Alors, continuons… Comme, donc, nous sommes redevables de tout cela à notre éclairé et jeune… jeune… comte Karnièiév,… je propose de faire ce brinde à la santé de… Mais quelqu'un vient !… Qui est-ce ?

Vers notre clairière, se dirigeant vers la maison du comte, roulait une calèche.

– Qui cela peut-il être ? fit le comte, étonné, braquant sa jumelle du côté de la calèche. Hum… c'est étrange !… Ce doit être des passants… Mais non !… Je vois la figure de Gaëtan Casimîrovitch… Avec qui est-il ?

Et soudain, comme si quelque chose l'eût piqué, le comte bondit… Son visage se couvrit d'une pâleur mortelle ; sa jumelle tomba de ses mains. Ses yeux couraient comme ceux d'un rat, et, suppliants, s'arrêtaient tantôt sur moi, tantôt sur Nâdia… Presque personne ne remarqua sa confusion, car l'attention générale était saisie par la voiture qui avançait.

– Sériôja, une minute ! me dit-il, en me saisissant le bras et me tirant à part. Mon ami, je t'en supplie en ami, comme le meilleur des hommes… ni questions, ni regards interrogateurs, ni surprise !… Je te conterai tout… Aucun point ne restera secret… C'est, dans ma vie, un si grand malheur !… Si grand que je ne puis te l'exprimer !… Tu sauras tout ; mais, pour l'instant, ne me questionne pas ! Aide-moi !

Cependant, la calèche approchait de plus en plus… Elle s'arrêta enfin, et le stupide secret du comte devint la possession de tout le district. De la voiture sortit, soufflant et souriant, Pchékhôtsky, vêtu d'un costume neuf en tussor. Derrière lui descendit légèrement une jeune dame d'environ vingt-trois ans. C'était une grande blonde, bien faite, aux traits réguliers, mais peu sympathiques, et aux yeux bleus. Je ne me souviens que de ses yeux inexpressifs, de son nez poudré, d'une magnifique robe lourde, et de plusieurs bracelets massifs à chacun de ses bras. L'odeur du serein et celle du cognac cédèrent la place à l'odeur tenace de certains parfums.

– Que vous êtes en grand nombre, ici ! dit l'inconnue en un russe estropié. Ce doit être très amusant ! Bonjour, Alexis !

Elle s'approcha du comte, lui tendant la joue.

Le comte l'embrassa vite et regarda ses hôtes d'un air suppliant.

– Ma femme, marmonna-t-il,… que je vous présente !… Et voici, Zôssia, mes bonnes connaissances… Hum ! Voilà que je tousse.

– Moi, j'arrive, dit la comtesse… Gaëtan me conseillait de me reposer ; mais à quoi bon quand j'ai dormi toute la nuit ? Je préfère, lui dis-je, aller à la chasse… Je me suis habillée et suis partie… Gaëtan, mes cigarettes ?

Pchékhôtsky accourut vers elle et lui tendit un porte-cigarettes en or.

– C'est mon beau-frère… continua à marmotter le comte, indiquant le Polonais… Aide-moi donc… fit-il en me poussant le coude… Sauve-moi, je t'en prie !

On dit que Kalînine se trouva mal et que Nâdia, voulant venir à son secours, ne put pas se lever. On dit que nombre de personnes se dépêchèrent de gagner leurs voitures et partirent. Tout cela, je ne l'ai pas vu. Je me souviens que je me dirigeai vers la forêt, et, cherchant un sentier, sans regarder en avant, je m'acheminai là où mes pieds me menaient…

(Ici, dans le manuscrit de Kamychov, sont rayées 14 *lignes…* A. T.).

À mes souliers adhéraient des mottes d'argile ; j'étais couvert de boue quand je sortis du bois… Il m'avait fallu sans doute traverser un ruisseau ; mais je ne me rappelle pas ce détail… Je me sentais las et rendu, littéralement comme si l'on m'eût roué de coups de bâton. Il fallait me rendre au logis du comte, y prendre Zorka et partir… Mais je ne le fis pas. Je rentrai chez moi à pied. Je ne pouvais voir ni le comte, ni sa maudite demeure…

(En cet endroit du manuscrit est dessinée à l'encre une jolie tête de femme, aux traits altérés de frayeur. Tout ce qui était écrit au-dessous est soigneusement rayé. Le haut de la page suivante l'est aussi, et, à travers une tache d'encre compacte, on ne peut distinguer qu'un mot : « la tempe ». – A. T.).

Ma route longeait le lac. Le monstre liquide commençait à mugir son chant du soir. De hautes vagues, aux crêtes blanches, couvraient son immense surface. Le vent froid et humide me perçait jusqu'aux os. Sur la gauche, le lac en courroux, et, à droite, le murmure monotone de la forêt morose. Je me sentais seul à seul avec la nature comme en

une confrontation. Il me semblait que toute sa colère, tout ce bruit et le mugissement n'étaient que pour moi. J'aurais peut-être, en d'autres circonstances, ressenti de la peur, mais je remarquai à peine alors les géants qui m'entouraient. Qu'était la colère de la nature, comparée à la tempête qui bouillonnait en moi ?…

(Ici, aussi, barré. – A. T.).

Arrivé chez moi, je tombai tout habillé sur mon lit.

– Tu t'es encore baigné tout habillé dans le lac, effronté, grogna Polycarpe, m'enlevant mes habits trempés et boueux. Encore de la peine pour moi ! Un gentilhomme, instruit, et plus sale qu'un ramoneur… Je ne sais ce que l'on vous apprenait à la Niversité !

Ne supportant ni voix, ni visage humains, je voulus crier à Polycarpe de me laisser tranquille, mais la parole s'arrêta dans ma gorge. Ma langue était aussi faible que le reste de mon corps. Aussi torturant que ce fût, il fallut laisser Polycarpe m'enlever tout, même mon linge traversé.

– Si du moins il se tournait ! grommelait le domestique, me virant d'un côté sur l'autre comme un toton… Dès demain, je demande mon compte !… Je ne reste à aucun prix ! C'en est assez, bête que je suis ! Que je sois englouti si je reste !

Le linge propre et chaud ne me réchauffa pas, ni ne m'apaisa. Je tremblais si fort de colère et d'effroi que mes dents claquaient. Incompréhensible était ma frayeur. Mon avenir n'était pas limpide, mais on pouvait dire avec grande probabilité que rien ne me menaçait et qu'aucun nuage noir ne se dessinait à l'horizon. La mort n'était pas proche ; je ne craignais pas les maladies et ne donnais aucune attention à mes malheurs personnels… Que redoutais-je donc et pourquoi claquais-je des dents ?

Je ne comprenais pas non plus ma colère…

Le « secret » du comte ne pouvait guère me faire de peine. Je ne me souciais ni du comte, ni du mariage qu'il m'avait caché. Restait à expliquer mon état d'âme par un détraquement nerveux, par la fatigue. J'étais incapable de toute autre explication.

Polycarpe sorti, je ramenai mon drap sur ma tête, tâchant de m'endormir. Tout était calme et noir… Le perroquet, agité, tournait

dans sa cage et j'entendais dans la chambre de Polycarpe, le bruit cadencé de l'horloge ; partout ailleurs la paix et le silence. La fatigue prenant le dessus, je commençai à m'endormir… Je sentais un certain poids me quitter petit à petit et les images odieuses se fondre dans un vague brouillard. Je me rappelle que je commençai même à rêver. Je flânais à Pétersbourg, sur la perspective Nevsky, par une claire matinée et regardais les magasins.

Mon âme était légère, joyeuse… La conscience que j'étais loin de la campagne et du domaine du comte m'inclinait plus encore à une humeur agréable et paisible… Je m'arrêtai devant le plus bel étalage et regardai les chapeaux de dames… Toutes les formes m'en étaient connues. Dans l'une je voyais Ôlga, dans l'autre Nâdia, dans une troisième la tête de la blonde Zôssia, nouvellement arrivée… Sous les chapeaux souriaient leurs figures. Quand je voulus leur parler elles se fondirent toutes trois en une seule personne, grande et rouge… qui, tout à coup, remua les yeux et me tira la langue… Quelqu'un, derrière moi, me serra le cou… « Le mari a tué sa femme ! » cria la figure rouge…

Je tressaillis, poussai un cri et sautai précipitamment de mon lit. Mon cœur battait violemment ; une sueur froide perlait à mon front.

– Le mari a tué sa femme ! répéta mon perroquet. Donne-moi du sucre ! Que vous êtes bêtes ! Idiots !

« C'est le perroquet, » me tranquillisai-je en me recouchant. Dieu soit loué !… Un grondement monotone retentit. La pluie battait le toit. Les nuages que j'avais vus à l'ouest, quand je longeais le lac, couraient maintenant tout le ciel. Un éclair brilla faiblement et illumina le portrait de feu Pospièlov… Au-dessus de ma tête, le tonnerre se mit à rouler…

« C'est le dernier orage de l'été, » pensai-je.

Il me souvint d'un des premiers… Un même tonnerre tonnait dans la forêt, le jour où, pour la première fois, je visitai la maisonnette forestière. Assis près de la fenêtre, la jeune fille en rouge et moi, nous regardions les pièces que l'éclair illuminait… La peur brillait dans les yeux de la belle créature. Sa mère avait été tuée par la foudre, me disait-elle, et elle avait soif d'une mort sensationnelle. Elle voulait s'habiller comme les plus riches personnes du district. Elle sentait que le luxe de la parure irait à sa beauté. Et, consciente et fière de sa vaine grandeur, elle voulait monter sur la Tombe de pierres et y mourir…

Son rêve s’est réa… bien que pas sur la Tombe…

(*Ici, malheureusement, encore des ratures, faites par Kamychov, non pas au moment où il écrivait, mais plus tard. Je leur donnerai, tout à la fin du récit, une attention particulière.* – A. T.*)*.

Ayant perdu tout espoir de m’endormir, je me levai et m’assis au bord de mon lit. Le doux murmure de la pluie se changea peu à peu en un grondement furieux que j’aimais autrefois quand mon âme était libre de frayeur et de rage… À présent, au contraire, il me paraissait lugubre.

– Le mari a tué sa femme ! cria le perroquet.

Ce fut sa dernière phrase… Ayant fermé les yeux par peur pusillanime, je tâtai la cage dans l’obscurité et la poussai brusquement…

– Que les diables t’emportent ! criai-je en entendant le bruit de la cage qui tombait et un piaulement aigu de l’oiseau.

Pauvre et noble perroquet ! La chute de la cage lui coûta cher. Le lendemain, la cage ne contenait plus qu’un cadavre. Pourquoi l’avoir tué ? Si sa phrase favorite me rappel…

(*Ici est biffée, presque sans aucun ordre, presque toute une page. Il n’en est subsisté que quelques mots, qui ne donnent aucune clef pour retrouver ce qui est effacé.* – A. T.).

La mère de mon prédécesseur, en me cédant son logement, m’avait fait payer le mobilier et jusqu’à des photographies de gens inconnus. Mais elle n’avait pas pris un copek pour le perroquet. La veille de son départ, elle fit, durant toute la nuit, ses adieux à son noble oiseau. Je me souviens de ses plaintes et des larmes dans lesquelles elle me pria de garder son ami jusqu’à son retour. Je lui donnai ma parole que le perroquet n’aurait qu’à se louer de moi. Or, cette parole je ne l’ai pas tenue. J’ai tué l’oiseau. Je m’imagine ce que dirait la vieille en apprenant le sort du bavard !…

XX

On frappa doucement à ma fenêtre. Ma petite maison était une des dernières de la rue, et un coup heurté à la fenêtre n'était pas chose rare, surtout par mauvais temps lorsque les passants cherchent un abri. Mais, cette fois-ci, ce n'étaient pas des passants.

M'étant approché et ayant attendu le feu d'un éclair, j'aperçus la sombre silhouette d'un homme de haute taille. Il était devant la fenêtre et semblait crispé de froid. J'ouvris, et demandai :

– Qui est là ? Que me veut-on ?

– Serge Pétrôvitch, dit la voix plaintive d'un homme transi et effrayé, c'est moi ! Je viens vous trouver, mon cher…

Je reconnus, à ma grande surprise, la voix et la frêle silhouette du docteur Voznésssènki. Je ne comprenais pas la visite tardive de Cligne-de-l'œil qui mène une vie régulière et se couche avant minuit. Qui pouvait l'obliger à venir chez moi à deux heures du matin et par un si mauvais temps ?

– Que voulez-vous ? lui demandai-je en l'envoyant au diable du fond de mon âme.

– Excusez-moi. Je voulais frapper à la porte, mais, maintenant, votre Polycarpe dort comme un mort. J'ai décidé de frapper à votre fenêtre.

Pâvel Ivânovitch s'approcha plus près et balbutia quelque chose d'incompréhensible. Il tremblait et ressemblait à un ivrogne.

– Je vous écoute ! lui dis-je, perdant patience.

– Je vois que vous êtes fâché… Mais si vous saviez tout ce qui arrive, vous ne vous fâcheriez pas pour une aussi mince chose que votre sommeil interrompu… Ah ! on n'a pas envie de dormir, Seigneur ! Depuis trente ans que je vis, ce n'est qu'aujourd'hui que je me sens malheureux… vraiment malheureux, Serge Pétrôvitch !

– Mais qu'est-il donc arrivé ? Et en quoi cela me concerne-t-il ? Je tiens, moi-même, à peine debout.

– Serge Pétrôvitch ! balbutia Cligne-de-l'œil approchant de mon visage sa main mouillée par la pluie, homme honnête ! mon ami !…

Et j'entendis des sanglots d'homme ; le docteur pleurait.

– Pâvel Ivânovitch, lui dis-je, retournez chez vous ! Je ne puis vous parler maintenant. Je crains mon humeur et la vôtre ; nous ne nous comprendrions pas…

– Mon cher, me dit le docteur, d'une voix suppliante, épousez-la !

– Vous êtes fou ! lui dis-je en fermant la fenêtre.

Le docteur, après le perroquet, fut le second être à souffrir de mon humeur. Je ne l'invitai pas à entrer et lui fermai la fenêtre au nez : deux grossièretés impardonnables pour lesquelles j'eusse brisé toutes les fenêtres du monde et provoqué en duel même une femme.

Mais Cligne-de-l'œil, paisible et bénin, n'avait aucune notion de duel et ne savait pas ce que c'est que se fâcher. À la lueur d'un éclair, je regardai la fenêtre deux minutes après, et l'aperçus courbé. Sa mine était suppliante, expectante : celle d'un mendiant qui quémande l'aumône. Le docteur attendait apparemment que je ne lui tinsse plus rigueur et lui permisse de parler.

Ma conscience, par bonheur, se mit en branle. Je me pris en pitié, déplorant que la nature eût pu loger en moi tant de cruauté et de lâcheté. Mon âme basse était aussi sèche que mon corps était sain[10].

Je m'approchai de la fenêtre et l'ouvris.

– Entrez ! lui dis-je.

– Pas le temps ! Toute minute est précieuse. La pauvre Nâdia s'est empoisonnée et son médecin ne doit pas la quitter… À peine a-t-on pu la sauver… N'est-ce pas là un malheur ? Et vous pouvez ne pas écouter et me fermer votre fenêtre ?…

– Cependant elle vit ?

– On ne parle pas sur ce ton-là des malheureux, mon ami ! Qui

aurait pu penser que cette nature intelligente et honnête eût voulu quitter la vie pour un individu comme le comte ! Ah ! mon ami, pour le malheur de l'humanité les femmes ne peuvent pas être parfaites ! Aussi intelligente soit une femme, de quelques perfections soit-elle dotée, il est en elle un petit rien qui l'empêche de vivre, elle et les gens… Tenez, Nâdia, par exemple ! Pourquoi a-t-elle fait cela ?… De l'amour-propre ! pas autre chose. Un amour-propre maladif ! Pour vous piquer, elle a eu l'idée d'épouser le comte… Elle ne voulait ni son argent, ni son titre… Elle ne voulait satisfaire que son monstrueux amour-propre… Et, soudain, un échec ! Vous savez que sa femme arriva…, le comte se trouve être marié !… Et l'on prétend que les femmes savent souffrir mieux que les hommes !… Où la prendre cette grande endurance, si une cause, aussi minime, les oblige à se saisir d'allumettes phosphorées ?… Il n'y a plus là d'endurance ; c'est de l'inanité.

– Vous allez prendre froid.

– Il s'agit bien de cela… Ces yeux, cette pâleur… ah !… À son amour malheureux, à cette vaine tentative de vous causer du dépit, s'est ajouté ce suicide manqué… Il est difficile de se figurer un plus grand malheur… Mon cher, s'il vous reste une goutte de pitié… si… si vous la voyiez… allons, pourquoi ne viendriez-vous pas chez elle ? Vous l'avez aimée !… Si vous ne l'aimez plus, pourquoi ne pas lui sacrifier un peu de votre liberté ? Une vie humaine a du prix ; on peut, pour elle, tout donner… Sauvez une vie !

On frappa si violemment à ma porte que je tressaillis. Le sang afflua à mon cœur. Je ne crois pas aux pressentiments, mais, cette fois-ci, mon alarme n'était pas vaine… On frappait à la porte de la rue.

– Qui est là ? criai-je par la fenêtre.

– Une lettre pour vous.

– Que me veut-on ?

– Votre Noblesse, le comte vous envoie une lettre. On a tué quelqu'un.

Une forme noire, empaquetée dans une peau de mouton, s'approcha de ma fenêtre, et, maugréant contre le temps qu'il faisait, me tendit une lettre… Je m'éloignai vite, allumai une bougie et lus ce qui suit :

« Pour l'amour de Dieu, oublie tout au monde et viens *tout de suite*. Ôlga a été tuée. J'ai perdu la tête et vais devenir fou… À toi, A. K. »

Ôlga tuée ! À cette phrase laconique, tout tourna dans ma tête et la nuit se fit dans mes yeux… Je m'assis sur mon lit, et, n'ayant plus la force de rassembler mes idées, je laissai tomber mes bras…

– C'est vous, Pâvel Ivânovitch ? dit la voix du paysan messager, s'adressant au docteur. J'allais également passer chez vous. J'ai aussi une lettre pour vous…

Cinq minutes après, Cligne-de-l'œil et moi, assis dans une voiture fermée, nous nous dirigions vers le domaine du comte. Sur la voiture, battait la pluie ; devant nous s'enflammaient à tout instant d'aveuglants éclairs. On entendait le rugissement du lac…

XXI

Le dernier acte du drame commençait et deux de ceux qui y avaient été mêlés partaient pour voir un tableau déchirant.

– Que pensez-vous qui nous attend ? demandai-je en route au docteur.

– Je ne pense rien… ne sais rien…

– Moi, de même.

– Hamlet déplorait un jour que le Maître de la terre et du ciel eût défendu le péché de suicide ; moi, je déplore aujourd'hui que le sort m'ait fait médecin ; je le déplore profondément !…

– Je crains d'avoir à déplorer moi aussi d'être juge d'instruction, lui dis-je. Si le comte n'a pas confondu un suicide et un meurtre, et si vraiment Ôlga a été tuée, que vont endurer mes pauvres nerfs ?

– Vous pouvez vous récuser…

Je regardai curieusement le docteur, et, naturellement, en raison de l'obscurité, ne vis rien… D'où prenait-il que je *pouvais* me récuser en cette affaire ? J'avais été l'amant d'Ôlga, mais, sauf Ôlga en personne, et peut-être aussi Pchékhôtsky, qui pouvait le savoir ?

– Pourquoi pensez-vous que je pourrais me récuser ? demandai-je.

– Comme ça… Vous pouvez être malade, donner votre démission… Tout cela ne serait pas malhonnête, puisqu'il y aura toujours quelqu'un pour vous remplacer, tandis qu'un médecin… est dans de tout autres conditions…

« Rien que pour cela ? » pensai-je.

La voiture, après une longue et exécrable route sur un sol argileux, s'arrêta enfin au perron. Les deux fenêtres, au-dessus de lui, étaient vivement éclairées. De celle de droite, au fond, qui donnait sur la chambre d'Ôlga, filtrait une faible lumière. Les autres fenêtres

formaient des taches noires. Sur l'escalier, nous rencontrâmes la Chouette. Elle me regarda de ses yeux pénétrants et son visage ridé se plissa en un sourire méchant et railleur.

« Vous allez en avoir une surprise ! » disaient ses yeux.

Elle croyait sans doute que nous venions faire la fête, et que nous ignorions que, dans la maison, fût arrivé un malheur.

– Je la recommande à votre attention ! dis-je à Pâvel Ivânovitch, en faisant sauter le bonnet de la vieille et découvrant une tête absolument chauve. Cette sorcière, mon âme, a quatre-vingt-dix ans. Si jamais nous avions à faire ensemble l'autopsie de ce sujet, nos opinions différeraient diamétralement. Vous trouveriez une atrophie sénile du cerveau, et, moi, je vous démontrerais que c'est l'être le plus intelligent et le plus malin du district… un diable en jupons !

Entrant dans le grand salon, je fus stupéfait. Le tableau que j'y trouvai était fort inattendu. Toutes les chaises et les canapés étaient occupés par des gens… Dans les coins, et auprès des fenêtres, il y avait aussi des groupes…

D'où pouvaient sortir ces gens-là ? Si quelqu'un m'avait dit d'avance que je les rencontrerais à cette heure, j'aurais éclaté de rire. Combien incroyable et déplacée était leur présence dans la maison du comte au moment où, dans une des chambres, gisait Ôlga, peut-être agonisante ou morte !

Tous ces gens, c'était le chœur des tziganes de Karpov du restaurant « Londres » : le chœur dont les lecteurs ont fait connaissance dans un de mes premiers chapitres.

Quand j'entrai, ma vieille connaissance, Tîna, se détacha d'un des groupes et, en me voyant, poussa un cri de joie. Un sourire s'épandit sur sa figure pâle et basanée quand je lui tendis la main, et des larmes jaillirent de ses yeux quand elle voulut me dire quelque chose… Les larmes l'empêchaient de parler et je n'obtins d'elle aucun son… Je m'adressai à d'autres tziganes ; ils m'expliquèrent leur présence de la façon qui va suivre.

Le comte leur avait envoyé le matin un télégramme enjoignant au chœur, au complet, de se trouver sans faute au château le soir, à neuf heures.

Obéissant à l'ordre, ils avaient pris le train, et, à huit heures, étaient déjà dans la salle.

– Nous espérions procurer du plaisir à Son Excellence et à tous ses convives… nous savions tant de romances nouvelles… et tout d'un coup…

Tout d'un coup accourut un paysan à cheval qui annonça qu'à la chasse avait eu lieu un assassinat brutal, et qui ordonna de préparer un lit pour Ôlga Nicolâèvna. On ne crut pas ce paysan, qui était ivre « comme un porc » ; mais lorsque, dans l'escalier, on entendit du bruit, et que, à travers le grand salon, on transporta un corps noir, il n'y eut plus de doute…

– Et maintenant, concluaient les tziganes, nous ne savons que faire. Rester, nous ne le pouvons pas… Là où un prêtre est appelé, les gens joyeux doivent plier bagage… De plus, nos chanteuses sont inquiètes et ne font que pleurer… Elles ne peuvent rester dans une maison où il y a un mort… Il nous faut partir, mais on ne veut pas nous donner de chevaux pour nous rendre à la gare. Monsieur le comte est au lit, malade ; il ne laisse personne entrer chez lui. Les domestiques, quand nous leur demandons des chevaux, répondent par des railleries… Nous ne pouvons pourtant pas partir à pied par un temps pareil et une nuit si noire… Les domestiques sont, d'ailleurs, horriblement grossiers. Lorsque nous leur avons demandé d'allumer pour nos dames un samovar, ils nous ont envoyés au diable…

Toutes ces plaintes se terminèrent par une supplique larmoyante à ma générosité. Ne pourrais-je pas leur procurer des voitures pour que les tziganes eussent le moyen de quitter cette maison « maudite » ?

– Si les chevaux ne sont pas harassés et les cochers envoyés de côté et d'autre, vous partirez, leur dis-je. J'en donnerai l'ordre.

À ces pauvres gens, en costumes de pitres, aux manières pimpantes, et habitués à faire les plaisants, des faces de carême et des poses abattues n'allaient pas du tout. Ma promesse de les faire conduire à la gare les ranima un peu. Les marmottements des hommes se changèrent en conversations à haute voix, et les femmes cessèrent de pleurer…

Arrivé, après cela, par une enfilade de chambres, non éclairées, dans le cabinet du comte, j'aperçus un tableau attendrissant.

Près d'un samovar chuchotant étaient assis Zôssia et son frère… Zôssia, vêtue d'une blouse légère, avec toujours les mêmes bracelets, respirait des sels, et, d'un air alangui et dégoûté, buvait du thé… Ses yeux avaient pleuré… L'épisode de la chasse avait sans doute fortement dérangé ses nerfs et gâté pour longtemps son humeur. Pchékhôtsky, avec son immuable visage de bois, buvait à grandes gorgées son thé à la soucoupe, en causant avec sa sœur. À en juger par son expression, il la tranquillisait et la persuadait de ne pas pleurer.

Je trouvai, comme on le pense, le comte dans les sentiments les plus désordonnés. Cet homme chétif et malade avait maigri et s'était affaissé plus que jamais. Il était pâle et ses lèvres tremblaient comme s'il avait la fièvre. Un mouchoir blanc, d'où s'exhalait une âcre odeur de vinaigre, enveloppait sa tête. À mon entrée, il sauta à bas du sofa sur lequel il était étendu, et, ramenant sur lui les pans de sa robe de chambre, courut à moi.

– Ah ! ah !… fit-il, tremblant et s'engouant. Eh bien ?

Et, émettant quelques sons indéterminés, il m'entraîna, me tirant par la manche, vers le sofa, et quand j'y fus assis, il se serra comme un petit chien contre moi et se mit à me conter ses peines.

– Qui pouvait s'attendre à cela, hein ? Attends, mon chéri, je me couvre d'un plaid… J'ai la fièvre… Elle a été tuée, la pauvre ! Et tuée de quelle façon barbare ! Elle respire encore, mais le médecin du zemstvo[11] affirme qu'elle mourra dans la nuit. Affreuse journée ! Cette… que le diable l'emporte !… ma femme arrive sans rime ni raison… C'est ma plus malheureuse faute ! On m'a marié, Sériôja, à Pétersbourg, quand j'étais ivre ! Je te l'ai caché ; j'en avais honte. Elle est arrivée, et tu peux la voir… Regarde-la et punis-moi !… Ô maudite faiblesse ! Sous l'impression du moment et le feu de l'alcool, je suis capable de faire n'importe quoi. L'arrivée de ma femme fut le premier agrément ; ce scandale avec Ôlga est le second… J'attends le troisième… Je sais qu'il arrivera… Je le sais !… J'en deviendrai fou…

Après avoir sangloté, avalé trois petits verres de vodka, et s'être traité d'âne, de chenapan et d'ivrogne, le comte, d'une langue que l'émotion embarrassait, raconta le drame arrivé à la chasse.

Il me conta à peu près ceci :

Vingt ou trente minutes après mon départ, lorsque se calmait un

peu la surprise causée par l'arrivée de Zôssia, et lorsque, après avoir fait connaissance avec l'assistance, elle commençait à se poser en maîtresse de maison, la compagnie entendit soudain un cri perçant, déchirant.

Ce cri venait du côté du bois, et l'écho le répéta à peu près quatre fois. C'était un cri si insolite que les gens qui l'entendirent se levèrent aussitôt ; les chiens se mirent à aboyer et les chevaux dressèrent les oreilles. Si peu naturel que fût ce cri, le comte crut y reconnaître un cri de femme… On y sentait le désespoir et l'effroi… Ainsi doivent crier les femmes qui voient des fantômes, ou la mort subite d'un enfant… Inquiets, les convives et le comte s'entre-regardèrent… Trois minutes régna un silence funèbre.

Tandis que les maîtres se regardaient en silence, les cochers et les domestiques coururent vers l'endroit où l'on avait entendu crier. Le premier messager du malheur fut le vieux valet de chambre Ilya. Ilya accourut à la lisière du bois, et, pâle, les pupilles dilatées, voulut parler ; mais l'essoufflement et l'émotion l'en empêchèrent longtemps. Enfin, se maîtrisant et se signant, il dit :

– On a tué la dame !

Quelle dame ? Qui l'a tuée ? Mais Ilya ne répondit pas à ces questions.

Le second messager fut un homme que l'on n'attendait guère dans ce rôle et dont l'apparition surprit terriblement. Son apparition subite et son extérieur stupéfièrent. Lorsque le comte le vit et se souvint qu'Ôlga errait dans la forêt, son cœur se serra et ses jambes fléchirent sous le poids d'un pressentiment terrible.

C'était Piôtre Iègôrytch Ourbènine, l'ex-intendant de Karnièiév et le mari d'Ôlga. La compagnie entendit d'abord des pas lourds et un craquement de brindilles. Il semblait que, du bois, sortît un ours. Et bientôt apparut le corps massif du malheureux Piôtre Iègôrytch…

Débouchant de la forêt, et apercevant l'assemblée, il fit un pas en arrière et s'arrêta comme cloué au sol… Il fut près de deux minutes silencieux et immobile, et laissa ainsi le temps de l'examiner.

Il avait son veston gris habituel et un pantalon passablement usé. Il était sans chapeau et ses cheveux, trempés de sueur, collaient à son front et à ses tempes… Son visage, rouge d'ordinaire, et même souvent

violacé, était pâle… Son regard, égaré, était anormalement élargi. Ses lèvres et ses mains tremblaient…

Mais le fait le plus frappant, et qui, tout d'abord, attira l'attention des spectateurs terrifiés, ce furent ses mains ensanglantées. Ses deux mains et ses manchettes étaient couvertes d'une épaisse couche de sang, comme si on les eût lavées dans un bain de sang.

Après trois minutes de prostration, Ourbènine, comme s'il se réveillait, s'assit sur l'herbe, à la turque, et se mit à gémir. Les chiens, flairant quelque chose d'extraordinaire, l'entourèrent et aboyèrent. Regardant la compagnie de ses yeux troubles, Ourbènine se couvrit le visage de ses mains et tomba dans une nouvelle prostration…

– Ôlga ! Ôlga ! gémit-il, qu'as-tu fait ?

De sourds sanglots s'arrachèrent de sa poitrine et secouèrent les épaules du géant… Lorsqu'il enleva ses mains, on vit sur ses joues et son front du sang que ses mains y avaient étendu.

Arrivé là, le comte fit un geste accablé, but nerveusement un verre de vodka, et continua :

– Au delà, mes souvenirs s'embrouillent. Tout ce qui est arrivé m'a terrifié, tu peux te l'imaginer, au point que j'ai perdu la faculté de réfléchir. Je ne me souviens de rien de ce qui se passa ensuite… Je me rappelle que les hommes rapportèrent du bois un corps que recouvrait une robe déchirée et ensanglantée. Je ne pus le voir… On le monta dans la calèche et on l'emmena… Je n'entendis ni gémissements, ni pleurs… On affirme qu'on lui a enfoncé dans le flanc ce petit poignard qu'elle avait toujours sur elle… Tu te rappelles ?… C'est moi qui le lui avais donné… Un poignard émoussé, moins coupant que le bord de ce verre. Quelle force a-t-il fallu pour l'enfoncer ! J'aimais, mon cher, les armes de Caucase ; mais, à présent, qu'elles aillent au diable !… Dès demain, je ferai jeter dehors toutes celles que j'ai.

Le comte but un autre petit verre et reprit :

– Mais quelle honte ! quelle abomination ! Nous la transportons ici… Tout le monde est au désespoir… dans la terreur… et, tout d'un coup, qu'ils aillent au diable… nous trouvons ici ces tziganes ! On entend leurs chants effrénés !… Ils sont alignés et chantent, mon vieux, à tue-tête, ces propres à rien !… Ils voulaient, vois-tu, nous faire une rencontre mirifique et ç'a été d'un mal à propos… Tout à

coup, c'est Jean-le-sot, qui, à la rencontre d'un enterrement, crie, transporté de joie : « Traînez-le, traînez-le, et ne cessez pas de le traîner ! » Oui, mon cher, j'avais voulu ménager une surprise à mes hôtes, faire venir ces tziganes, et cela a tourné en idiotie. Ce n'est pas des tziganes qu'il fallait appeler, mais des médecins et le clergé. Et, maintenant, je ne sais que faire ! Que faire ? Qui faut-il envoyer chercher ? Peut-être la police, le procureur ?… Je ne comprends absolument rien à toute ces procédures, dût-on me tuer ! Grâce soit rendue au Père Ièrémiia. Dès qu'il a appris l'esclandre, il est venu apporter le Saint-Sacrement. Je n'y avais pas songé. Je te supplie, mon ami, de te charger de toutes ces formalités. Dieu le voit, je perds la tête ! L'arrivée de ma femme… ce meurtre… brrou ! Où est-elle, maintenant, ma femme ? L'as-tu vue ?

– Je l'ai vue. Elle prend du thé avec son frère.

– Pchékhôtsky est un filou ! Lorsque j'allais m'enfuir de Pétersbourg, en catimini, il eut vent de la chose st s'accrocha à moi… Que d'argent m'a-t-il soutiré depuis lors ! Ce n'est même pas à le concevoir.

Je n'avais pas le temps de causer avec le comte ; je me levai et allai vers la porte.

– Écoute, dit le comte en me retenant. Est-ce que… cet Ourbènine ne m'écharpera pas ?

– Et Ôlga, l'a-t-il écharpée ?

– Certainement, c'est lui… Je ne peux pas comprendre seulement d'où il a surgi ? Qu'est-ce qui l'a amené dans la forêt ?… Et justement à cet endroit-là !… Admettons qu'il se cachait et nous y attendait ; mais comment savait-il que je m'arrêterais juste à cet endroit-là, et pas à un autre ?

– Tu ne comprends rien, lui dis-je. À propos, je t'en prie une fois pour toutes… Si je prends sur moi la direction de cette affaire, ne fais pas connaître tes raisonnements… Tu auras la bonté de répondre à mes questions, et rien de plus.

Quittant le comte, je passai dans la chambre où gisait Ôlga…

(Ici, sont biffées deux lignes. – A. T.).

XXII

Dans la chambre d'Ôlga, une petite lampe bleue éclairait faiblement les visages… Lire et écrire y eût été impossible. Ôlga, la tête enveloppée de pansements, était couchée sur le lit. On ne voyait qu'un nez pointu, affreusement pâle, et les paupières baissées. La poitrine, au moment où j'entrai, était découverte. On y mettait une poche avec de la glace[12].

Ôlga n'était donc pas encore morte. Deux médecins la soignaient. Clignant des yeux, Pâvel Ivânovitch, ne cessant de souffler et de renifler, suivait les battements du cœur.

Le médecin du zemstvo, extrêmement fatigué, et d'aspect maladif, était assis dans un fauteuil, près du lit, et semblait, d'un air réfléchi, tâter le pouls de la patiente. Le Père Ièrémiia venait de terminer son office, et enveloppant la croix dans son étole, se disposait à partir.

– Allons, Piôtre Iègôrytch, dit-il, en soupirant et jetant des regards sur ce qui se passait, ne vous affligez pas ! La volonté de Dieu règle tout. C'est à Lui qu'il faut s'en remettre.

Ourbènine était assis dans un coin, sur un tabouret. Il était tellement changé que je le reconnus à peine. Son inaction et son ivrognerie des derniers temps s'accusaient fortement non moins dans ses habits que dans son physique. Ses vêtements étaient usés, son visage aussi.

Immobile et la tête dans ses poings, le pauvre homme ne détachait pas les yeux du lit. Ses mains et sa figure étaient toujours ensanglantées. Il avait oublié de se laver.

Oh ! prophétie de mon âme et de mon pauvre oiseau ! Lorsque le noble perroquet, que j'avais fait mourir, criait sa phrase sur le mari qui a tué sa femme, Ourbènine, dans mon imagination, apparaissait toujours… Pourquoi ?…

Je savais que les maris jaloux tuent souvent la femme qui les trompe. Je savais, d'autre part, que des gens comme Ourbènine ne tuent pas… Et je chassais comme une absurdité l'idée du meurtre

d'Ôlga par Ourbènine…

« Est-ce lui ? » me demandai-je, en regardant son visage malheureux.

Et, à franchement parler, en dépit même du récit du comte et du sang que je voyais sur les mains et la figure de l'intendant, je ne fis pas de réponse affirmative.

« S'il était coupable, me dis-je, il se serait depuis longtemps lavé les mains et la figure. » Et je me rappelai la thèse d'un juge d'instruction de mes amis :

« Les assassins ne peuvent pas supporter le sang de leur victime. »

En fouillant dans ma cervelle, j'aurais retrouvé un grand nombre d'adages de cette sorte. Mais il ne fallait pas anticiper et me farcir la tête de conclusions préconçues.

– Je vous présente mes devoirs ! me dit le médecin du zemstvo. Je suis très heureux de votre arrivée… Dites-moi, je vous prie, qui est le maître, ici ?

– Ici, lui dis-je, il n'y a pas de maître ; ici règne le chaos.

– Bien jolie parole, dit nerveusement le médecin en se mettant à tousser, mais qui, cependant, ne m'avance pas. Depuis trois heures déjà je supplie que l'on me donne une bouteille de porto ou de champagne ; si du moins quelqu'un déférait à ma demande ! Tous ces gens sont sourds comme des coqs de bruyère. On ne vient que de m'apporter la glace que je réclamais depuis des heures… Qu'est-ce donc que cela ? Un être meurt, et ils ont tous l'air de rire ! Le comte, dans son cabinet, daigne absorber des liqueurs, et, ici, on ne peut vous trouver le moindre petit verre de cordial. Je veux envoyer en ville, à la pharmacie ; on me répond que les chevaux sont fatigués, et personne n'y peut aller, car tout le monde est saoul… Je veux envoyer à mon hôpital prendre des médicaments et des pansements ; on me fait une faveur : on me délègue un pochard qui tient à peine debout. Il y a deux heures que je lui ai dit de partir, et on m'annonce qu'il ne vient que de le faire… N'est-ce pas un scandale ? Rien que des gens ivres, grossiers, malappris !… Des espèces d'idiots !… Je jure Dieu que c'est la première fois que je vois des gens manquer autant de cœur…

Le médecin n'exagérait pas, au contraire… Il ne suffisait pas

d'une nuit pour décharger la bile que causaient tous les désordres et les atrocités qui pullulaient chez le comte. Démoralisés par l'oisiveté, et par l'absence prolongée de leur maître, les domestiques étaient exécrables. Il n'y avait pas un laquais qui ne pût servir de type d'un homme perverti et gavé.

J'allai me faire remettre du vin. Ayant distribué deux ou trois gifles, j'obtins du champagne et même des gouttes de valériane, ce qui réjouit les médecins. Au bout d'une heure arriva de l'hôpital un infirmier qui apporta le nécessaire[13].

Pâvel Ivânovitch eut la possibilité d'insinuer dans la bouche d'Ôlga une cuillerée à soupe de champagne. Ôlga fit un mouvement du pharynx et se plaignit. On lui fit ensuite une piqûre de quelque chose comme des gouttes d'Hoffmann.

– Ôlga Nicolâèvna, lui cria à l'oreille le médecin du zemstvo, Ôlga Nicolâ-èv-na !

– Il est difficile d'attendre qu'elle reprenne connaissance, soupira Pâvel Ivânovitch. Elle a perdu beaucoup de sang, et, en outre, le coup qu'elle a évidemment reçu sur la tête avec un instrument contondant, a très certainement produit une commotion cérébrale.

Y eût-il ou non commotion cérébrale, ce n'était pas à moi à en décider, mais le certain est qu'Ôlga ouvrit les yeux et demanda à boire… Les stimulants avaient agi…

– Vous pouvez maintenant lui demander ce qu'il vous faut… me dit Pâvel Ivânovitch, me poussant le coude. Questionnez-la.

Je m'approchai du lit… Ôlga fixa les yeux sur moi.

– Où suis-je ? murmura-t-elle.

– Ôlga Nicolâèvna, commençai-je, me reconnaissez-vous ?

Elle me regarda quelques secondes et ferma les yeux.

– Oui ! fit-elle en gémissant. Oui !

– Je suis Zinôvièv, le juge d'instruction. J'avais l'honneur de vous connaître, et même, si vous vous souvenez, j'ai été votre garçon de noces.

– C’est toi ? murmura Ôlga, allongeant le bras gauche, assieds-toi.

– Elle divague ! soupira Cligne-de-l’œil.

– Je suis Zinôvièv, le juge d’instruction… continuai-je… J’étais à la chasse, si vous vous souvenez… Comment vous sentez-vous ?

– Posez les questions sur le fond ! me souffla le médecin du zemstvo. Je ne réponds pas qu’elle garde longtemps connaissance…

– Je vous prie de ne pas me donner de leçons ! lui dis-je, offensé. Je sais ce que je dois dire… Ôlga Nicolâèvna, repris-je, tâchez de vous souvenir des faits de la journée passée. Je vais vous y aider… À une heure, vous êtes montée à cheval et êtes partie pour la chasse avec tout le monde… La chasse a duré quatre heures… Ensuite, il y a eu une halte sur la lisière de la forêt… Vous en souvenez-vous ?

– Et toi… toi… tu as tué…

– La bécasse ? Après que j’eus achevé la bécasse blessée, vous avez fait une grimace et vous vous êtes écartée de la compagnie… Vous êtes entrée dans le bois[14]. Présentement, tâchez de rassembler toutes vos forces et de faire appel à votre souvenir. Vous avez été attaquée dans le bois, pendant votre promenade, par une personne inconnue de nous. Je vous demande, en qualité de juge d’instruction, qui c’était ?

Ôlga ouvrit les yeux et me regarda un peu.

– Nommez cet homme… Sauf moi, il y a ici trois personnes…

Ôlga hocha la tête.

– Vous devez le nommer, repris-je. Il subira une lourde peine. La loi lui fera payer cher sa sauvagerie. Il ira aux travaux forcés. J’attends[15].

Ôlga sourit et hocha de nouveau la tête. La suite de l’interrogatoire n’amena rien. Je ne pus obtenir aucune autre parole, ni un geste. À cinq heures moins le quart, Ôlga expira.

À sept heures du matin arrivèrent du village les personnes que j’avais convoquées : le bailli et les témoins. Se rendre sur le lieu du

meurtre fut impossible : une pluie, qui avait commencé pendant la nuit, tombait à verse. Les flaques d'eau s'étaient transformées en lacs. Le ciel rébarbatif et gris ne promettait pas de soleil ; les arbres, trempés, pendaient tristement leurs branches, déversant, à chaque souffle de vent, une véritable grêle d'énormes éclaboussures. Il était impossible de partir, et il n'y aurait pas eu à cela le moindre sens : la pluie de la nuit avait lavé les traces du meurtre.

Mais la procédure exigeait que le lieu du meurtre fût examiné. J'ajournai la visite jusqu'à l'arrivée de la police, et m'occupai à rédiger jusqu'à ce moment-là le brouillon du procès-verbal et de l'interrogatoire.

J'interrogeai tout d'abord les tziganes. Les pauvres chanteurs avaient attendu toute la nuit des chevaux pour regagner la gare. Mais il ne leur en avait pas été donné. Les domestiques les renvoyaient au comte, en les prévenant que Son Excellence avait défendu de recevoir personne.

Ces gens simples, s'imaginant qu'on les soupçonnait fortement, s'évertuaient à me convaincre, les larmes aux yeux, qu'ils étaient innocents et ignoraient tout. Tîna, voyant en moi un personnage officiel, oubliant entièrement nos anciennes relations, tremblait en me parlant, et pâmait de peur comme une fillette fessée. À mes prières de ne pas s'émouvoir et à mes affirmations que je ne voyais en eux que des témoins, ils me déclarèrent tout d'une voix qu'ils n'avaient été témoins de rien ; ils ne savaient absolument rien et espéraient que Dieu, à l'avenir, les tiendrait éloignés des gens de justice.

Je leur demandai par quel chemin ils étaient venus de la gare ; s'ils n'étaient pas passés par le bois où avait eu lieu l'accident ; si quelqu'un de leur bande ne s'était pas écarté d'eux, même pour un court espace de temps, et s'ils n'avaient pas entendu le cri déchirant d'Ôlga[16]. Cet interrogatoire ne donna aucun résultat. Affolés, les tziganes envoyèrent au village deux de leurs jeunes gens pour louer des charrettes. Ils voulaient passionnément partir. Ce ne fut que le soir que le chœur supplicié, ayant loué trois fois le prix cinq chariots de paysans et quitté la maison du comte, fut délivré de ce cauchemar et respira librement.

Dans la suite, on leur remboursa leur voyage, mais personne ne leur revalut les tourments moraux qu'ils avaient endurés chez le comte.

Après les avoir interrogés, je fis une perquisition chez la Chouette[17]. Je trouvai dans sa malle une quantité de hardes de vieille femme, mais, ayant fouillé tous ses vieux bonnets et ses bas, maintes fois reprisés, je n'y trouvai ni l'argent, ni les objets de prix que la vieille dérobait au comte ou à ses invités. Je n'y trouvai même pas ceux qui avaient, un jour, été volés à Tîna. La mégère avait évidemment une autre cachette, connue d'elle seule.

Je ne reproduis pas ici tout mon procès-verbal, ses préambules et la descente sur les lieux… Ce procès-verbal était long et je l'ai oublié. Je n'en communique que les traits généraux, brièvement.

J'y décrivais d'abord dans quel état je trouvai Ôlga et y exposais en détail l'interrogatoire que j'ai rapporté.

L'interrogatoire montrait qu'Ôlga me répondit, ayant toute sa conscience, et me cacha, de même, le nom du meurtrier.

L'examen de la robe, fait avec le commissaire de police local, arrivé bientôt après, fournit beaucoup de renseignements… La veste de son amazone en velours, doublée de soie, était encore humide… Le côté droit, percé par le poignard, était imbibé de sang ; il offrait encore en certains endroits des caillots sanglants… L'hémorragie avait été considérable et il est surprenant qu'Ôlga ne mourut pas sur place… Le côté gauche était lui aussi ensanglanté… La manche était déchirée à l'épaule et au poignet… Les deux boutons du haut de la robe avaient été arrachés, mais pendant la descente sur les lieux, nous ne les retrouvâmes pas. La jupe de l'amazone, en cachemire noir, était extrêmement chiffonnée. Elle l'avait été durant le transport d'Ôlga à la voiture et de la voiture au lit. On l'avait ensuite enlevée à Ôlga, et jetée sous le lit. Elle était déchirée à la ceinture. Cette déchirure longitudinale, longue de six centimètres, s'était probablement produite, soit tandis qu'on la transportait, soit quand on la déshabillait : peut-être même avait-elle été faite du vivant d'Ôlga, peu soigneuse, et qui, n'ayant su à qui donner sa jupe pour la raccommoder, avait pu dissimuler cette déchirure sous la veste. Je crois que la fureur sauvage du criminel, sur laquelle se fonda dans la suite le substitut du procureur, n'y était pour rien.

La partie droite de la ceinture et la poche gauche étaient baignées de sang. Le mouchoir et un gant, qui étaient dans cette poche, formaient deux informes boules rouilleuses. Sur toute la jupe, de la ceinture au bout de la traîne, étaient parsemées des taches sanglantes de formes et de grandeurs différentes. La plupart étaient des

empreintes de paumes et de doigts qui étaient, comme il fut établi à l'instruction, celles des cochers et des domestiques qui portèrent Ôlga… La chemise était ensanglantée, surtout du côté droit, où se trouvait le trou produit par une arme tranchante. À l'épaule gauche, et près du poignet, de même qu'au corsage, il y avait des déchirures… La manchette était à demi déchirée.

La montre d'Ôlga, en or, sa longue chaîne d'or, une broche avec un diamant, ses boucles d'oreilles, ses bagues et son porte-monnaie avec un peu d'argent, furent retrouvés près de ses vêtements. Il était clair que le vol n'avait pas été le mobile du crime.

L'autopsie légale, pratiquée en ma présence, le lendemain de la mort, par Cligne-de-l'œil et le médecin du zemstvo, forma un procès-verbal très étendu dont je vais rapporter la substance.

À l'examen externe, les médecins trouvèrent les lésions suivantes. Sur la tête, aux limites du temporal gauche et du sinciput, une blessure d'un demi-pouce de longueur pénétrait jusqu'à l'os. Les bords de la blessure étaient inégaux et irréguliers… Elle résultait d'une arme contondante, probablement, comme nous le décidâmes ensuite, la lame d'un poignard. Sur le cou, au niveau de la vertèbre cervicale, on remarquait une raie rouge, demi-circulaire, enveloppant la moitié arrière du col. On remarquait sur toute l'étendue de cette raie des lésions épidermiques et des ecchymoses peu importantes. Quelques centimètres au-dessus du poing gauche se révélaient sur le bras quatre taches bleues : l'une à la partie dorsale, et les autres à la paume. Elles provenaient apparemment de la pression d'une main, ce que confirmait une petite trace d'ongle, sur une des taches.

La manche gauche de la veste était déchirée à la hauteur où se trouvaient ces taches, et à demi déchirée aussi à la manchette gauche de la chemise. Entre la quatrième et la cinquième côte, à l'aboutissement idéal d'une ligne verticale partant du creux de l'aisselle, était une grande plaie béante, large d'un pouce. Les lèvres en étaient nettes, comme tranchées, et infiltrées de sang liquide et coagulé. La plaie résultait, comme il apparaissait des renseignements recueillis précédemment, d'un poignard dont la largeur correspondait exactement aux dimensions de la plaie.

L'examen interne révéla une déchirure du poumon droit et de la plèvre, une tuméfaction du poumon et une extravasion de sang dans la cavité pleurale.

La conclusion des médecins fut, autant qu'il m'en souvienne, celle-ci :

a) La mort résultait d'une anémie consécutive à une forte hémorragie, expliquée par la plaie béante du côté droit de la poitrine ;

b) Il fallait attribuer à des contusions graves la plaie de la tête, et celle de la poitrine à des lésions absolument mortelles ;

c) La plaie à la tête provenait d'une arme contondante et celle de la poitrine d'une arme affilée, et, probablement, affilée sur deux tranchants ;

d) Toutes ces lésions-là ne pouvaient pas être l'œuvre personnelle de la défunte ;

et enfin *e)* il n'y avait apparemment pas eu tentative de viol.

Pour ne pas tirer en longueur et ne pas me répéter dans la suite, je vais donner immédiatement le tableau du meurtre, tel que je l'esquissai sous la première impression des examens médicaux, des deux ou trois premiers interrogatoires et de la lecture du procès-verbal d'autopsie.

Ôlga, s'étant écartée de la compagnie, se promenait dans le bois. Rêvant, ou cédant à des idées tristes, – le lecteur se rappelle son humeur en cet après-midi fatal, – elle s'égara dans le fourré. C'est là que le meurtrier la rencontra. Comme elle était sous un arbre, en proie à ses pensées, un homme s'approcha d'elle et lui parla.

Cet homme ne lui était pas suspect ; autrement elle aurait appelé du secours. Mais son cri n'aurait pas été déchirant. Après lui avoir parlé, le meurtrier la prit avec tant de force par le bras gauche qu'il déchira les manches de la veste et de la chemise, laissant sur le bras quatre marques visibles. C'est probablement alors qu'elle poussa le cri que la compagnie entendit – cri de douleur et évidemment d'épouvante – quand elle reconnut sur le visage et aux mouvements de l'agresseur ses intentions. Voulant l'empêcher de crier, ou, peut-être, sous l'influence d'un sentiment de colère, l'homme la saisit à la poitrine, près du col, ce qu'attestaient l'arrachement des deux boutons et le sillon rouge constaté au col par les médecins. Le meurtrier, en ce mouvement, tendit la chaîne d'or, dont le frottement produisit le sillon. L'assaillant la frappa ensuite à la tête avec une arme contondante, une canne, peut-être, ou peut-être le poignard qu'Ôlga

portait à la ceinture.

Mis en furie, ou trouvant qu'une plaie ne suffisait pas, l'homme tira le poignard de sa gaine et le plongea avec violence dans le flanc droit de sa victime. Je dis avec violence, car le poignard n'était pas aiguisé.

Tel est le lugubre tableau que j'avais le droit de brosser en me fondant sur les données ci-dessus.

Il n'était évidemment pas malaisé de savoir qui était le meurtrier et la question se résolvait d'elle-même.

D'abord, ce n'était pas à des buts cupides qu'avait obéi le meurtrier, mais à d'autres mobiles. Il n'y avait pas, par conséquent, à incriminer du meurtre un vagabond égaré ou quelque gueux s'occupant de pêche sur le lac. Le cri de la victime n'avait pu désarmer le malfaiteur. Enlever la broche et la montre n'eût été que l'affaire d'une seconde.

En deuxième lieu, Ôlga, à dessein, ne me nomma pas le meurtrier, ce qu'elle n'eût jamais fait si celui-ci eût été un simple voleur. Le meurtrier lui était évidemment cher : elle ne voulait pas qu'il subît à cause d'elle une peine grave… Pareilles gens pouvaient être : son père fou, son mari qu'elle n'aimait pas, mais envers qui, probablement, elle se sentait en faute, le comte, vis-à-vis duquel, peut-être, elle se sentait obligée…

Le père, le jour du meurtre, comme l'établirent avec le temps les domestiques, était chez lui, dans sa maisonnette, où il rédigeait une lettre au commissaire rural pour le prier de surveiller des voleurs imaginaires, qui, nuit et jour, entouraient sa maison.

Le comte, ni avant, ni pendant le meurtre, ne s'était séparé de ses invités.

De toute façon, il ne restait à faire porter le poids du soupçon que sur le malheureux Ourbènine. Son apparition subite, son air, et tout le reste ne pouvaient fournir que des indices convaincants.

La vie d'Ôlga n'avait été, en troisième lieu, tous les derniers temps, qu'un roman complet, et ce roman était de ceux qui se terminent d'ordinaire en affaire criminelle. Un vieux mari amoureux, trompé et jaloux, battant sa femme ; la fuite de celle-ci, au bout de

deux mois de mariage, chez son amant, le comte. Si la belle héroïne d'un semblable roman est tuée, ne cherchez ni voleurs, ni coquins ; cherchez les héros du roman. Le « héros » le plus indiqué du drame était, en troisième lieu, toujours le même Ourbènine…

Je procédai à l'information dans le salon aux mosaïques, où j'aimais à m'étendre sur de doux canapés, en coquetant avec de jolies tziganes. La première personne que j'interrogeai fut Ourbènine. On me l'amena de la chambre d'Ôlga, où il continuait à rester assis sur son tabouret, sans détacher les yeux du lit vide… Il demeura un instant silencieux devant moi, me regardant avec indifférence, puis, devinant sans doute que je voulais l'entendre en qualité de juge, il dit, de la voix d'un homme las, accablé par le malheur et la tristesse :

– Interrogez d'abord d'autres témoins, Serguèy Pétrôvitch… Moi, ensuite… Je ne peux pas…

Ourbènine se qualifiait de témoin, ou croyait qu'on le regardait comme tel.

– Non, lui dis-je, c'est précisément maintenant que je dois vous interroger… Prenez la peine de vous asseoir.

Ourbènine s'assit en face de moi, baissant la tête. Fatigué et malade, il répondit à contre-cœur, et c'est avec beaucoup de difficultés que j'obtins de lui une déposition.

Il déclina ses noms et qualités, son âge, sa religion. Il possédait une propriété dans le district voisin, de K… ; il y avait été élevé et y avait, à deux reprises triennales, rempli les fonctions de juge de paix auxquelles il avait été élu. Ruiné, il dut hypothéquer son bien et prendre un emploi. Entré comme intendant chez le comte, il y resta six ans. Comme il aimait l'agriculture, il ne rougissait pas de servir un particulier, considérant que seuls les gens stupides ont la honte du travail. Il avait touché régulièrement ses appointements et n'avait à se plaindre de rien de ce côté-là. Il avait, d'un premier lit, un fils et une fille. Etc.

Il avait épousé Ôlga par amour passionné. Il avait longtemps lutté douloureusement contre son amour, mais ni la logique, ni le bon sens, ni l'expérience n'y avaient rien fait : il avait dû céder au sentiment et se marier. Il savait qu'Ôlga ne l'épousait pas par amour, mais, la tenant pour une personne de très haute moralité, il s'était décidé à se contenter de sa fidélité, et de son amitié qu'il espérait gagner.

Parvenu à l'époque où commencèrent ses déceptions et l'outrage qu'elle lui avait fait, Ourbènine demanda à ne pas parler du passé, « que le Seigneur pardonnerait à Ôlga », – ou du moins d'ajourner cette conversation.

– Je ne puis pas… Ça m'est trop pénible… Et vous avez vu vous-même…

– Bon, laissons cela pour la prochaine fois… Aujourd'hui, dites-moi seulement ceci : est-il vrai que vous ayez battu votre femme ? On assure qu'ayant trouvé un jour sur elle un billet du comte, vous l'avez frappée…

– C'est faux… Je ne l'ai prise que par le bras ; mais elle s'est mise à pleurer et s'est enfuie le soir même en se plaignant…

– Aviez-vous connaissance de ses relations avec le comte ?

– J'ai demandé d'ajourner cette conversation… Et d'ailleurs à quoi bon ?

– Répondez à cette seule question, qui est de grande importance : aviez-vous connaissance des relations de votre femme avec le comte ?

– Certainement.

– J'en prends note. Pour ce qui concerne l'infidélité de votre femme, remettons cela à la fois prochaine… Maintenant, passons à un autre point. Je vous prie de m'expliquer de quelle façon vous vous trouviez dans la forêt le soir où fut tuée Ôlga Nicolâèvna ? Vous étiez, avez-vous dit, en ville ?… Comment êtes-vous survenu dans la forêt ?

– Oui, j'habite en ville, chez une cousine, depuis le temps où j'ai perdu ma place… Je cherchais un emploi et m'enivrais à cause de mon chagrin… J'ai beaucoup bu, surtout ce mois-ci. Je ne me souviens pas du tout, par exemple, de la semaine dernière, car j'ai bu sans désemparer… Avant-hier aussi, je me suis enivré… Bref, je suis un homme perdu… irrémédiablement perdu…

– Voulez-vous raconter de quelle façon vous vous êtes trouvé hier dans la forêt ?…

– Bien, monsieur… Je me suis réveillé, le matin, de bonne heure,

vers 4 heures… Par suite de l'ivresse de la veille, la tête me faisait mal ; j'avais le corps brisé, comme si j'avais eu la fièvre… Je me suis étendu sur mon lit ; j'ai vu, de la fenêtre, le soleil se lever et me suis souvenu… de diverses choses… Je me suis senti le cœur gros… et ai éprouvé tout à coup le besoin de la voir, la voir une dernière fois peut-être… Et la colère et l'angoisse se sont emparées de moi. Je sortis de ma poche les cent roubles que m'avait envoyés le comte, les regardai et me mis de rage à les piétiner… Après les avoir piétinés et repiétinés, je décidai d'aller lui jeter cette aumône au visage… Aussi pauvre et loqueteux que je sois, je ne puis vendre mon honneur et je considère comme une injure toute tentative de l'acheter. Et voilà, j'ai voulu voir Ôlga et lui, son séducteur, et lui jeter l'argent à la face ! Et mon désir fut si puissant que je faillis en devenir fou. Pour venir jusqu'ici je n'avais plus d'argent. *Ses* cent roubles, je ne pouvais pas y toucher. Je suis venu à pied. Chemin faisant, j'ai heureusement rencontré un paysan de ma connaissance, qui, pour dix copeks, m'a mené pendant dix-huit verstes ; sans quoi, j'aurais fait toute la route à pied. Le paysan m'a quitté à Ténèiévo. De là, je continuai à marcher et arrivai vers quatre heures…

– Quelqu'un vous a-t-il vu à ce moment-là ?

– Oui, monsieur, le gardien Nicolas qui était assis à la porte cochère. Il me dit que ses maîtres étaient à la chasse. Je tombais de fatigue, mais pourtant le désir de voir ma femme surmonta ma lassitude. Je dus, sans me reposer une minute, gagner à pied l'endroit où l'on chassait. Je ne suivis pas la route, et pris par les jeunes bois… Chaque arbre m'est connu et il me serait aussi difficile de m'égarer dans les forêts du comte que dans ma propre maison.

– Mais, en prenant par les bois, vous pouviez ne pas rencontrer les chasseurs ?…

– Non, monsieur : je longeais tout le temps la route de si près que je pouvais, non seulement entendre les coups de fusils, mais même les conversations.

– Donc, vous ne supposiez pas rencontrer votre femme dans les bois ?

Ourbènine me regarda, surpris, et, ayant un peu réfléchi, répondit :

– Pardonnez-moi : cette question est étrange ! Supposer que l'on

rencontrera un loup est difficile, mais supposer de terribles malheurs est encore plus impossible. Les malheurs, Dieu les envoie à l'improviste… comme, par exemple, cet affreux événement… Je marchais dans le bois d'Olkhôvo sans attendre aucun nouveau malheur, car il m'en est arrivé assez sans cela… Et, tout d'un coup, j'entends un cri terrible… Il fut si strident qu'il me sembla que l'on me perçait l'oreille. J'accourus à ce cri…

(La bouche d'Ourbènine se tordit, son menton tressaillit, ses paupières se mirent à battre, et il commença à sangloter).

– J'accourus au cri, et, soudain, je vois Ôlga couchée à terre… Il y a du sang sur ses cheveux et sur son front, une figure horrible… Je commencé à lui crier, à l'appeler… Elle ne bouge pas… Je l'embrasse, la soulève…

Ourbènine s'engoua et se couvrit le visage de sa manche. Après un instant, il continua :

– Je n'ai pas vu le chenapan… mais quand je courais, j'ai entendu des pas précipités… C'est probablement lui qui s'échappait.

– Tout ceci, Piôtre Iègôrytch, lui dis-je, est fort bien agencé. Mais, voyez-vous, les juges d'instruction ne croient guère à de si rares coïncidences que celles de ce meurtre et de votre promenade, et autres choses de cette sorte… Ce n'est pas mal trouvé ; mais cela n'explique rien.

– Comment, pas mal trouvé ! demanda Ourbènine, ouvrant de grands yeux. Je n'ai rien inventé, monsieur…

Il rougit et se leva tout à coup.

– Vous avez l'air de me soupçonner, murmura-t-il… Évidemment on peut soupçonner qui que ce soit, mais, Serguéy Pétrôvitch, vous me connaissez depuis longtemps. C'est un péché à vous de me flétrir d'un pareil soupçon. Voyons, vous me connaissez !

– Je vous connais, c'est exact… Mais mes opinions personnelles n'ont là rien à voir. La loi laisse aux jurés la liberté de leur opinion personnelle, lorsqu'il n'y a, à la disposition du juge d'instruction, que les charges… Or, elles sont nombreuses, Piôtre Iègôrytch.

Ourbènine me regarda avec effroi et haussa les épaules.

– Aussi fortes puissent-elles être, il faut les comprendre… Voyons, aurais-je pu ?… Moi !… Et qui aurais-je tué ?… On peut tuer une caille, une bécasse, mais un être humain !… Un être qui m'est plus cher que la vie, que mon salut ! Un être dont l'idée éclairait, comme le soleil, ma lugubre situation !… Et vous allez me soupçonner !

Ourbènine fit un geste accablé, et s'assit.

– Il n'y a qu'à souhaiter d'être mort, et vous m'insultez !… Si encore cette injure m'était faite par un inconnu ! Mais par vous, Serguéy Pétrôvitch !… Permettez-moi de me retirer, monsieur !

– Je vous le permets… Je vous réinterrogerai demain ; mais en attendant, Piôtre Iègôrytch, je dois vous mettre sous mandat d'arrêt. J'espère qu'en vue de l'interrogatoire de demain vous réfléchirez à la gravité des charges qui pèsent sur vous : n'essayez pas de tramer l'affaire en longueur et entrez dans la voie des aveux. Je suis convaincu qu'Ôlga Nicolâèvna a été tuée par vous. Je ne vous dirai rien de plus aujourd'hui… Vous pouvez vous retirer.

Cela dit, je me penchai sur mes papiers… Ourbènine me regarda avec stupeur, se leva et ouvrit singulièrement les bras.

– Plaisantez-vous, ou est-ce sérieux ? demanda-t-il.

– Nous n'avons pas à plaisanter ensemble, lui dis-je. Vous pouvez vous retirer.

Ourbènine restait debout. Je jetai un regard sur lui. Il était pâle et déconcerté, les yeux fixés sur mes papiers.

– Pourquoi donc, Piôtre Iègôrytch, lui demandai-je, avez-vous du sang sur les mains ?

Il porta les yeux à ses mains sur lesquelles restait encore du sang, et ouvrit les doigts.

– Pourquoi du sang ? Hum !… Si c'est là une de vos charges, elle est pauvre… En soulevant Ôlga, je ne pouvais pas ne pas m'ensanglanter les mains… Je n'avais pas de gants.

– Vous venez de me dire qu'en apercevant votre femme vous avez crié, appelé au secours… Comment donc personne n'a-t-il entendu

votre cri ?

– Je ne sais. La vue d'Ôlga m'avait tellement saisi que je ne pouvais pas crier fort… Du reste, je ne sais rien… Je n'ai pas à me justifier, et ce n'est pas dans mes principes de le faire…

– Il est douteux que vous ayez crié… Ayant tué votre femme, vous avez pris la fuite et avez été affreusement saisi en voyant du monde à la lisière du bois.

– Je ne l'ai pas même remarqué, votre monde. Étais-je à même d'y penser ?

L'interrogatoire d'Ourbènine s'arrêta là cette fois-ci. L'intendant après cela, fut, arrêté et enfermé dans une des dépendances de la maison du comte.

Le second ou le troisième jour de l'affaire, arriva de la ville le substitut du procureur, nommé Polougrâdov, un homme dont je ne puis me souvenir sans que mon humeur se gâte. Figurez-vous un monsieur de grande taille, maigre, âgé d'environ trente ans, rasé de près, frisé comme un agneau, et élégamment vêtu. Ses traits étaient fins, mais si secs et si insignifiants qu'il était aisé de deviner par eux le vide et la fatuité de l'individu. Il avait une petite voix tranquille, mielleuse et polie jusqu'à la fadeur.

Il arriva le matin de bonne heure dans une calèche de louage, avec deux valises. D'un air très préoccupé, et se plaignant avec affectation de la fatigue, il s'enquit s'il y avait un logement pour lui dans la maison du comte. On lui donna, sur mon ordre, une petite chambre, confortable et claire, où l'on plaça, à son intention, tout ce qui est nécessaire, depuis un lavabo en marbre jusqu'à des allumettes.

– S'il vous plaît, mon bon, dit-il au valet de chambre en s'installant dans la chambre et reniflant l'air avec dégoût, préparez-moi de l'eau chaude… Jeune homme, c'est à vous que je parle… De l'eau chaude, s'il vous plaît !

Et, avant de se mettre au travail, il fut longtemps à se laver, à se coiffer, à s'habiller. Il se nettoya les dents avec une poudre rouge, et, durant trois minutes, tailla ses ongles, pointus et roses.

– Eh bien ! me dit-il en se mettant enfin à la besogne et feuilletant mes procès-verbaux, de quoi s'agit-il ?

Je lui exposai l'affaire sans omettre aucun détail.

– Vous êtes-vous transporté sur les lieux du meurtre ?

– Non, pas encore.

Le substitut fronça les sourcils, passa sur son front fraîchement lavé sa blanche main féminine et se mit à aller et venir.

– Les raisons pour lesquelles vous ne vous y êtes pas rendu me sont incompréhensibles, marmonna-t-il. C'était, selon moi, la première chose à faire. Est-ce un oubli, ou avez-vous estimé que ce n'était pas nécessaire ?

– Ni l'un, ni l'autre ; j'ai attendu, hier, la police, et, aujourd'hui, j'y vais.

– Rien, maintenant, n'est plus en place : tous ces jours-ci, il pleut, et vous avez laissé au criminel le temps d'effacer ses traces. Y avez-vous du moins mis un gardien ? Non ! ! ! Je ne comprends-pas-cela !

Et le petit maître haussa les épaules d'une façon autoritaire.

– Buvez votre thé, lui dis-je, d'un ton indifférent, sinon il va être froid.

– Je l'aime froid.

Le substitut se pencha sur les papiers, et, reniflant à grand bruit, se mit à lire à haute voix, interjetant de temps à autre des observations et des rectifications. Deux ou trois fois un sourire moqueur tordit sa bouche. Ni mon procès-verbal, ni le rapport des médecins ne plaisaient, je ne sais pourquoi, à ce joli coco[18]. En ce fonctionnaire bien propre et bien lavé on sentait l'homme pointilleux, farci de présomption et du sentiment de sa valeur.

À midi, nous étions sur les lieux du crime. Il pleuvait à verse. Nous ne trouvâmes évidemment ni taches, ni traces ; la pluie avait tout emporté. Je parvins, je ne sais comment, à trouver le bouton qui manquait à l'amazone d'Ôlga, et le substitut trouva un vague objet rouge, que l'on reconnut, plus tard, pour une blague à tabac. Nous nous attachâmes d'abord à un buisson qui avait deux branches cassées. Le substitut se réjouit beaucoup de ce détail. Les branches

pouvaient avoir été brisées par le meurtrier, et, par conséquent, indiquer la direction qu'il avait prise après le crime. Mais sa joie fut courte. Nous trouvâmes bientôt beaucoup d'arbustes à rameaux cassés et à feuilles arrachées ; l'endroit du crime était un lieu de passage pour le bétail.

Après avoir levé le plan des lieux, et interrogé les cochers, que nous avions emmenés avec nous, sur la position dans laquelle on avait trouvé Ôlga, nous rentrâmes avec le sentiment d'avoir fait, comme on dit, buisson creux. Pendant notre inspection, un observateur indifférent aurait pu remarquer dans nos mouvements de la paresse et de la nonchalance… Cela provenait peut-être de ce que le criminel était déjà entre nos mains et qu'il n'y avait, par suite, aucun besoin de se lancer dans des analyses à la Lecoq.

Rentré de la forêt, Polougrâdov s'habilla à nouveau, redemanda de l'eau chaude et se lava longuement. Sa toilette achevée, il exprima le désir de réinterroger Ourbènine. À cette séance le pauvre Piôtre Iègôrytch ne dit rien de nouveau. Il niait, comme toujours, sa culpabilité et n'attachait aucune importance à nos charges contre lui.

– Je m'étonne que l'on puisse me soupçonner ! disait-il en levant les épaules. C'est étrange !

– Ne faites pas le naïf, mon très aimable, lui disait Polougrâdov. Personne ne soupçonne en vain, et lorsqu'on soupçonne quelqu'un, c'est qu'il y a des raisons de le faire !

– Quelques raisons que l'on ait, et de quelque poids que soient les soupçons, il faut raisonner humainement. Je ne puis pas tuer… *Comprenez-vous ? Je ne le puis pas…* Que valent donc vos charges ?

– Ah ! fit avec un geste las le substitut, quel malheur ces criminels des classes instruites !… On peut inculquer quelque chose à un paysan, mais essayez de parler à ceux-là !… *Je ne puis pas… ;* il faut raisonner humainement… Ils se lancent tout de suite dans la psychologie !

Ourbènine s'offensa :

– Je ne suis pas un criminel. Je vous prie d'être plus mesuré dans vos expressions.

– Taisez-vous, mon très aimable ! Nous n'avons pas à vous faire

des excuses, ni à écouter vos mécontentements… Si vous ne voulez pas avouer, n'avouez pas… Mais permettez-moi de vous traiter de menteur…

– Comme il vous plaira, grommela Ourbènine. Vous pouvez faire de moi tout ce qui vous plaira… Je suis en votre pouvoir…

Ourbènine fit un geste accablé et poursuivit, en regardant par la fenêtre :

– Du reste, peu m'importe ; ma vie est perdue.

– Écoutez, dis-je, Piôtre Iègôrytch, hier et avant-hier, vous étiez si accablé de chagrin que vous teniez à peine debout et me faisiez à peine de courtes réponses ; aujourd'hui, au contraire vous avez une mine relativement florissante et gaie, et vous abondez en raisonnements. Les gens que le malheur atteint ne parlent guère, en général, et, vous, non seulement vous raisonnez beaucoup, mais vous exprimez même de menus mécontentements. Comment expliquer ce changement brusque ?

– Comment l'expliquez-vous vous-même ? me demanda Ourbènine, clignant les yeux d'un air moqueur.

– Je l'explique par le fait que vous avez oublié votre rôle. Il est difficile de jouer longtemps un rôle ; on l'oublie, ou il ennuie…

– C'est un raisonnement de juge d'instruction, dit Ourbènine avec un sourire, et il fait honneur à votre fertilité d'esprit… Oui, vous avez raison : un grand changement s'est opéré en moi…

– Pouvez-vous l'expliquer ?

– Volontiers. Je ne trouve pas nécessaire de le cacher. Hier, je fus si fort abattu, écrasé par mon chagrin, que je pensai à me suicider, ou… à devenir fou… Mais, la nuit, j'ai réfléchi. L'idée m'est venue que la mort a délivré Ôlga d'une vie de débauche, l'a arrachée aux mains sales de ce vaurien, mon persécuteur. Je ne suis pas jaloux de la mort ; mieux vaut qu'Ôlga lui appartienne que d'appartenir au comte. Cette idée m'a réjoui et réconforté : le poids est moindre maintenant sur mon âme.

– Bien trouvé ! murmura Polougrâdov entre ses dents et balançant un pied. Il n'est pas à court de réponse.

– Je parle avec sincérité, je le sens, et m'étonne que des gens cultivés n'arrivent par à distinguer la sincérité de la feinte. Du reste, la prévention est un sentiment violent ; sous son empire, il est facile de se tromper. Je comprends votre situation et je m'imagine ce qu'il en résultera, lorsque, sur la foi de vos preuves, on me jugera… Je me l'imagine ! On considérera ma mine sauvage, mon ivrognerie… Je n'ai pas l'air d'un monstre ; mais la prévention produira son effet…

– Bon ! fit Polougrâdov, se penchant sur ses papiers, il suffit. Sortez.

XXIII

Ourbènine sorti, nous procédâmes à l'interrogatoire du comte. Son Excellence apparut en robe de chambre avec un bandeau imbibé de vinaigre sur le front. Après qu'il eut lié connaissance avec le substitut, il s'étala dans un fauteuil et nous fit sa déposition.

– Je vais tout vous raconter dès l'origine… Que fait maintenant le président Lionnski ?… demanda-t-il. Il n'est pas encore séparé de sa femme ? Je l'ai connu par hasard à Pétersbourg… Pourquoi, messieurs, ne vous faites-vous rien apporter ? Il est toujours plus agréable de causer en buvant un peu de cognac… Dans ce meurtre, qui est coupable, c'est Ourbènine, je n'en fais aucun doute…

Et Karnièiév nous raconta tout ce que le lecteur sait déjà. Il raconta, en détail, sur la demande du substitut, sa vie avec Ôlga, décrivant les délices de son commerce avec une jolie femme. Il s'emballa au point de claquer plusieurs fois de la langue et cligna de l'œil. J'appris, par son témoignage, une très grave circonstance, ignorée des lecteurs. J'appris qu'Ourbènine, habitant en ville, bombardait de lettres son ancien maître, le maudissant dans les unes, le suppliant dans les autres de lui rendre sa femme, promettant de tout oublier, offense et déshonneur. Le pauvre diable s'accrochait à ces lettres comme à un fétu.

Après avoir ensuite questionné deux ou trois cochers, le substitut dîna solidement, me fixa tout un programme et partit. Il passa, avant son départ, dans le pavillon où était enfermé Ourbènine et lui déclara que notre soupçon de sa culpabilité était devenu une certitude.

Ourbènine, avec un geste d'indifférence, demanda de pouvoir assister à l'enterrement de sa femme ; ce lui fut accordé.

Polougrâdov ne lui avait pas menti : notre suspicion était devenue une certitude. Nous avions l'assurance de tenir le criminel ; mais cette assurance ne dura pas longtemps.

XXIV

Un beau matin, comme je cachetais le pli de l'instruction pour le faire partir pour la ville, et Ourbènine avec lui, j'entendis un affreux vacarme. Approché de la fenêtre, je vis un curieux tableau : une dizaine de vigoureux jeunes gens entraînaient hors de la cuisine des communs Kouzma le borgne.

Pâle et défait, arc-bouté à terre et ne pouvant pas se servir de ses mains pour se défendre, Kouzma frappait ses adversaires de son énorme tête.

– Votre Noblesse, venez ! me cria Ilya, surexcité… Il ne veut pas marcher.

– Qui ça ?

– L'assassin.

– Quel assassin ?

– Kouzma… C'est lui qui a fait le coup, Votre Noblesse !… Piôtre Iègôrytch est accusé à tort… Ma parole d'honneur, monsieur !…

Je descendis dans la cour et me dirigeai vers la cuisine des communs où Kouzma, s'étant dégagé des bras vigoureux qui le maintenaient, distribuait des gifles à droite et à gauche.

– Qu'y a-t-il ? demandai-je en m'approchant de la foule.

Et on me raconta quelque chose d'inattendu.

– Votre Noblesse, c'est Kouzma qui est le meurtrier.

– Ils mentent ! hurla le borgne. Que Dieu me punisse s'ils ne mentent pas !

– Pourquoi, fils du diable, lavais-tu du sang, si ta conscience est tranquille ? Attends, Sa Noblesse va tout savoir !

Le garde forestier Triphone, passant à cheval près de la rivière, avait remarqué que Kouzma y lavait quelque chose avec soin. Il crut d'abord que c'était du linge, mais ayant mieux regardé, il vit un cafetan et un gilet. Cela lui parut singulier.

– Que fais-tu là ? lui cria Triphone.

Kouzma se troubla. Triphone, ayant regardé plus attentivement, observa sur le cafetan des taches brunes…

– Je devinai tout de suite que c'était du sang… J'allai à la cuisine et racontai ce que j'avais vu. Les nôtres ont guetté et vu, que, pendant la nuit, le vêtement séchait dans le jardin. Alors, bien sûr, ils ont pris peur ; qu'a-t-il à laver s'il est innocent ? Il ne doit pas avoir l'âme tranquille s'il se cache… Nous avons réfléchi, réfléchi, et nous vous l'amenons, Votre Noblesse… Nous le traînons et il résiste, nous crache aux yeux… Pourquoi résiste-t-il s'il n'est pas coupable ?

D'un interrogatoire subséquent, il résulta que, peu avant le meurtre, tandis que le comte et ses invités prenaient le thé, Kouzma se rendait dans la forêt. Il n'aida pas au transport d'Ôlga, et ne pouvait pas, par conséquent, être taché de sang.

Amené dans ma chambre, le borgne ne put d'abord dire mot, tant il était ému. Tournant le blanc du seul œil qui lui restât, il se signait et sacrait tout bas.

– Calme-toi, lui dis-je. Raconte-moi tout, et je te laisserai partir.

Kouzma se laissa tomber à mes pieds, et, bégayant, continua à jurer.

– Que je périsse si c'est moi !… Que ni mon père, ni ma mère… Votre Noblesse !… Que Dieu extermine mon âme !…

– Tu es allé dans le bois ?

– Juste, m'sieur, j'y suis allé ! Je servais du cognac aux messieurs, et, pardonnez-moi, j'en goûtai un peu. Ça me porta à la tête, je voulus m'étendre, le fis, et m'endormis. Mais qui a tué et comment, je ne sais, et, pour l'avoir vu, je ne l'ai pas vu… Je vous dis la vérité !

– Mais pourquoi lavais-tu du sang ?

– J’avais peur qu’on suppose des choses… qu’on m’appelle comme témoin…

– Mais comment se fait-il que sur ton cafetan il y eût du sang ?

– Je ne peux pas le savoir, Votre Noblesse !

– Comment ne peux-tu pas le savoir ? Ce vêtement est bien à toi ?

– Oui, il est à moi, mais je ne peux pas le savoir ! Je n’ai vu le sang que quand je me suis réveillé.

– Alors c’est en rêve que tu as taché ton vêtement de sang ?

– Justement ça…

– Allons, déguerpis, mon vieux, et tâche de retrouver tes idées… Tu racontes des balivernes. Penses-y un peu ; tu répondras demain… Va-t’en.

Le lendemain, à mon réveil, on m’informa que Kouzma voulait me parler. Je donnai ordre de l’amener.

– Tu as réfléchi ? lui demandai-je.

– Justement ça…

– D’où vient le sang de ton vêtement ?

– Votre Noblesse, je me souviens de quelque chose comme dans un songe, je me souviens de quelque chose comme dans la brume ; mais si c’est la vérité, ou pas, je ne puis le dire.

– De quoi donc te souviens-tu ?

Kouzma leva son œil vers moi, réfléchit et dit :

– De quelque chose d’étonnant… comme si c’était en songe, ou dans la brume… Je suis étendu sur l’herbe, saoul, prêt à dormir, ou dormant tout à fait… Pourtant j’entends quelqu’un passer près de moi, et qui frappe fortement des pieds… J’ouvre les yeux et je vois, comme si j’étais évanoui ou en songe… qu’un monsieur s’approche de moi, se penche et s’essuie les mains à mes pans… À mes pans, il s’essuie, puis, de sa main, il frotte mon gilet… Voilà, comme ça…

– Quel est donc ce monsieur ?

– Je ne puis le savoir. Je me rappelle seulement que c'était non pas un paysan, mais un monsieur… habillé en monsieur… Mais qui était-il ?… et quelle est sa figure… je ne m'en souviens pas.

– De quelle couleur était son vêtement ?

– Qui sait ? Peut-être blanc ; et, peut-être, noir… Je me rappelle que c'était un monsieur et rien de plus… Oui, je me rappelle qu'il se pencha, essuya ses petites mains et me dit : « Racaille saoule ! »

– Tu as rêvé ça !

– Je ne sais pas… Peut-être que oui… Mais d'où le sang vient-il donc ?

– Le monsieur que tu as vu ressemblait-il à Piôtre Iègôrytch ?

– On dirait que non… Et peut-être que c'était lui… Seulement, il ne m'aurait jamais appelé racaille.

– Continue à te rappeler… Sors, tiens-toi en repos, et rappelle-toi !… Peut-être te rappelleras-tu tant bien que mal quelque chose.

– À vos ordres.

Cette brusque irruption de Kouzma le borgne dans un roman presque terminé causa une indescriptible confusion. J'étais positivement égaré et ne pouvais pas comprendre l'histoire de Kouzma. Il niait catégoriquement sa culpabilité, et cette culpabilité, l'instruction antérieure l'écartait aussi. Ôlga ne pouvait pas avoir été tuée pour des motifs crapuleux. Selon l'avis des médecins, il n'y avait probablement « pas eu d'attentat contre son honneur ». Était-il possible d'admettre que Kouzma, ayant tué, eût perdu de vue ces mobiles par la seule raison qu'il était extrêmement ivre et avait cessé de coordonner ses idées ? Cela ne correspondait pas à l'ensemble du meurtre.

Mais si Kouzma était innocent, comment n'expliquait-il pas le sang sur son vêtement et pourquoi allait-il inventer des rêves et des hallucinations ? Pourquoi allait-il y mêler un monsieur qu'il avait vu, entendu, mais dont il ne se souvenait pas assez pour se rappeler même

la couleur de ses vêtements ?

Polougrâdov revint une seconde fois.

– Eh bien ! dit-il, vous voyez !… Si vous aviez examiné sur-le-champ le lieu du meurtre, croyez-moi, tout serait clair comme le fond de la main. Si vous aviez immédiatement interrogé tous les domestiques, vous auriez su qui avait porté Ôlga Nicolâèvna. Maintenant nous ne pouvons même pas établir à quelle distance du lieu du crime était étendu cet ivrogne…

Il s'occupa deux heures de suite de Kouzma, mais le borgne ne lui dit rien de nouveau. Il dit que, dans son demi-sommeil, il avait vu un monsieur qui s'était essuyé les mains aux pans de son cafetan et l'avait traité de « racaille saoule » ; mais quel était ce monsieur, quelle était sa figure et quels étaient ses vêtements, il ne le dit pas.

– Combien de cognac avais-tu bu ?

– Une demi-bouteille.

– Peut-être n'était-ce pas du cognac ?

– Si, de la véritable fine-champagne…

– Ah ! fit le substitut, souriant, tu connais même le nom des alcools ?

– Comment ne pas les connaître ! Grâce à Dieu, il y a trente ans que l'on est chez des maîtres ; on a eu le temps d'apprendre…

Le substitut trouva utile, je ne sais pourquoi, de confronter Kouzma et Ourbènine… Kouzma regarda longtemps Ourbènine, hocha la tête et dit :

– Non, je ne me souviens pas. Peut-être était-ce Piôtre Iègôrytch et peut-être n'était-ce pas lui… Qui sait ?

Polougrâdov y renonça d'un geste et partit, me laissant le soin de choisir entre les deux assassins le véritable.

XXV

L'instruction traîna en longueur… On enferma Ourbènine et Kouzma dans la prison du village où j'habitais.

Le pauvre Piôtre Iègôrytch, extrêmement découragé, maigri, grisonnant, entra dans une disposition d'esprit religieuse. Il me demanda deux fois de lui envoyer le code pénal ; il s'intéressait évidemment à la peine qu'il pourrait encourir.

– Que ferai-je avec mes enfants ? me demanda-t-il un jour, au cours d'un interrogatoire. Si j'étais seul, votre erreur ne me toucherait pas ; mais il me faut vivre… vivre pour mes enfants ! Sans moi, ils périront… Et puis… je ne me sens pas la force de m'en séparer ! Que faites-vous de moi ?…

Lorsque les gardiens se mirent à le tutoyer et qu'il dut se rendre deux fois à pied de mon village en ville, et en revenir, suivi des gardiens et vu par les gens qui le connaissaient, le désespoir le prit et il devint nerveux.

– Ce ne sont pas des gens de loi, criait-il dans toute la maison de détention ; ce sont des enfants cruels, sans cœur, qui ne ménagent ni les gens, ni la vérité. Je sais pourquoi on me retient ici ; je le sais. Ils veulent, en m'inculpant, cacher le vrai coupable… Le criminel, c'est le comte, ou, si ce n'est lui, c'est un affidé.

Quand il apprit l'arrestation de Kouzma, Ourbènine, d'abord, se réjouit beaucoup.

– On l'a trouvé, l'homme affidé ! me dit-il ; le voilà trouvé !

Mais bientôt, quand il vit qu'on ne le relâchait pas, et lorsqu'on lui communiqua la déposition de Kouzma, il s'attrista à nouveau.

– Maintenant, dit-il, je suis perdu, définitivement perdu. Pour sortir de prison, ce diable borgne me nommera tôt ou tard et dira que c'est moi qui ai essuyé mes mains à son cafetan. Mais on a bien vu que mes mains n'avaient pas été essuyées.

Tôt ou tard, en effet, nos hésitations devaient se résoudre.

À la fin de novembre, quand sous nos fenêtres tournoyaient les flocons de neige et que le lac paraissait un désert d'une infinie blancheur, Kouzma demanda à me voir. Il envoya le gardien me dire qu'il avait « réfléchi ». J'ordonnai de me l'amener.

– Je suis très content que tu aies enfin réfléchi, lui dis-je. Il est temps de ne plus dissimuler et de ne plus nous abuser comme des petits enfants. Qu'as-tu donc retrouvé ?

Kouzma ne répondit pas. Debout au milieu de la pièce, il me regardait en silence, fixement… L'effroi luisait dans ses yeux ; il était pâle et tremblait ; une sueur froide ruisselait sur son visage.

– Eh bien ! répétai-je, qu'as-tu retrouvé ?

– Quelque chose de si étrange que l'on ne peut rien imaginer de plus fort… Hier, je me suis rappelé la cravate qu'avait ce monsieur, et, la nuit, j'y ai songé, et je me suis même souvenu du visage.

– Qui était-ce donc ?

– C'est effrayant à dire, Votre Noblesse ! Permettez-moi de ne pas le nommer. C'est si extraordinaire, si étonnant qu'il me semble l'avoir rêvé ou imaginé !…

– Qu'as-tu donc imaginé ?

– Non, permettez-moi de ne pas le dire… Si je le dis, vous me punirez trop fort… Permettez-moi de réfléchir encore et de ne vous répondre que demain… J'ai peur.

– Fi !… m'écriai-je, fâché. Pourquoi me déranges-tu si tu ne veux pas parler ! Pourquoi es-tu venu ici ?

– Je croyais le dire, et, maintenant, j'ai peur. Non, Votre Noblesse, laissez-moi partir… Demain, ça vaudra mieux… Si je le dis, vous vous fâcherez tant qu'il m'arrivera pis que la Sibérie… Vous me punirez trop fort…

Je me mis en colère et ordonnai d'emmener Kouzma[19].

Le soir même, pour ne pas perdre de temps, et en finir avec cette

affaire qui m’ennuyait énormément, je passai à la maison de détention et dis faussement à Ourbènine que Kouzma l’accusait d’être l’assassin.

– Je m’y attendais, dit Ourbènine, laissant tomber les bras… Tout m’est égal…

XXVI

La détention cellulaire agit fortement sur la santé d'ours de l'intendant ; il jaunissait et avait perdu presque la moitié de son poids. Je lui promis de donner l'ordre aux gardiens de le laisser se promener dans le couloir le jour et même la nuit.

– Il n'y a pas de raison de craindre que vous vous évadiez, lui dis-je.

Ourbènine me remercia, et, dès ma sortie, il se promenait déjà dans le couloir. On ne ferma plus sa porte.

En le quittant, je frappai à la porte derrière laquelle se trouvait Kouzma.

– Eh bien ! lui demandai-je, as-tu réfléchi ? J'entendis une faible voix :

– : Non, monsieur… Que monsieur le procureur vienne ; je lui parlerai, mais pas à vous.

– À ton idée…

Le matin du jour suivant, tout fut résolu.

Le gardien Iègor accourut chez moi pour m'annoncer que Kouzma le borgne avait été trouvé mort sur son lit. Je me rendis à la maison de détention et m'en convainquis… Cet homme sain, robuste, qui, la veille encore, respirait la santé et inventait pour sa libération différentes histoires, était inerte et froid comme la pierre… Je ne décrirai pas mon épouvante et celle des gardiens. Le lecteur la comprendra. Kouzma m'était précieux comme inculpé ou comme témoin, mais, pour les gardiens, c'était un détenu dont la mort ou la fuite pouvait leur coûter cher… Notre effroi fut d'autant plus grand que l'autopsie révéla que la mort avait été violente… Kouzma était mort étranglé. Dès que j'en fus convaincu, je me mis à rechercher le coupable, et ne le cherchai pas longtemps… Il était tout proche…

Je passai dans la chambre d'Ourbènine, et, n'ayant plus la force

de me contraindre, je l'appelai assassin de la façon la plus rude et la plus cruelle.

– Il ne vous a pas suffi, lâche que vous êtes, de la mort de votre malheureuse femme ! Vous avez encore eu besoin de la mort d'un homme qui vous accusait… Et, après cela, vous continuez votre vile comédie de scélérat !

Ourbènine pâlit mortellement et chancela.

– Vous mentez ! cria-t-il, se frappant la poitrine du poing.

– Non, je ne mens pas. Vous versiez sur nous des larmes de crocodile à propos de nos preuves, et vous les tourniez en dérision… À certains moments, j'aurais même voulu vous croire de préférence à elles… Oh ! vous êtes un magnifique comédien ! Mais, à présent, je ne vous croirais plus, même si de vos yeux coulait du sang au lieu de vos fausses larmes d'acteur. Avouez-le, c'est vous qui avez tué Kouzma !

– Toute patience et toute humilité ont leurs limites, Serguéy Pètrôvitch. Vous êtes ivre ou vous vous moquez de moi ! Je ne le souffrirai pas !

Et Ourbènine, les yeux brillants, frappa du poing sur la table.

– Hier, continuai-je, j'ai commis l'imprudence de vous donner la liberté ; je vous ai autorisé à faire ce que l'on défend aux autres détenus : vous promener dans le couloir. Et, en guise de remerciement, vous allez, la nuit, à la porte de ce malheureux Kouzma, et étranglez un homme endormi ! Sachez que vous n'avez pas seulement causé sa perte, mais celle des gardiens.

– Mais, mon Dieu, qu'ai-je donc fait ? dit Ourbènine, se prenant la tête.

– Vous voulez des preuves ? Eh bien ! en voilà !… Sur mon ordre, votre porte fut ouverte… Ces stupides gardiens y ont laissé le cadenas et la clef. Toutes les portes ferment avec la même clef. Vous avez, la nuit, pris la vôtre, et, sorti dans le couloir, ouvert la porte de votre voisin… Après l'avoir étranglé, vous avez refermé la porte et remis la clef à votre cadenas.

– Quelle raison avais-je donc de l'étrangler ? Laquelle ?

– La raison qu'il vous a accusé… Si je ne vous l'avais pas dit hier soir, Kouzma serait encore vivant… C'est une honte et un péché, Piôtre Iègôrytch !

– Jeune homme, Serguèy Pètrôvitch, me dit tout à coup l'assassin d'une voix douce et caressante, me prenant par la main, vous êtes honnête, vous êtes un homme comme il faut ! Ne vous perdez pas et ne mettez pas une tache sur votre personne par des soupçons injustes et inconsidérés. Vous ne pouvez pas comprendre combien vous m'avez douloureusement offensé en chargeant d'une nouvelle accusation mon âme tout à fait innocente… Je suis un martyr, Serguéy Pètrôvitch ! Craignez d'outrager un martyr ! Un moment viendra où vous aurez à me faire des excuses, et ce moment est proche… Voyons, en vérité, on ne peut pas m'accuser !… Et vos excuses ne vous satisferont pas… Au lieu de vous acharner contre moi et de m'injurier de façon si horrible, vous auriez mieux fait de me questionner humainement – je ne dis pas en ami : vous avez déjà répudié nos bonnes relations anciennes. – J'aurais été plus utile à la justice comme témoin et comme auxiliaire que comme prévenu. Dans cette nouvelle inculpation qui surgit, tenez… je pourrais vous raconter bien des choses… La nuit, je ne dormais pas, et j'ai tout entendu…

– Qu'avez-vous entendu ?

– La nuit, à deux heures… dans le noir… j'entends quelqu'un marcher et tâtonner à ma porte… On marche dans le couloir, puis on ouvre ma porte, et on entre…

– Qui ?

– Je ne sais ; il faisait noir ; je n'ai pas vu… Un homme resta une minute dans ma chambre et sortit… et, justement comme vous avez dit : il retira la clé de ma porte et ouvrit la chambre voisine… Deux minutes après, j'entendis un râle, puis du mouvement. Je pensai que c'était le gardien qui marchait et remuait quelque chose, et je pris le râle pour un ronflement ; sans quoi, j'aurais donné l'alarme.

– Fables ! dis-je. Il n'y a personne ici, sauf vous, pour tuer Kouzma. Les gardiens de service dormaient. La femme de l'un d'eux, qui ne dormait pas, témoigne que les trois gardiens dormirent, toute la nuit, comme des morts, et ne quittèrent pas leur lit une minute. Les pauvres diables ne savaient pas que, dans cette misérable prison, il pouvait y avoir de semblables brutes. Ils sont depuis plus de vingt ans au service et n'ont pas eu une seule évasion, sans parler d'une aussi

grande atrocité qu'un assassinat. Grâce à vous, maintenant, leur vie est bouleversée et je vais moi aussi recevoir sur les doigts pour vous avoir gardé ici et vous avoir laissé la liberté de vous promener dans le couloir. Je vous suis très reconnaissant !

Ce fut ma dernière conversation avec Ourbènine. Je n'eus plus l'occasion de lui parler, hormis deux ou trois questions qu'il me posa, à titre de témoin, du banc des accusés…

XXVII

J'ai qualifié mon roman de « roman judiciaire », et, à présent que l'« affaire du meurtre d'Ôlga Ourbènine » se complique d'un nouvel assassinat, obscur, et, sous beaucoup de rapports, mystérieux, le lecteur a le droit d'attendre que mon livre entre dans la phase la plus intéressante et la plus vive. La découverte du criminel et les mobiles du crime offrent un vaste champ à l'ingéniosité de l'esprit et à sa souplesse. Le mauvais vouloir et la ruse font ici la guerre au savoir, guerre intéressante dans toutes ses manifestations…

Cette guerre, je l'ai faite, et le lecteur est en droit d'attendre la description des moyens qui m'ont procuré la victoire, et il attend certainement aussi de moi les finesses de détective, qui éclatent si brillamment dans les romans des modèles du genre.

Et je suis prêt à satisfaire cette attente du lecteur.

Mais, sans attendre la fin de la lutte, un des principaux personnages quitte le champ de bataille ; on n'en fait pas un associé de la victoire. Tout ce qu'il a fait, jusqu'ici, l'a été en pure perte : il passe dans la foule des spectateurs.

Ce personnage est votre humble serviteur.

Le lendemain de ma conversation avec Ourbènine, je reçus l'invitation, ou plus exactement, l'ordre de donner ma démission. Les potins et discours de nos commères du district avaient fait leur œuvre. Mon congé avait eu aussi largement pour cause l'assassinat survenu à la maison de détention et les dépositions des domestiques à mon sujet que le substitut du procureur avait recueillies à mon insu, sans oublier, non plus, si le lecteur s'en souvient, le coup de rame que j'avais détaché sur la tête d'un paysan au cours d'une de nos débauches nocturnes. Le paysan entama l'affaire. Cela produisit un bouleversement énorme.

En moins de deux jours, je dus me dessaisir de l'affaire d'Ôlga Ourbènine, au profit d'un juge d'instruction pour enquêtes spéciales.

Par suite des racontars et des correspondances des journaux, tout

le ministère public fut sur pied. Le procureur vint tous les deux jours dans le domaine du comte et prit part en personne aux interrogatoires. Les rapports de nos médecins furent envoyés à l'Inspection médicale, et même plus haut. On parla d'exhumer les cadavres pour une seconde autopsie, qui, d'ailleurs, n'aurait pas donné de résultats. Ourbènine fut amené deux fois au chef-lieu du gouvernement pour examen de ses facultés mentales, et, les deux fois, il fut trouvé normal. Je commençai à ne plus être mêlé à l'affaire qu'en qualité de témoin[20].

Les nouveaux juges mirent tant de cœur à l'instruction que Polycarpe fut même appelé à témoigner.

Un an après ma démission, comme j'habitais déjà Moscou, je reçus une citation pour le procès Ourbènine. Je fus heureux de revoir les lieux que l'habitude m'avait rendus chers, et je partis. Le comte, revenu à Pétersbourg, s'abstint de répondre à la convocation ; il envoya un certificat médical.

L'affaire fut jugée dans notre ville de district par une délégation de la Cour d'assises. Polougrâdov, ce substitut qui, quatre fois par jour, se nettoyait les dents à la poudre rouge, soutint l'accusation. Le défenseur fut un certain Smîrniaév, blond, maigre, de haute taille, de mine sentimentale, avec de longs cheveux plats. Le jury était composé en majeure partie d'artisans et de paysans ; il ne s'y trouvait que quatre jurés sachant lire ; tous les autres, quand on leur présenta les lettres d'Ourbènine à sa femme, furent couverts de sueur et de confusion. Le chef du jury se trouva être l'épicier Ivane Dèmiânytch, celui qui avait fourni son nom à feu mon perroquet.

En entrant dans la salle des assises, je ne reconnus pas Ourbènine. Ses cheveux étaient tout blancs ; il avait vieilli de vingt ans. Je m'attendais à lire sur son visage de l'indifférence et de l'apathie, mais mon attente fut trompée. Ourbènine se défendit avec énergie. Il récusa trois jurés, fournit de longues explications et posa des questions aux témoins. Il nia catégoriquement sa culpabilité et interrogea longuement tout témoin qui déposait contre lui.

Le témoin Pchékhôtsky déposa que j'avais une liaison avec Ôlga.

– C'est du mensonge ! s'écria Ourbènine. Il ment ! Ma femme me trompait ; mais je crois en *lui*.

Lorsque je déposai, l'avocat me demanda dans quelles relations j'étais avec Ôlga. Il me lut la déposition de Pchékhôtsky qui m'avait

applaudi un certain jour dans le jardin. Dire la vérité était donner un témoignage en faveur de l'accusé ; plus une femme est dépravée, plus les jurés sont indulgents pour le mari jaloux : je le comprenais… D'autre part la vérité eût choqué Ourbènine. Il aurait éprouvé, à l'entendre, une douleur inguérissable… Je préférai mentir ; je niai.

Le procureur, en son réquisitoire, décrivit en couleurs montées l'assassinat d'Ôlga, appelant particulièrement l'attention sur la férocité de l'assassin, sur sa furie… « Un vieil homme, sensuel et usé, voit une jeune fille belle et jeune. Sachant l'horreur de sa situation dans la maison de son père dément, il la séduit par l'attrait d'une bouchée de pain, d'une habitation et de chiffons éclatants. Elle cède. Mais elle est jeune, et la jeunesse, messieurs les jurés, a des droits imprescriptibles… Une jeune fille, formée par les romans, au milieu de la nature, devait tôt ou tard aimer. » Etc.…

Tout était dans ce ton-là.

Le défenseur ne nia pas la culpabilité d'Ourbènine. Il pria seulement de reconnaître que son client avait agi par impulsion et de lui accorder de l'indulgence. Décrivant combien le sentiment de la jalousie peut être véhément il invoqua l'Othello de Shakespeare. Il examina sur toutes ses faces ce « type universel », citant l'opinion de plusieurs critiques, et s'égara dans de tels dédales que le président dut l'interrompre en lui observant que la connaissance de la littérature étrangère n'est pas obligatoire pour les jurés.

Invité à dire ce qu'il aurait à ajouter pour sa défense, Ourbènine prit Dieu à témoin qu'il n'était coupable ni de fait, ni de pensée.

– Il m'est personnellement indifférent d'être où que ce soit : dans ce district, où tout rappelle mon ignominie imméritée, ou aux travaux forcés ; mais ce qui m'inquiète, c'est le sort de mes enfants.

Et se tournant vers le public il se mit à pleurer et pria de donner asile à ses enfants.

– Qu'on les prenne ! Le comte ne manquera certainement pas une occasion de se parer de générosité ; mais mes enfants sont prévenus ; ils n'accepteront pas de lui une miette de pain.

M'avisant dans l'assistance, il me regarda avec des yeux suppliants et me cria :

Gardez mes enfants des bienfaits du comte !

Il oubliait évidemment le verdict qui l'attendait et se sacrifiait tout entier à l'idée de ses enfants.

La délibération du jury fut courte. Ourbènine fut reconnu formellement coupable, et aucune des questions posées au jury ne fut suivie de circonstances atténuantes. L'ancien intendant fut condamné à la perte de ses droits civils et à quinze ans de travaux forcés.

Ce fut le prix de sa rencontre un matin de mai avec une poétique « jeune fille en rouge »…

*
* *

Il s'est écoulé plus de huit années depuis ces événements. Au cours de ces années, beaucoup de choses ont changé. Le comte Karnièiév, qui ne cessa pas de me témoigner la plus sincère amitié, s'adonne irrémédiablement à la boisson. Son domaine est passé aux mains de sa femme et de son beau-frère. Le comte, aujourd'hui ruiné, vit à mes dépens. Parfois, le soir, étendu sur un canapé dans ma chambre d'hôtel, il aime à évoquer le passé.

– Il serait bon, maintenant, d'entendre les tziganes, murmure-t-il. Sériôja, envoie chercher du cognac !…

Moi aussi j'ai changé. Les forces m'abandonnent peu à peu. Je sens que la jeunesse et la santé me quittent. Mon corps n'a plus la force, l'agilité, l'endurance dont j'étais fier jadis, passant des nuits blanches et absorbant des quantités de liquide, que, aujourd'hui, je soulèverais à peine. Des rides, l'une après l'autre, apparaissent sur mon visage. Mes cheveux deviennent rares. Ma voix grossit et faiblit… La vie est passée.

Je me souviens du passé comme de la journée d'hier. Je vois comme dans une buée les lieux et les gens… Je ne sens plus la force de traiter les hommes avec impartialité. Il ne se passe pas de jour qu'enveloppé d'indignation et de haine, je ne me prenne la tête entre les mains. Je trouve comme autrefois le comte répugnant, Ôlga ignoble, Kalînine ridicule, avec sa stupide présomption. Je tiens le mal pour le mal et le péché pour le péché.

Mais il est souvent des minutes où, regardant un portrait sur ma

table, je ressens un indéfinissable désir de me promener dans la forêt avec « la jeune fille en rouge », et de la serrer à tout prix contre moi. Dans ces moments-là, je lui pardonne son mensonge et sa chute dans un abîme de fange. Je suis prêt à tout pardonner pour que renaisse une parcelle du passé…

Excédé de l'ennui de la ville, je voudrais entendre une fois encore le rugissement du lac géant et chevaucher sur ses bords, au dos de ma Zorka. Je pardonnerais et oublierais tout pour me promener une fois encore sur le chemin de Ténèiévo et rencontrer le jardinier Frantz avec son tonnelet pour la vodka et sa casquette de jockey… Il arrive même des moments où je me sens prêt à serrer la main sanglante du débonnaire Piôtre Iégôrytch et à discuter avec lui sur la religion, les récoltes ou l'instruction du peuple. Je voudrais revoir Cligne-de-l'œil avec sa Nâdénnka…

Vie frénétique, déchaînée, inquiète comme le lac par une nuit d'août… Bien des victimes ont à jamais disparu dans ses vagues noires… Au fond gît un lourd dépôt…

Mais pourquoi, à certains moments, l'aimé-je, cette vie ? Pourquoi lui pardonné-je et me précipité-je vers elle de toute mon âme, comme un fils tendre ou un oiseau, échappé de sa cage ?

L'existence que j'aperçois maintenant par la fenêtre de ma chambre d'hôtel me paraît un cercle gris : du gris sans aucune nuance ; aucun filet de lumière claire… Mais, en fermant les yeux et en me rappelant le passé, je vois l'arc-en-ciel que forme le spectre solaire…

Oui, là-bas il y eut de l'orage, mais il y eut aussi plus de lumière.

FIN

Au bas de la dernière feuille, il était écrit :

Monsieur le Directeur,

Je vous prie d'insérer, autant que possible sans coupures ni intercalations le roman ou le récit que je vous propose ci-contre. Il peut, d'ailleurs, y être fait des modifications, d'accord avec l'auteur. Au cas où l'œuvre ne conviendrait pas, je prie de garder le manuscrit pour me le rendre. J'habite momentanément à Moscou, hôtel « Anglia ».

Ivane Pètrôvitch KAMYCHOV.

P.-S. – Honoraires au gré de la rédaction.

(Date et année.)

Maintenant que j'ai porté à la connaissance du lecteur le roman de Kamychov, je reprends la conversation que j'eus avec lui.

D'abord je dois prévenir que je n'ai pu tenir la promesse donnée au lecteur dans mon introduction : le roman de Kamychov n'a pas été inséré ci-dessus en son entier, mais avec de sensibles réductions.

Il arriva que *Un Drame à la chasse* ne put pas paraître dans le journal dont il a été question en tête de cette œuvre : le journal avait cessé d'exister quand le manuscrit fut envoyé à la composition.

La rédaction actuelle accueillit le roman, mais ne trouva pas possible de le publier sans abréviations. Elle m'envoya les épreuves de différentes parties, avec « Prière de modifier ». Je ne voulus pas prendre ce péché-là sur ma conscience et trouvai préférable, plutôt que de « modifier » tel ou tel passage, de le supprimer entièrement. La rédaction convint avec moi de couper plusieurs passages qui déconcertaient par leur cynisme. Ces coupures demandaient des précautions et du temps : c'est pourquoi plusieurs parties parurent avec du retard. Nous coupâmes entre autres deux descriptions d'orgies nocturnes. L'une eut lieu dans la maison du comte, l'autre sur le lac. Il fut aussi retranché une description de la bibliothèque de Polycarpe et de son originale manière de lire. Je défendis sans succès de furieuses parties de *stoss,* jouées dans la domesticité du comte, entre, surtout le jardinier Frantz et la vieille Chouette. Un jour, pendant l'instruction, Kamychov surprit, dans un des cabinets de verdure une partie forcenée entre Frantz et… Pchékôtsky. Les remises montèrent jusqu'à trente roubles et Kamychov, s'étant mêlé aux joueurs, les « pluma comme perdrix ». Frantz, qui perdait, voulant se rattraper, se rendit près du lac, à l'endroit où il cachait son argent. Kamychov, l'ayant épié alla le *voler* sans lui laisser un copek. Et il donna au pêcheur Michéy l'argent qu'il avait dérobé. Cette étrange bienfaisance caractérise à merveille le fantasque juge d'instruction, mais les paroles de grossièreté, émaillant les propos des joueurs, choquaient tellement, que la rédaction ne voulut même pas de modifications.

On supprima aussi quelques rendez-vous avec Ôlga et une explication de Kamychov avec Mlle Kalînine. Mais il me semble que ce

qui a été imprimé, suffit à caractériser le héros.

Au bout de trois mois exactement, le garçon de bureau m'annonça la visite du « monsieur à la cocarde ».

– Fais entrer, lui dis-je.

Entra Kamychov, aussi reluisant, sain et beau garçon que trois mois auparavant. Ses pas étaient feutrés. Il posa avec tant de précautions son chapeau sur le rebord de la fenêtre que l'on pouvait croire qu'il y déposait quelque fardeau. Quelque chose d'enfantin, d'infiniment bonhomme brillait, comme naguère, dans ses yeux bleus…

– Je viens encore vous déranger, dit-il en s'asseyant timidement… Eh bien, au sujet de mon manuscrit, quel est le verdict ?

– Coupable, répondis-je, mais avec circonstances atténuantes.

Kamychov se mit à rire et se moucha dans un mouchoir parfumé.

– En conséquence, demanda-t-il, relégation dans le feu de la cheminée ?

– Non. Pourquoi si sévère ? Pas le criminel, le correctionnel.

– Il faut corriger ?

– Oui, certaines choses… D'accord ensemble.

Nous nous tûmes quelques secondes. Mon cœur battait affreusement et mes tempes avaient des élancements. Mais il n'entrait pas dans mes plans de me montrer ému.

– Vous m'avez dit, jadis, avoir pris comme thème de votre récit un fait vécu.

– Oui, répondit le juge d'instruction, je suis prêt à le répéter ; et comme je vous l'ai dit : je suis Zinôvièv…

– C'est donc vous qui fûtes le garçon de noces d'Ôlga Nicolâèvna ?

– Oui, et l'ami de la maison. N'est-ce pas que je parais

sympathique dans ce manuscrit ? dit Kamychov en riant et rougissant. Un beau diable, hein ? J'étais à battre, mais personne pour le faire !

– Ma foi… c'est exact… Votre récit me plaît. Il est plus intéressant que beaucoup de romans de crimes… Mais il faudra y apporter quelques corrections essentielles…

– Que trouvez-vous, par exemple, nécessaire de changer ?

– L'allure même du roman, sa physionomie… Il y a en lui tous les ingrédients d'un roman judiciaire : un crime, des preuves, une instruction et même, comme hors-d'œuvre, quinze années de travaux forcés à un personnage ; mais il y manque le principal…

– À savoir ?

– Il ne s'y trouve pas le vrai coupable…

Kamychov fit de grands yeux et se leva.

– À franchement parler, je ne vous comprends pas ! dit-il après un court silence. Si vous ne regardez pas comme le vrai coupable l'homme qui mutila et étrangla, alors je ne sais plus qui il faut regarder comme tel… Assurément le criminel est un produit de la société, et c'est elle qui est coupable… Mais, si l'on entre dans les hautes considérations, il n'y a plus à écrire de romans : il n'y a plus qu'à faire des cours.

– Il n'y a pas à entrer dans les hautes considérations ; ce n'est pas Ourbènine qui a tué !

– Comment, pas lui ? demanda Kamychov, s'approchant de moi.

– Non, ce n'est pas Ourbènine !

– Peut-être… *Errare humanum est,* et les juges d'instruction ne sont pas parfaits. Les erreurs judiciaires sont fréquentes sous la lune. Vous trouvez que nous nous sommes trompés ?

– Vous ne vous êtes pas trompé. Vous avez agi intentionnellement.

– Pardon,… de nouveau je ne vous comprends pas, dit Kamychov, souriant. Si vous trouvez que l'instruction a conduit à une erreur

judiciaire, et, même, préméditée, je serais curieux de connaître votre point de vue… Qui, selon vous, a été le meurtrier ?

– Vous ! !

Kamychov me regarda avec étonnement, presque avec effroi, rougit et recula d'un pas. Puis, se détournant, il s'approcha de la fenêtre et se mit à rire.

– En voilà une bonne ! murmura-t-il, soufflant sur la fenêtre pour la farder et y dessinant nerveusement des initiales.

Je regardai la main qui dessinait, et il me semblait y voir la main musclée, la main de fer qui avait pu d'un seul coup étrangler Kouzma endormi et lacérer le corps frêle d'Ôlga.

L'idée que j'avais l'assassin devant moi remplit mon âme d'un sentiment insolite d'effroi et de peur… non pour moi, mais pour lui, cet élégant et beau géant… et pour l'homme en général…

– Vous avez tué ! répétai-je.

– Si vous ne plaisantez pas, dit Kamychov en riant toujours, sans me regarder, je vous félicite de votre découverte. D'ailleurs, à en juger par le tremblement de votre voix, il est difficile de supposer que vous plaisantez. Que vous êtes nerveux !

Kamychov tourna vers moi son visage en feu, et, tâchant de sourire, continua :

– Il est curieux de savoir d'où a pu vous venir une pareille idée ! Ai-je, dans mon roman, écrit rien de pareil ? C'est curieux, ma parole !… Racontez, moi ça, je vous prie ! Il vaut la peine, une fois dans la vie, d'éprouver l'émotion d'être regardé comme un meurtrier.

– Vous êtes le meurtrier, lui dis-je, et ne pouvez pas même le cacher. Vous en avez dit plus long qu'il ne fallait dans votre roman, et, maintenant, vous jouez mal votre rôle.

– C'est vraiment très intéressant. Très curieux à entendre, parole d'honneur !

– Si vous trouvez cela curieux, écoutez-moi.

Je me levai, et, troublé, me mis à aller et venir. Kamychov jeta un regard derrière la porte et la referma mieux qu'elle ne l'était. Cette précaution le trahit.

– Que craignez-vous ? lui demandai-je.

Il toussa d'un air gêné et fit un geste vague.

– Je ne crains rien, mais… ça m'a pris comme ça ; et j'ai regardé derrière la porte. C'est utile pour vous aussi… Eh bien ! racontez.

– Puis-je vous poser des questions ?

– Autant qu'il vous plaira.

– Je vous avertis que je ne suis pas un juge d'instruction, et pas un maître en interrogatoires. Ne vous attendez pas à un ordre systématique ; n'essayez donc pas de me démonter et embrouiller. D'abord dites-moi où vous êtes passé, après avoir quitté cette lisière du bois où vous festoyiez après la chasse ?

– Il est dit, dans mon récit, que je suis parti pour chez moi.

– L'indication du chemin que vous avez suivi est dans le récit, soigneusement effacée. Vous avez pris par le bois ?

– Oui.

– Vous pouviez par conséquent y rencontrer Ôlga ?

– Oui, je le pouvais, dit Kamychov, souriant.

– Et vous l'avez rencontrée.

– Non, je ne l'ai pas rencontrée.

– Vous avez, à l'instruction, oublié d'interroger un témoin très important : vous-même précisément… Avez-vous entendu le cri de la victime ?

– Non… En vérité, mon cher monsieur… vous n'êtes réellement pas un maître en fait d'interrogatoires !

Ce familier « mon cher monsieur » me déplut ; il correspondait

trop peu aux excuses et au ton d'humilité du début de notre entretien. Je vis bientôt que Kamychov m'observait avec condescendance et s'enchantait presque de mon manque d'adresse à me débrouiller dans la masse des questions qui m'opprimaient.

– Admettons, repris-je, que vous n'ayez pas rencontré Ôlga dans le bois, bien qu'il fût plus difficile à Ourbènine qu'à vous de la rencontrer. Son mari ignorait en effet qu'elle s'y trouvait. Il ne la cherchait pas, et vous, étant ivre et furieux, vous ne pouviez pas ne pas la chercher… Vous la cherchiez probablement ; autrement pourquoi auriez-vous pris par le bois pour vous rendre chez vous, au lieu de suivre la route ?… Mais admettons que vous ne l'ayez pas vue… Comment expliquer votre humeur sombre, presque frénétique le soir de la journée fatale ? Qu'est-ce qui vous poussa à tuer le perroquet qui criait : « Le mari a tué sa femme » ? Il me semble qu'il vous rappelait votre crime… Dans la nuit, on vous mande à la demeure du comte, et, au lieu de vous mettre sur-le-champ à l'œuvre, vous traînez en longueur presque toute une journée, apparemment sans le remarquer vous-même… Ainsi en agit seul un juge d'instruction qui connaît le coupable… Poursuivons… Ôlga ne nomme pas l'assassin parce qu'il lui était cher… Si l'assassin eût été son mari, elle l'aurait nommé. Si elle était capable de faire des dénonciations à son sujet à son amant, le comte, il ne lui eût rien coûté de l'accuser d'assassinat. Elle ne l'aimait pas, et il ne lui était pas cher… Vous, elle vous aimait ; et c'est vous, précisément, qu'elle chérissait… C'est vous qu'elle ménageait… Permettez-moi de vous demander pourquoi vous avez différé de lui poser une question directe, lorsqu'elle revint momentanément à elle ? Pourquoi lui avez-vous posé des questions qui n'avaient rien à voir avec l'affaire ? Permettez-moi de penser que vous avez fait tout cela pour gagner du temps et ne pas lui laisser la possibilité de vous nommer. Après cela, Ôlga meurt. Dans votre roman vous ne dites pas même un demi-mot sur l'impression que vous a fait sa mort… Je vois là une précaution… Vous n'oubliez pas de parler des petits verres que vous buviez, et un événement aussi grave que la mort de « la jeune fille en rouge » passe, dans votre roman, inaperçu… Pourquoi cela ?

– Continuez, continuez…

– Vous conduisez scandaleusement l'instruction… Il est difficile d'admettre que vous, homme intelligent et très rusé, l'ayez fait à la légère… Toute votre instruction fait penser à une lettre que l'on bourre exprès de fautes d'orthographe. Cette façon d'outrer vous dénonce… Pourquoi n'allez-vous pas examiner le lieu du crime ? Ce

n'est pas que vous ayez oublié de le faire ou que vous ayez regardé l'opération comme insignifiante ; vous attendiez que la pluie eût effacé les traces. Vous parlez très peu de l'interrogatoire des domestiques. Donc vous n'avez pas interrogé Kouzma jusqu'au temps où il fut trouvé en train de laver ses vêtements… Vous jugiez évidemment inutile de le mêler à l'affaire. Pourquoi n'avez-vous pas interrogé les personnes qui faisaient la fête avec vous à la lisière du bois ? Elles avaient vu Ourbènine ensanglanté et entendu le cri d'Ôlga ; il fallait les interroger. Mais vous ne le fîtes pas, car l'une d'elles, au moins, pouvait se rappeler que, peu avant le meurtre, vous vous étiez rendu dans le bois et aviez disparu. Il se peut que, plus tard, elles aient été entendues ; mais elles avaient alors oublié cette circonstance…

– C'est subtil ! dit Kamychov, se frottant les mains. Continuez, continuez !

– Est-il possible que ce que j'ai dit ne suffise pas ?… Pour prouver définitivement que vous avez tué Ôlga, faut-il vous rappeler encore que vous avez été son amant, amant remplacé par un homme que vous méprisiez ! Un mari peut tuer par jalousie ; un amant aussi, je pense… Passons maintenant à Kouzma… Dans son dernier interrogatoire, subi la veille de sa mort, c'est vous qu'il avait en vue… C'est vous qui aviez essuyé vos mains aux pans de son cafetan et l'aviez traité de canaille… Si ce n'est pas vous, pourquoi avez-vous interrompu son interrogatoire au moment le plus intéressant ? Pourquoi n'avez-vous pas insisté sur la couleur de la cravate de l'assassin lorsque Kouzma vous déclara qu'il se souvenait de cette couleur ? Pourquoi avez-vous donné la liberté à Ourbènine précisément lorsque Kouzma se rappela le nom du meurtrier ? Pourquoi fut-ce juste à ce moment-là, ni plus tôt, ni plus tard ? Il vous fallait évidemment faire retomber la faute sur quelqu'un. Vous aviez besoin d'un homme qui errât, la nuit, dans le couloir. Ainsi vous avez tué Kouzma, de peur qu'il ne vous nomme.

– Allons, assez ! dit Kamychov en riant, cela suffit. Le courroux vous a tellement ému, et vous êtes devenu si pâle qu'un instant de plus vous vous trouveriez mal. Ne continuez pas. En vérité, vous avez raison : c'est moi qui ai tué.

Un silence s'établit. Je marchais d'un coin de la pièce à l'autre ; Kamychov se mit à en faire autant.

– J'ai tué, continua-t-il. Vous avez saisi le secret à la volée, et c'est votre chance. Il y a peu de gens qui y parviendraient. Plus de la moitié de vos lecteurs injuriera le vieil Ourbènine et admirera mon

flair de juge d'instruction.

À ce moment, un de nos collaborateurs entra dans mon cabinet et interrompit nos propos. Me voyant occupé et ému, ce collaborateur tourna autour de mon bureau, regarda curieusement Kamychov et sortit. Après son départ, Kamychov s'approcha de la fenêtre et se mit à souffler sur la vitre.

– Il s'est passé huit ans depuis ces choses, dit-il, après un court silence ; et huit ans j'ai porté en moi ce secret. Mais un sang chaud et un secret vont mal ensemble. On ne peut pas impunément connaître ce qu'ignore le reste de l'humanité. Tout l'espace de ces huit ans, je me sentais au supplice. Ce n'est pas la conscience qui me tourmentait, non ! La conscience est une chose, et je n'y attachais pas d'importance : on l'étouffe très bien en se faisant des raisonnements sur son élasticité. Quand la raison n'y réussit pas, je l'étouffe par le vin et les femmes. J'ai toujours, avec les femmes, soit dit en passant, le même succès. C'est autre chose, qui me tourmentait : il me semblait étrange que les gens me regardassent comme un homme ordinaire. Aucune âme vivante, pendant ces huit années, ne m'a, une seule fois, regardé d'un œil curieux. Il me semblait étrange de n'avoir pas à me cacher. Un terrible secret gît en moi, et, pourtant, je me promène dans les rues, prends part à des dîners, courtise des femmes. Pour un criminel cette situation est poignante… pas naturelle… Je ne serais pas tourmenté si j'avais besoin de me cacher et de feindre…, c'est là de la psychose, mon cher monsieur !… En fin de compte, j'ai ressenti tout à coup un besoin de m'épancher de quelque façon… de me moquer des gens… de leur révéler à brûle-pourpoint mon secret… de faire quelque chose de… de particulier… Et j'ai écrit ce récit : acte dans lequel, seul, un homme pas très fort aura de la peine à reconnaître en moi un homme à secret… Toute page y est une clé de l'énigme… n'est-ce pas ?… Vous avez tout de suite saisi qu'en écrivant j'avais en vue un lecteur moyen…

On nous dérangea à nouveau. Le garçon entra, apportant sur un plateau deux verres de thé. Je me hâtai de l'expédier.

– Et maintenant, fit Kamychov en souriant, je suis comme soulagé… Vous me regardez comme un homme extraordinaire ou un être à secret, – et je me sens dans une situation naturelle… Mais il est déjà trois heures, et, en bas, un fiacre m'attend…

– Attendez, posez votre chapeau… Vous m'avez raconté ce qui vous a poussé à écrire ; maintenant dites-moi comment vous avez

tué ?

– Vous voulez le savoir pour compléter ce que vous avez lu ? Soit… J'ai tué par impulsion. Maintenant, par impulsion, on fume, on prend du thé… Vous, par exemple, vous avez, dans votre émotion, pris mon verre au lieu du vôtre, et vous fumez plus que d'habitude… Lorsque je me rendais au bois, j'étais loin de l'idée d'un crime. Je m'y rendais dans l'espoir d'y retrouver Ôlga et de continuer à la houspiller. Quand je suis ivre, j'éprouve toujours le besoin de harceler quelqu'un… Je la rencontrai à deux cents pas de la lisière. Elle rêvait sous un arbre, en regardant le ciel… Je l'appelai. En me voyant, elle sourit et me tendit les mains…

– Ne me gronde pas, me dit-elle, je suis malheureuse.

Ce soir-là elle était si belle que, moi qui étais ivre, j'oubliai tout et la serrai dans mes bras… Elle me jura qu'elle n'aimait personne que moi… Et c'était exact ; elle m'aimait. Mais au plus fort du serment, quelque chose la poussa à me dire une chose ignoble :

– Que je suis malheureuse ! Si je n'avais pas épousé Ourbènine, je pourrais maintenant épouser le comte.

Cette phrase fut, pour moi, une douche froide. Tout ce qui bouillonnait dans ma poitrine éclata… Un sentiment de répugnance et de dégoût s'empara de moi. Je saisis l'ignoble petit être par l'épaule et le jetai à terre, comme on y jette une balle. Ma fureur était au paroxysme, et… je l'achevai… Je m'y mis et l'achevai… L'histoire de Kouzma vous est compréhensible…

Je jetai un regard sur Kamychov. Je ne lus sur son visage ni repentir, ni regret. « Je m'y mis et l'achevai » fut dit avec autant d'aisance qu'il eût dit d'une cigarette : « Je la pris et la fumai. » Je me détournai.

– Et Ourbènine, demandai-je lentement, est toujours là-bas, aux travaux forcés ?

– Oui… On a dit qu'il est mort en route, mais ce n'est pas encore sûr… Et quoi ?…

– Quoi !… Un innocent souffre et vous demandez : « Et quoi ? »

– Que puis-je donc faire ? Aller avouer ?

– Il me semble.

– Ah ça ! admettons… Je ne m'oppose pas à remplacer Ourbènine ; mais je ne me rendrai pas sans lutte… Qu'on m'arrête si l'on veut… Mais, personnellement, je n'irai pas me livrer… Pourquoi ne m'ont-ils pas pris quand j'étais dans leurs mains ? À l'enterrement d'Ôlga, je pleurais à chaudes larmes, et j'eus une telle crise de nerfs que des aveugles mêmes auraient pu voir la vérité… Ce n'est pas ma faute s'ils sont… idiots.

– Vous m'êtes odieux, lui dis-je.

– C'est naturel… Je le suis à moi-même… Un silence se fit… J'ouvris le livre de comptes du journal et commençai machinalement à lire des chiffres… Kamychov prit son chapeau.

– Vous étouffez en ma compagnie, je le vois, dit-il. – À propos, ne voulez-vous pas voir le comte Karnièiév ? Tenez, il est ici, en bas, dans le fiacre !

Je m'approchai de la fenêtre et regardai… Dans un fiacre était assis, la nuque tournée de notre côté, un petit être voûté, coiffé d'un chapeau usé, le col élimé… Il était difficile d'y reconnaître un des personnages du drame.

– J'ai appris, dit Kamychov, qu'ici, à Moscou, habite dans l'hôtel meublé d'Àndrèiév le fils d'Ourbènine. Je veux faire en sorte qu'il donne un secours au comte… Du moins, que je sois seul puni ! Mais pourtant, adieu !

Kamychov inclina la tête et sortit rapidement. Je m'assis à ma table et me laissai aller à des idées amères…

J'étouffais.

1884-1885.

FIN

---

[1] Moins la *Correspondance.*
[2] Sorte de pharaon. (Tr.)
[3] Signe de grand respect comme on le sait, au moins depuis la

représentation de *Tovaritch.* (Tr.)

[4] Forme plus familière que Fiôdorovitch.

[5] Expression de Griboièdov, dans *le Tort de voir clair.* (Tr.)

[6] Héros d'un poème de Pouchkine. (Tr.)

[7] Expression consacrée pour que, à un banquet de noce, les mariés s'embrassent. (Tr.)

[8] Dans *Evguénii Onièguine.* (Tr.)

[9] Instituts de jeunes filles nobles. (Tr.)

[10] Suit une explication prétentieuse de l'endurance psychique de l'auteur. La vue des souffrances humaines, du sang, les autopsies judiciaires, etc., ne produisaient, paraît-il, sur lui, aucune impression. Tout ce passage porte la marque d'une naïveté suffisante et de la dissimulation. Elle frappe par sa grossièreté, et je l'ai supprimée. Elle n'importe pas pour la compréhension du caractère de Kamychov. (A. T.)

[11] Médecins créés par les assemblées provinciales. (Tr.)

[12] J'attire l'attention du lecteur sur un détail. Kamychov, qui aime à parler en tout état de cause (même dans ses démêlés avec Polycarpe), à parler de son état d'âme, ne souffle mot de l'impression que lui cause la vue d'Ôlga agonisante. Je crois que cette lacune est intentionnelle. (A. T.)

[13] Je dois encore attirer l'attention du lecteur sur une circonstance très grave. Durant deux ou trois heures, M. Kamychov ne s'occupe qu'à errer d'une chambre à l'autre, s'indigne des domestiques avec les médecins, distribue généreusement des gifles, etc. Trouve-t-on en lui un juge d'instruction ? Évidemment, il ne se presse pas et tâche, d'une ou d'autre façon, de gagner du temps. Il connaît manifestement l'assassin. De plus, la perquisition gratuite chez la Chouette que l'on verra ci-après, l'interrogatoire des tziganes, qui ressemble plutôt à une dérision qu'à un interrogatoire, ne peuvent être faits que pour atermoyer. (A. T.)

[14] Cette déviation d'une question de première importance n'avait qu'un but : gagner du temps et attendre qu'Ôlga eût reperdu connaissance et ne pût plus nommer l'assassin. Procédé caractéristique. Il est étonnant que les médecins ne l'aient pas jugé à sa juste valeur. (A. T.)

[15] Tout cela n'est naïf qu'à première vue. Kamychov voulait évidemment faire comprendre à Ôlga quelles lourdes conséquences aurait son aveu pour le meurtrier. Si le meurtrier lui était cher, elle devait se taire. (A. T.)

[16] Si le renseignement était utile à M. Kamychov, n'était-il pas plus simple d'interroger les cochers qui avaient conduit les tziganes ? (A. T.)

[17] À quoi bon ? En admettant que le juge d'instruction ait fait

cela par suite de son ivresse, et à demi éveillé, pourquoi l'écrire ? Ne vaudrait-il pas mieux cacher au lecteur ces grossières bévues ? (A. T.)

[18] C'est en vain que Kamychov blâme le substitut du procureur. Sa seule faute est que sa figure ne lui revenait pas. Il serait plus honnête d'avouer son inexpérience ou des fautes délibérées. (A. T.)

[19] Il est admirable, ce juge d'instruction ! Au lieu de continuer l'interrogatoire et d'arracher une déposition utile, il se « met en colère » – mouvement incompatible avec les attributions d'un magistrat. – Je crois, au reste, très peu à tout cela. Si M. Kamychov faisait fi de ses devoirs, la simple curiosité devait le forcer à continuer son interrogatoire. (A. T.)

[20]Ce rôle convenait mieux à M. Kamychov que celui de juge d'instruction. Dans l'affaire Ourbènine, il ne pouvait pas être chargé de l'instruction. (A. T.)

Table des Matières

- UN DRAME À LA CHASSE (HISTOIRE VRAIE)
- UN DRAME À LA CHASSE (EXTRAIT DES SOUVENIRS D'UN JUGE D'INSTRUCTION)
  - I
  - II
  - III
  - IV
  - V
  - VI
  - VII
  - VIII
  - IX
  - X
  - XI
  - XII
  - XIII
  - XIV
  - XV
  - XVI
  - XVII
  - XVIII
  - XIX
  - XX
  - XXI
  - XXII
  - XXIII
  - XXIV
  - XXV
  - XXVI
  - XXVII
- À propos de cette édition électronique

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.
Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Octobre 2008

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de Ebooks libres et gratuits qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : JacquelineM, Jean-Marc, Walter, PatriceC, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !
VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.